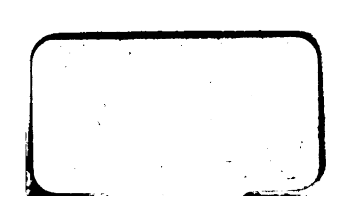


LA VIE DE MAHOMED;

AVEC

Des Réflexions sur la Religion Mahometane, & les Coutumes des Musulmans.

PAR M. LE COMTE DE

BOULAINVILLIERS,

Auteur de L'ETAT DE LA FRANCE.

SECONDE EDITION.



A AMSTERDAM,
Chez *PIERRE HUMBERT.*
M. DCC. XXXI.

1873, June 10.
Minot Fund.
$1.00



AVERTISSEMENT.

LA VIE DE MAHOMED par M. le Comte de BOULAINVILLIERS a été ſi bien reçue, qu'on ne doute point que le Public n'en voye la réimpreſſion avec plaiſir. Le Libraire, quoiqu'aſſuré du ſuccès par le prompt débit de l'Edition de Londres, a cru ne devoir rien négliger pour la perfection de celle-ci. Elle a été faite avec beaucoup plus de ſoin. La forme d'ailleurs en

eſt

eſt plus commode, & pareille à celle de L'HISTOIRE DE L'ANCIEN GOUVERNEMENT DE FRANCE, par M. DE BOULAINVILLIERS, que l'on trouve chez le même Libraire.





LA VIE DE MAHOMED.

LIVRE PREMIER,

Contenant la Description de l'Arabie ; celle des mœurs des Arabes ; des Villes de la Mecque & de Médine ; l'Histoire ancienne du Pays ; avec des Réflexions sur la Religion Mahometane, & sur les Coutumes qui sont établies chez les Musulmans.



LA Terre est un vaste théatre ; sur lequel il se passe de siecle en siecle quelque Tragédie singuliere ; sous la direction d'une Puissance superieure qui partage à cha-

chaque Peuple des biens ou des maux, des châtimens & des recompenses, selon son bon-plaisir ou selon sa justice. Mais si dans le nombre de ces divers spectacles il en est plusieurs que l'on peut dire particuliers, parce qu'ils ne sont représentez qu'à petit bruit & dans des lieux obscurs, ou qu'ils ne touchent que des Villes, des Contrées, des Royaumes séparez; il s'en voit aussi de si grands & de si généraux, qu'ils interessent tous les hommes, & presque la Nature entiere.

Telle a été l'étonnante scene que les Arabes ont donnée au Monde, & dans notre propre Continent, au commencement du VII. Siecle de Jesus-Christ; de laquelle les suites funestes ont englouti la Chrétienté de l'Orient, détruit les Empires les plus anciens & les plus solidement fondez, renversé une innombrable quantité de Villes illustres, & fait périr sur la face de la Terre tout ce que les hommes précedens avoient acquis de connoissances, d'Arts & de Siences; ruïnant les Monumens, brulant les Bibliotheques, & faisant une profession déclarée d'abolir le passé avec la mémoire que l'on s'étoit efforcé d'en conserver.

Les

Les Destructeurs de l'Empire Romain, tout Barbares qu'ils étoient, n'avoient point causé tant de ravages, de désolation & de ténebres. Ils étoient venus profiter de la situation favorable des lieux où la fortune les avoit conduits. En quittant leur Patrie glacée, inculte & stérile, ils y trouverent des richesses qu'ils ne connoissoient point: mais, moins touchez de cet objet que du desir d'acquérir des connoissances, ils prirent la Religion & les mœurs des Nations qu'ils avoient subjuguées; de sorte que s'ils avoient eu le tems de se polir dans les lieux qu'ils avoient occupez, on ne se seroit peut-être que foiblement apperçu de leur invasion. Mais l'arrivée d'autres Barbares, qui chassoient les premiers-venus, fit que pendant une durée de trois siecles, l'Occident ne fut soumis qu'à des Conquérans passagers, lesquels se trouvoient forcez à faire plus de mal au Pays qu'ils quittoient, que leur inclination ne les portoit à en faire à celui où ils arrivoient. Les Arabes, au contraire, spirituels, généreux, desinteressez, braves, prudens, & exempts de ces passions in-

domptables que l'inégalité des saisons produit dans les temperamens des hommes du Nord, ont apporté plus de malheurs au monde, y ont répandu plus de paresse & d'ignorance, que la grande capacité des Grecs & des Romains n'en avoit dissipé pendant quinze ou vingt siecles. Ce fut un fanatisme de Religion qui les porta tous à la fois, comme par enchantement, à une conduite si cruelle : fanatisme soutenu par l'estime qu'ils ont faite du Livre où leur Religion est contenue, qu'ils disent être le plus sublime ouvrage de la sagesse de DIEU, parce qu'il contient les Véritez éternelles qu'il a voulu faire connoitre aux hommes ; non telles que l'imagination des créatures les plus excellentes les peut concevoir ou exprimer, mais telles qu'elles existent réellement, & que cette suprème SAGESSE a voulu les énoncer pour la conviction de tout Etre intelligent. C'est cette opinion qui a été le principe du mépris qu'ils ont fait des Sciences étrangeres.

QUANT à cette revolution, considerée en elle-même indépendamment de ses effets, on y remarque singulierement deux

deux circonſtances. La premiere, qu'elle a été la moins prévue, parce qu'elle étoit la moins imaginable qui ſe puiſſe concevoir : la ſeconde, qu'elle a été la plus étendue dont on ait connoiſſance, & dont la mémoire des hommes ait conſervé le ſouvenir : caracteres particuliers, & qui méritoient bien que parmi tant de Savans dont l'Europe eſt remplie, quelqu'un gratifiât le Public d'une Hiſtoire ſi rare.

NOUS n'en avons cependant preſque aucune notion. Admirateurs & curieux de ce qui s'eſt paſſé dans la Grece & dans l'Italie, quoique dans un tems bien plus éloigné, à peine ſaurions-nous que MAHOMED a été le Fondateur d'un Empire plus vaſte & plus redoutable que ceux des Macédoniens & des Romains, ſi le premier Monarque des Arabes ne nous eût intereſſez du côté de la Religion par l'établiſſement d'un Culte nouveau. A la vérité, nous n'en jugeons aujourd'hui que comme d'un menſonge groſſier, appuyé par la force des armes chez des Nations peu belliqueuſes, & par l'ignorance auſſi bien que par le préjugé de ceux qui s'y ſont ſoumis ; deſorte que, ne conſiderant cet objet qu'avec

une forte de mépris, parce que la Terreur ne marche plus avec l'idée du *Mahometisme*, la curiosité ne se trouve point excitée à son occasion. Il est pourtant vrai de dire qu'aucune Histoire ne contient des évenemens plus sensibles à l'imagination, ni plus surprenans en eux-mêmes, que ceux qui sont rapportez dans la vie des premiers Musulmans; soit que l'on considere le Chef & les Ministres dont il s'est servi, qui sont devenus les plus illustres hommes de la Terre; soit que l'on passe au détail des mœurs des Peuples dont ils firent la conquête; soit enfin que l'on examine le courage, la vertu, les sentimens qui ont également animé les Généraux & les Soldats. C'est ce qui fit dire autrefois à un Auteur illustre, que l'Histoire Grecque & la Latine ne peuvent emporter la préference à aucun de ces égards sur celle des Arabes. Cependant, comme cette préference est effective & réellement pratiquée parmi nous, il y a bien de l'apparence que c'est moins au défaut de goût qu'on doit l'attribuer, qu'au peu d'usage que nous faisons des Langues Orientales, quoique vivantes, pendant que

nous

nous cultivons avec ardeur les Langues qui ont perpétué la mémoire des anciens Grecs & Romains.

CETTE observation ne tend pas néanmoins à condamner une coutume, à laquelle seule on peut attribuer le retour de la politesse & du bon-goût après une si longue barbarie : mais il semble qu'il ne seroit pas impossible de concilier l'une & l'autre érudition, & que l'on pourroit faire un excellent usage des grands exemples que l'Histoire Arabe nous propose, (sans parler à présent de ces traits d'éloquence vifs & perçans, au-dessus de ce que *Rome* & la *Grece* ont exprimé le plus pompeusement) lesquels nous peignent des caracteres de générosité & de hauteur, dont il est rare que les Occidentaux ayent approché.

C'EST donc avec justice que l'on se plaint qu'il y ait un si petit nombre de Savans qui s'appliquent à l'intelligence de l'Arabe, & de la rareté de ceux qui, dans ce petit nombre, portent leur étude à l'instruction publique par la traduction de quelques-uns des Manuscrits dont la Bibliotheque du Roi contient le trésor le plus abondant qui soit au monde. Feu

Monsieur *D'Herbelot* a fait voir ci-devant dans un Livre, qui par malheur n'a été rendu public que depuis sa mort, combien l'on pourroit augmenter nos connoissances, & donner d'aiguillons à la paresse de nos sentimens, par la traduction fidele de tant de monumens qui nous restent de la vertu de ces Arabes, que l'éloignement & la difference de Religion nous font regarder comme des Barbares. Je ne sai point l'Arabe ; & par conséquent je suis fort éloigné de pouvoir puiser dans les sources, faute d'une telle connoissance. Mais je suis néanmoins si touché des merveilles de cette Histoire, que je n'ai pu me refuser la satisfaction de ramasser en un Corps ce que j'en ai appris par les voyes les plus communes, & par des traductions de differens de ses morceaux détachez. L'idée de l'instruction publique n'est point l'objet que je me propose. Je ne pense qu'à m'occuper & à m'exciter moi-même au travail, dont la vieillesse a besoin à mesure que la vivacité du sang & la force nous abandonnent.

Il y a peu de gens qui ne sachent aujourd'hui, que l'Arabie est une grande

de Péninſule de l'Aſie ; bornée au *Septentrion* par la Turquie en Aſie ; à *l'Orient*, par le Golfe ou la Mer de Perſe ; au *Midi*, par l'Océan Indien ; au *Couchant*, par la Mer-Rouge & par l'Iſthme de Suez. On ſait auſſi, par les relations d'une infinité de Voyageurs, que l'eſpace de terre qui joint l'Arabie au Continent eſt un Pays affreux par ſes vaſtes Deſerts, inhabité & inhabitable à cauſe du ſable profond qui le couvre, & du manque d'eau qui ſe rencontre ſi généralement dans cette étendue, qu'un puits y eſt regardé comme la richeſſe eſſentielle d'un Canton de 15 lieues à la ronde. Il ne faut donc pas s'étonner ſi les Arabes, quoique Peuples très anciens & ſi renommés dans la Tradition, ont été réellement ſi peu & ſi mal connus des Grecs & des Romains. Ceux-ci ſavoient en général, que les Epiceries & les Aromates venoient de l'Arabie par le moyen de l'Egypte, qui en eſt très voiſine, n'en étant ſéparée que par la *Mer-Rouge*. Mais parce que les Egyptiens, attentifs au gain qui ſe fait par le commerce, avoient la précaution de tenir leurs Ports

fermez aux Etrangers, & de faire un grand myſtere de la navigation de la *Mer-Rouge*, il étoit impoſſible de pénetrer en Arabie par ce canal: ainſi l'on devinoit, plutôt que l'on ne ſavoit au vrai, qu'il y eût un Pays de ce nom, & qu'il étoit abondant en Or & en Pierres précieuſes, en Perles, en Parfums, & en diverſes autres raretez naturelles; quoiqu'à parler exactement, la plupart de ces richeſſes lui viennent des Indes & de la Côte d'Afrique. Mais comme l'idée des choſes inconnues ſe groſſit facilement dans notre imagination, on donna liberalement à cette Contrée le nom d'*Arabie Heureuſe*, pour exprimer une fertilité & une abondance fort au-deſſus de celle de l'Egypte même; outre que la Nature l'avoit miſe à couvert de l'avidité des autres hommes, par les Deſerts impénetrables qui la ſéparoient du reſte du Monde. Il eſt certain toutefois, que cette épithete ou attribut eſt peu convenable à la nature de ce Pays; lequel, étant ſitué ſous le Climat le plus chaud, n'eſt cultivé ni pleinement habité que dans les lieux où l'ombrage des montagnes, & les eaux qui en ſortent en quelques endroits,

droits, procurent quelque soulagement à l'intempérie générale. Ainsi l'on peut dire avec assurance, que cette partie de l'Arabie n'a pu être nommée *Heureuse* que par comparaison aux deux autres parties du même Pays, que les Anciens ont connues sous le nom d'*Arabie Deserte*, & d'*Arabie Pétrée*: dans lesquelles la chaleur du Climat n'est adoucie d'aucune façon, & où la Terre, toujours aride & brulée, ne présente que des sables ou des rochers. C'est suivant cette notion que les anciens Géographes avoient divisé l'Arabie en trois principales parties, & qu'ils leur avoient imposé les noms de *Deserte*, de *Pétrée*; & d'*Heureuse*; mais ce partage étoit en même tems si inégal, qu'ils donnoient à la premiere seule plus d'étendue qu'aux deux autres ensemble, & que la seconde ne contenoit pas la sixieme partie de l'étendue de la derniere.

L'ARABIE *Deserte* commençoit, selon cette division, aux bords de l'Euphrate vers le *Nord* & l'*Orient*; d'où, après avoir côtoyé la Chaldée, elle s'étendoit le long de la Mer jusqu'à Darhem, où l'on pêche des Perles, & jusqu'à

qu'à la Mer d'Oman, qui se trouve à la pointe orientale de la Péninsule; pendant que, du côté de l'*Occident*, elle côtoyoit la Sourie, la Vallée de Damas jusques aux Montagnes de Seïr, enfermant dans cet espace les vastes solitudes de Palmire, (autrement dites de Tadmor,) & les Villes anciennes d'Ana, de Gassan, & de Rahabah; la grande Voye Romaine, construite par *Trajan*, laquelle conduisoit à Ctésiphon; & toutes les Villes bâties depuis l'établissement du Musulmanisme, entre lesquelles Coufah tient le premier rang.

L'ARABIE que l'on nommoit *Pétrée*, & qui étoit autrefois mieux connue par le nom de *Madianite*, étoit extrèmement petite en comparaison de la précedente, puisqu'elle ne contenoit que les Montagnes d'Oreb & de Sinaï entre les deux pointes de la Mer-Rouge, avec l'étendue des rochers contigus à ces Montagnes. Enfin, l'Arabie *Heureuse* contenoit indéfiniment tout le reste de la Péninsule, & ses bornes étoient tout à fait ignorées.

L'ON auroit évidemment pu faire une meilleure division de ce vaste Pays, & en prendre une connoissance bien plus

exacte,

exacte, en le considerant selon l'idée qu'en donne l'Ecriture Sainte au X. Chapitre de la Genese; comme partagé entre des Peuples d'origine & de caracteres tout differens. Car elle nous apprend: Que ceux qui habitent les rivages de l'Euphrate & du Golfe Persique étoient sortis de Cam, fils de Noé, par Chuz l'ainé de ses enfans: Que ceux qui occupent les parties méridionales, les Montagnes qui remplissent le milieu de la Péninsule, ainsi que la plupart de ceux qui sont établis sur la côte de la Mer-Rouge, sont sortis de Sem, autre fils de Noé, par Jochtan & sa nombreuse posterité, rapportée au même Chapitre: Qu'enfin ceux de l'Arabie Pétrée sont sortis d'Abraham, par Ismaël son premier-né, & par les enfans qu'il eut de Ketura sa seconde femme.

De ces differens Peuples il n'y a eu que les enfans de Jochtan qui ayent singularisé le nom d'Arabes, lequel ils ont tiré de Jarab l'ainé des fils de ce Patriarche; & qui ayent été considerez comme Arabes purs & naturels; tous les autres, sans excepter les Ismaëlites, ayant été regardez comme étrangers, & pour cette

raiſon ſurnommez *Moſt-Arabes* ou *Mac-Arabes* ; termes qui ſignifient à la lettre, des Arabes d'une race & d'un ſang different des autres. Mais malgré cette diſtinction, on a toujours fait en Arabie une grande eſtime de la filiation ou poſterité d'Abraham ; lequel étant regardé, ſuivant une tradition générale des Orientaux, comme l'inſigne ami du TOUT-PUISSANT, & comme le premier Docteur d'un Culte parfait, n'a pu manquer de communiquer à ſes véritables enfans, avec la connoiſſance du vrai DIEU, quelque partie des avantages qu'il a poſſedez par ſa faveur. C'eſt donc ſur ce fondement que l'on préſume encore aujourd'hui que les Arabes du *Deſert*, (que l'on diſtingue plus proprement par le nom de *Béduins*, & qui ſe ſont répandus en Syrie, en Egypte, & ſur toute la Côte d'Afrique,) ſont la poſterité de Chuz, parce qu'ils ſont tous ſortis de la Province qui porte encore à préſent le nom de *Chuziſtan*, laquelle eſt ſituée vers l'embouchure de l'Euphrate & ſur le Golfe Perſique.

Il me ſemble néanmoins, qu'il eſt preſque incroyable que ces trois Na-

tions,

tions, quelque differentes qu'on les suppose de mœurs & d'origine, ayent vêcu tant de siecles dans une même contrée, laquelle, quoique fort étendue, se trouve à peu près de même nature & qualité, sans s'être bientôt confondues : premierement, par la nécessité de vivre à peu près de la même façon ; & ensuite, par le moyen des alliances qui se sont faites presque nécessairement d'un Peuple avec l'autre. Et c'est probablement de ce principe qu'est venue l'idée commune à tous les Arabes, de s'écrire & de se dire enfans d'ABRAHAM : opinion dans laquelle ils se maintiennent par le secours des Généalogies, ou vrayes ou imaginées, que chaque famille conserve avec toutes les précautions possibles, comme un Titre essentiel à eux-mêmes & à leur posterité. Ils conviennent néanmoins, que les premiers Arabes ont été moins exacts & moins réguliers sur cette observation qu'ils ne le sont aujourd'hui, & depuis environ XXXV. siecles : & ils reconnoissent que ce fut en l'âge d'un certain Adnan, huitieme descendant depuis Ismaël, que la certitude des filiations s'établit comme une loi, ou un usage nécessaire : mais

qu'au-

qu'au-dessus de ce même âge on ne sait rien que conjecturalement. Cet Adnan est compté parmi les ancêtres de Mahomed, ce qui fait qu'au-dessus de lui sa Généalogie n'est pas plus certaine que celle des autres Arabes. Dans le fait, il est assez apparent qu'une Nation peu nombreuse, & d'ailleurs séparée du reste du monde tánt par sa situation que par sa maniere de vivre, a pu conserver la suite de ses générations avec une certitude superieure à celle qui est possible à des Peuples qui ont à la vérité des noms particuliers & distinctifs de famille, mais que les guerres, les invasions étrangeres, & une infinité de distractions & d'occupations exposent, malgré cette facilité, à oublier & à méconnoitre leur origine. C'est ce que nous voyons tant par notre propre exemple, que par celui des Juifs, desquels les Généalogies n'ont commencé à se confondre & à s'oublier que depuis leur dispersion, parce qu'elle les a forcez de vivre à la maniere des autres Peuples.

Mais, pour revenir à la Description géographique de l'Arabie, nous devons dire que les Anciens, n'en ayant eu qu'u-

ne connoissance très imparfaite ; & l'effroi sans pareil que les Chretiens du moyen Age ont eu des Mahometans, Arabes, ou Sarazins, ayant toujours interrompu le commerce des Nations par le moyen desquelles on auroit pu, sinon pénetrer dans cette Contrée, du moins s'instruire des détails particuliers qui la pouvoient concerner, ce n'est que depuis un temps très moderne que nous avons appris que les Arabes continuent à se distinguer entre eux, non par des divisions arbitraires de Provinces & de Jurisdictions, mais par les differentes professions que les uns font de vivre perpétuellement dans des deserts & sous des tentes ; dans l'occupation d'y chercher sans cesse & de n'y rencontrer que très difficilement des pâturages pour leurs troupeaux, & des eaux pour leurs propres besoins : & les autres, de se rassembler dans des Villes, Bourgades & Habitations, fort distantes les unes des autres, pour cultiver quelque terrein ingrat, & en retirer de legeres recoltes pour leur nourriture : vivant d'ailleurs les uns & les autres dans une indépendance qui fait toute leur satisfaction, sans commer-

ce avec les Etrangers, qu'ils méprisent, & sans curiosité d'apprendre ce qui se passe dans le reste du Monde. Il faut pourtant avouer que cette indépendance, si chere aux anciens Arabes, ne subsiste plus parmi les Musulmans, telle qu'elle étoit chez leurs Peres; tant à raison de la nécessité où les *Béduins* sont de se soumettre à certains Chefs pour les conduire à l'espece de guerre qu'ils pratiquent contre les Caravanes & les autres Voyageurs; que parce que le Mahometisme les a accoutumez à vivre dans des Villes & des Lieux cultivez, sous la domination de certains Magistrats héréditaires qu'ils nomment *Emirs* ou *Cherifs*; lesquels tiennent la place des Gouverneurs que les Successeurs de MAHOMED leur donnoient auparavant. Et de plus on remarque fort bien, que la passion fatale des commoditez particulieres, qui a bientôt dégéneré en celle de l'usage des délices, a percé ces vastes solitudes. Le desir de s'enrichir a surmonté l'amour de la liberté; desorte qu'il se sont laissez pénetrer par les Européens, qui y font actuellement le négoce du Caffé: lesquels y ont abordé par la Mer-Rouge &

par

par le célebre Port de *Moka* ; pendant que d'un autre côté, plusieurs de ces mêmes Arabes se sont empressez, par le desir du gain, de porter la même marchandise dans les *Echelles* du Levant pour en retirer de l'argent, dont ils feront à la fin le même usage que nous, &, comme nous, aux dépens de cette précieuse liberté qui ne se paye point avec de l'or, ni par des délices.

C'EST donc des Arabes eux-mêmes que nous avons appris la confirmation des véritables divisions de la Contrée entiere, desquelles *Abul-feda*, *Rassi-redin* & *Ulugh-bek* avoient donné quelque notion ; à savoir, que la Péninsule, commençant à *Aillah* ou à *Calzum* sur la Mer-Rouge, d'une part ; & à *Balsora* sur le Golphe Persique de l'autre, & se terminant à la Mer des Indes, est partagée en cinq grandes Provinces ou Territoires, qui tirent leur nom de la nature de leur terrein. *Tahamah*, ou le grand Desert, est ainsi appellé parce que le sol en est bas en comparaison du reste du Pays. Il ne s'y trouve ni Villes ni Bourgades, mais bien quelques Lieux distinguez à cause des eaux &

des palmiers qui s'y rencontrent. Et tel est *Odail*, Lieu célebre sur le chemin de *Coufah* à la *Mecque*, dont le nom exprime *un assemblage d'eaux dans le desert*. Cette Province occupe le Nord de la Péninsule, en tirant vers le Golphe Persique jusqu'à Eleahf. La seconde division se nomme le *Naged*, pour signifier un pays *élevé*, parce qu'on y monte du Desert, & que le commencement de la grande Montagne, dite *Alhareb*, occupe sa partie méridionale. Ce Canton confine à l'*Yemen*, ou Arabie Heureuse, vers le Midi; à l'*Hegias* du côté du Sud-Est vers l'Orient; vers l'Occident, à *Barhein*; & au Canal d'*Eleahf*, vers l'Orient. Il y a beaucoup de Deserts dans cette étendue, & l'on n'y trouve presque point d'eau, à raison de l'élevation du Pays. Il y a néanmoins quelques habitans dans les lieux où les montagnes procurent de l'abri; & la plupart de ces endroits sont devenus fameux dans l'Histoire du Musulmanisme, par des évenemens particuliers.

L'Hegias, qui est la troisieme division, est aujourd'hui, & depuis Mahomed, la

la plus considerable partie de l'Arabie, eu égard au nombre des habitations qu'elle renferme, quoique le terroir en soit presque par-tout stérile à cause des sables & des rochers. Elle est outre cela devenue le siege de l'Empire & de la Religion, ce qui l'a rendue considerable à tout l'Univers. On la subdivise en quatre differentes parties, desquelles il n'y en a qu'une qui ne confine pas à la Mer-Rouge; à savoir le *Jamamah*, lequel, s'étendant dans le Desert, est borné au Nord & à l'Orient par le *Tahamah*; au Midi & au Sud-Est, par le *Naged*. Cette Province a tiré son nom de la principale habitation qu'elle renferme. Les eaux y sont rares, & elle ne contient gueres que des plaines arides, couvertes de sable. *L'Hage* est la partie la plus septentrionale de l'Hegias, & comprend exactement l'étendue que les Anciens ont nommée la *Madianite* ou l'Arabie *Pétrée*. C'est le Pays où Agar Mere d'Ismaël conduisit son Fils, quand il fut obligé de se séparer de son Pere. C'est le Pays où il s'établit dans la suite, & duquel il passa dans *l'Hegias* proprement dire, où il se maria avec une Fille de *Madad*

dad de la Tribu des Jordahmides. Ce fut aussi le premier partage de ses Enfans. Moïse, Liberateur du Peuple Hébreu, se retira dans le même Pays, lorsque l'homicide qu'il commit l'obligea à sortir d'Egypte; & il s'y maria à la Fille de Jethro, riche habitant de ce Canton, lequel les Arabes prétendent avoir été lui-même un grand Prophete & le Docteur de son Gendre. Enfin, c'est dans cette étendue que les Montagnes de *Sinaï* & d'*Oreb* sont situées, ce qui la fait regarder comme l'endroit de la Terre où il a plu au TOUT-PUISSANT de se manifester avec plus d'éclat & de gloire. Mais les Musulmans la considerent encore comme celle qui contient les plus évidentes marques de sa justice & de sa colere: d'autant qu'ayant été d'abord habitée par deux Tribus des premiers Arabes, descendus de Sem par Aram, (qui sont les *Adites* & les *Themudites*,) ces Tribus, méprisant les instructions & les remontrances du Prophete *Saleh*, éprouverent la colere du TRES-HAUT, qui les détruisit entierement: *de quoi les rochers & les cavernes, dont cette terre est remplie, sont les témoins durables à l'éternité*, ainsi que Ma-

Mahomed le rapporte dans l'Alçoran, sans expliquer autrement cette histoire. La plus considerable Ville de cette Province, autrefois connue sous le nom de *Pedra Deserto*, porte à présent celui de *Hagr.* On y trouve encore celle de *Hilah* & de *Celsum*, dont la derniere a communiqué son nom à la Mer-Rouge dans l'usage moderne des Arabes. Mais on n'y connoit plus celle de *Pharan*, autrefois si considerable, que la Sainte Ecriture, qui s'accommode toujours au langage vulgaire, en donne souvent le nom à la Montagne de Sinaï, au pied de laquelle elle étoit bâtie, sur le rivage de la Mer.

L'HEGIAS proprement dite occupe le milieu de cette division, & renferme les Villes de la *Mecque* & de *Medine*, sieges de la Religion & de l'Empire des premiers Musulmans. On ne peut pas dire cependant, qu'elle ait été choisie par préference à cause de la beauté & de la fertilité du climat. Son étendue n'est remplie que de rochers ou de plaines arides; toutes les eaux y sont alterées par le sel mineral dont la terre est couverte; & si l'on y trouve quelques palmiers, c'est

le ſoin & la culture qui les fait naitre & qui les conſerve, le Peuple y étant plus nombreux que dans le reſte de l'Arabie. Mais ſi l'on recherche ce qui peut y avoir attiré ce grand nombre d'habitans, il ſera difficile d'en découvrir d'autre raiſon, que la perſuaſion où l'on eſt depuis plus de XL. Siecles, que la Mecque a été le principal ſéjour du Prophete Iſmaël pendant ſa vie, & qu'il eſt le lieu de ſon repos depuis ſa mort : Que le Temple qui ſe voit en cette Ville eſt honoré depuis la Création du Monde, comme un Lieu de bénédiction, choiſi dans l'éternité, & conſacré plus particulierement par Abraham, qui y a bâti la Sainte Maiſon vers laquelle s'adreſſent les vœux de tous les Fideles des extrèmitez du Monde : Que le Puits qui ſe voit dans le parvis de cet édifice, eſt la même Fontaine que l'Ange découvrit à Agar Mere d'Iſmaël pour ſauver la vie de ſon Fils. Il croyent enfin, que c'eſt une contrée préferée à toutes les autres dans l'élection de Dieu, parce que le dernier & le plus excellent de tous les Prophetes y devoit naitre, & y faire connoitre aux hommes la voye certaine du Salut.

Voila

VOILA bien des titres pour rendre cette Contrée recommandable dans l'opinion des Peuples : auſſi voyons-nous que les plus renommez d'entre les Arabes y ſont venus mourir. Il ſemble même que Moïſe en a fait une mention particuliere dans la Deſcription qu'il a donnée de l'Arabie : car il eſt certain qu'il parle d'une Ville de *Meſh* ou *Meſha*, dont la ſituation ſe rapporte beaucoup mieux à celle de la Mecque qu'au Port de *Maka*, qui ſe trouve à l'extrèmité de la Mer-Rouge, & à l'égard duquel les Montagnes de *Sephara* ſont plutôt au Nord-Eſt qu'à l'Orient. D'ailleurs, cette Contrée (l'Hégias,) a été le Théatre particulier de la plupart des actions de Mahomed & de ſes premiers Succeſſeurs : motif très conſiderable pour y attirer les perſonnes dont la pieté s'arrête plutôt à ce qu'il y a de charnel & de ſenſible dans la Religion, qu'aux idées purement ſpirituelles.

LA quatrieme & derniere diviſion de l'Hégias porte encore le nom de *Tahamah*, pour exprimer que c'eſt une Région baſſe, ſituée entre la Mer & la Montagne. On y trouve les Villes de *Thaïf*, *Serrain*, & *Haly*, dont les en-

virons sont cultivez. Mais il faut remarquer par rapport à la Montagne qui borne ce dernier canton, qu'elle porte en cet endroit le nom de *Gassouan*, qui signifie la *large Montagne*; & qu'elle n'est toutefois qu'une branche de celle que Moïse a nommée *Sephara*, mais que les Arabes nomment *Albareth*: laquelle remplit le milieu de la Péninsule, & cause toute la fertilité que l'on attribue à l'Arabie Heureuse.

La quatrieme partie de l'Arabie, qui est nommée *Orude*, s'étend depuis le *Jamamah* & le *Naged* jusqu'à *Eleahf* & *Bahrein* sur le Sein Persique, & jusqu'à la Terre d'*Oman*. S'il se trouve quelques eaux & quelques palmiers dans cette grande étendue, on les regarde comme des biens précieux, dont la proprieté est toujours commune, *parce que tout le Monde doit user de l'eau, qui donne un rafraichissement commun, & des dattes qui naissent sur le cours des mêmes eaux*. Les Habitans de ce Pays d'Orude ne connoissent ni commoditez ni délices, quoiqu'ils trouvent de la Poudre d'or en plusieurs endroits, & que la pêche des Perles rende leur rivage très renommé.

ENFIN l'*Yemen*, ou Arabie Heureuse, est la cinquieme division de la Péninsule. C'est aussi la plus cultivée & la plus fertile, comme elle est la plus étendue. Ses bornes sont, au Nord, le *Nâged* & la partie de l'Hégias dite *Tahamah*; à l'Orient, le Pays d'*Orude* & la Terre d'*Oman*; au Midi, la Mer des Indes; & à l'Occident, le Détroit de *Babelmandel*, avec une portion de la Mer-Rouge. Cette partie a été, comme nous l'avons déja dit, très longtems impénetrable aux Etrangers, & conséquemment inconnue. Ce n'est que depuis les navigations faites à Moka pour le Caffé, que nous savons positivement que le milieu de cette contrée est un Pays de montagnes, où il se trouve des eaux fort saines, des ombrages fort verds, & où la terre répond au travail & à la culture. A la vérité, nous savons aussi par ces relations, que les plaines qui aboutissent à la Mer ne sont couvertes que de sable & de sel mineral; que les eaux y sont par conséquent fort mauvaises: mais cela n'empêche pas qu'il ne s'y trouve de bonnes Villes, que le commerce soutient après les avoir faites bâtir. Telles sont

Mas-

Mascate, *Jartack*, & *Aden* sur la Mer des Indes, toutes trois ci-devant Capitales; desquelles il n'y a plus que celle de *Jartack* qui subsiste. *Moka* & *Gezora* sur la Mer-Rouge font le commerce d'Egypte, ainsi que *Grodda* qui est proprement le Port de la Mecque. Ces deux dernieres Places, Moka & Gezora, ainsi qu'Aden & Mascate, sont aujourd'hui soumises au Roi de l'Yemen; qui fait son séjour à *Dhamar* dans la montagne, où il a fait fortifier deux autres Places, *Morab*, pour la garde de ses trésors, & *Taghé* pour renfermer les prisonniers d'Etat. On voit encore dans cette Province *Sanaa*, autrefois Capitale de l'Yemen & rivale de la Mecque; *Sadaa* & *Nageran* sur le plus haut de la montagne; *Betel*, *Fagny*, *Zibit*, *Rediah*, *Irame*, *Taphar*, *Gabala*, & diverses autres Places dans la plaine ou dans la montagne. Mais ce qui doit aujourd'hui nous surprendre, c'est de trouver par les relations qu'on nous donne de ces Païs, que tous ces trésors de Parfums, d'Or, & de richesses que l'Arabie Heureuse possedoit autrefois, sont absolument disparus, pour fai-

faire place à une production toute nouvelle que les Anciens n'ont point connue, savoir le Caffé, qui fait entrer à présent dans l'Arabie beaucoup plus d'argent, que l'Encens, la Poudre d'or, & les Perles n'y en ont apporté dans les Siecles passez, malgré leur grande reputation.

TELLE est la consistence totale de l'Arabie, & sa plus exacte division suivant les relations modernes, & telle que les plus savans Géometres Arabes nous l'ont transmise par les Mémoires qu'ils en ont laissé. On pourroit porter cette division & l'exactitude plus loin, en cherchant les habitations des premieres Tribus Arabes, & celles des descendans d'Abraham, dont la plupart des noms se sont conservez jusqu'à présent dans le Pays, malgré le prodigieux intervalle qui se trouve entre leur siecle & le nôtre. Mais comme ce détail seroit inutile à l'Histoire que nous avons à traiter, il suffira de remarquer que les noms des Pays de *Boulans*, de *Hadramant*, de *Scheba*, de *Disklam*, d'*Uzal*, de *Jarac* des Sabéens, de *Dedan* & par corruption d'*Aden*, subsistent encore dans l'Yemen & dans

dans son voisinage, pour confirmer le témoignage que Moïse en a rendu il y a plus de 4000 ans: dont il peut résulter une preuve très authentique de la vérité des autres Peuplades que le même Moïse a marquées dans la Genese, & sur laquelle les Interpretes de l'Ecriture ne paroissent pas avoir appuyé autant qu'elle le mérite.

APRE'S ce peu de remarques géographiques sur la situation & la division de l'Arabie, il est nécessaire de dire quelque chose du caractére particulier de la Nation qui l'habite. A l'égard de laquelle on peut remarquer d'abord, que comme le corps de la Nation est sorti de *Jochtan* Frere puîné de *Héber*, qui a été le Pere des Hébreux, & que cette alliance s'est encore renouvellée par les Colonies qu'Ismaël & les autres Enfans d'Abraham & de sa seconde Femme ont conduites en Arabie; il ne faut pas s'étonner de trouver une grande conformité entre les Nations Juive & Arabe, tant dans les usages particuliers, que dans la Langue & la forme de leur Gouvernement. A l'égard des usages, nous savons que les premiers Hébreux ayant renoncé au séjour des

Villes où Nachor & Taré avoient autrefois vêcu, reprirent en la personne d'Abraham l'usage de la vie nomade, qui fut continué par Isac & par ses Enfans jusques au tems que Jacob fut appellé en Egypte. Pendant cet espace de tems, qui a duré plus de 200 ans, on voit que ces Patriarches vivoient sous des tentes, à la maniere des Arabes; qu'ils ne songeoient ni à semer ni à recueillir, considerant leurs familles & leurs bestiaux comme leur unique bien, plus ou moins considerable à proportion de la commodité des pâturages & de l'abondance d'eaux qui s'y rencontroient. C'étoit dans ces Deserts qu'ils creusoient des puits, dont la proprieté étoit ensuite disputée entre eux & leurs voisins, comme un bien de la derniere importance. On voit aussi, que comme les enfans de Jocktan avoient partagé entre eux le Pays qu'ils avoient habité, & qu'ils s'étoient divisez en Tribus ou familles distinctes; de même Ismaël, étant devenu maitre de la *Madianite* & peut-être de l'Hégias, divisa sa Posterité en douze Tribus, selon le nombre des Enfans qu'il avoit eus, tant de l'Egyptienne que sa Mere lui avoit fait d'abord épouser, que de la Fille de Mo-

dad

dad Jordhanite. Pareille condition a été suivie par Esaü à l'égard du partage de l'Idumée, que par Jacob dans sa disposition testamentaire, & par sa Posterité après sa délivrance de l'Egypte. On voit encore que les Arabes, & après eux les Israëlites, se sont de part & d'autre entêtez d'un même principe de Religion, pour chercher querelle à ceux qu'ils vouloient dépouiller de leurs territoires, & les occuper à leur place. Ainsi Mahomed raconte lui-même dans l'Alcoran, que differens Peuples qui habitoient l'Arabie avant les Enfans de Jochtan, furent exterminez par un châtiment divin. Mais au-lieu d'en rapporter une cause éloignée, telle que la malédiction de Cham prononcée par Noé; il dit que leur punition vint de n'avoir pas voulu croire la vérité & l'unité de Dieu, que les Prophetes Hoad, c'est à dire Heber, & Saleth leur avoient enseignée. Ce fut par un même motif de Religion que les Hébreux se crurent appellez à la conquête de la Palestine, dont ils occuperent réellement une partie; mais où, malheureusement pour eux, le

Sei-

Seigneur n'extermina pas tellement les anciens Habitans, qu'il n'en restât assez pour les bien inquieter dans la suite.

Depuis la conquête de la Terre promise & le partage qui s'en fit entre les Tribus, nous voyons une imitation & une uniformité entiere entre le Gouvernement des Hébreux & celui des Arabes: Exclusion de Rois, ou de Chefs absolus, capables de soumettre la liberté des autres hommes: Pouvoir paternel des Chefs de famille, qui se gouvernoient indépendamment les uns des autres: Déliberations communes, ou des Tribus particulieres, ou de toutes ensemble, selon les besoins publics: Persuasions égales chez l'un & l'autre Peuple, que Dieu leur avoit accordé une protection particuliere en faveur de leurs Peres, en conséquence de laquelle ils croyoient que l'Etre suprème soutenoit leur Gouvernement, les protegeoit contre leurs ennemis, & que dans les cas singuliers, il les conduisoit par le ministere des Prophetes, soit en les rappellant à la véritable connoissance de Dieu; soit en renversant l'ordre naturel des choses par des miracles qui leur procuroient des victoires inopinées, &

d'autres avantages prodigieux contre leurs ennemis. Ismaël, Fils d'Abraham & son ainé, nourri dans le Desert par un miracle, & préservé pendant le cours de sa vie de tous les dangers où sa naissance l'exposoit & dont l'Ange l'avoit averti, n'avoit garde d'oublier le Culte duquel son Pere avoit fait une profession si fidele, & auquel il devoit lui-même une protection toute miraculeuse. Aussi les Arables le reconnoissent-ils pour le premier Reparateur de cette Religion simple & naturelle, qui, quoiqu'à la portée de tous les hommes, est toujours défigurée par leurs passions. Les mêmes caprices ou la superstition, qui avoient combattu la Religion, encore dans sa pureté & sa simplicité, n'ont pas laissé de la souiller après la mort de ce Patriarche, malgré les efforts de tous les Prophetes; desorte, disent les Musulmans, qu'il a falu que Dieu suscitât Mahomed, à la fin des tems, pour rétablir ce Culte simple & émané de Dieu même, premierement en Arabie, & ensuite dans une grande partie du Monde, sous le titre d'*Islam* ou *Islamisme*; nom que l'on dérive très probablement de celui d'Ismaël.

LES

Les Israëlites, de leur côté, ont eu pareillement leurs Peres pour premiers Docteurs & pour Prophetes; avec cette difference, qu'étant tombez dans une servitude très longue, & qu'ayant oublié pendant plusieurs générations l'Alliance de l'Eternel, il falut que Dieu suscitât un nouveau Prophete, qu'il revêtit de sa toute-puissance pour les tirer du joug des Egyptiens, leur faire traverser la Mer à pied sec, les conduire pendant quarante années dans les Deserts où leur incrédulité les retenoit; d'où ils ont vêcu sous le Gouvernement des Juges, c'est à dire d'hommes inspirez qui se sont succedez, à des intervalles differens, jusqu'à l'établissement de la Royauté.

Pendant ce tems-là, les Arabes jouissoient plus tranquillement de la vérité & de la continuation du même don surnaturel de la Prophétie, toutefois assez differemment des Juifs: car chez ces derniers, il se trouvoit ordinairement répandu sur des personnes qui s'y attendoient le moins; au-lieu que chez les Arabes il paroit avoir été la recompense d'une vie modeste, retirée, & occupée à la méditation. Tels furent parmi eux *Schoaib*,

que nous connoiſſons mieux ſous le nom de *Jethro*; & *Balaam* fils de *Beor*: lequel a non-ſeulement annoncé la deſtinée des Iſraëlites & celle des grandes Monarchies, mais a encore prédit la venue du Meſſie & l'apparition d'une Etoile nouvelle qui devoit ſignaler ſa naiſſance. Cependant, comme les Hébreux deſcendus de Jacob ont été nommez, par une préference ſur les autres Enfans d'Abraham, le *Peuple d'Election*, les dépoſitaires des promeſſes, les gardiens de la Foi, de la Loi, du Temple, de l'Arche, & de l'Ephod; qu'enfin le *Meſſie* même eſt ſorti de leur Race & de leur ſang; il faudra toujours convenir, que de quelques faveurs du Ciel que les Arabes ſe tiennent honorez, ils ſont tout-à-fait inferieurs aux Iſraëlites du côté des dons de la Grace: mais en revanche il faut convenir auſſi, que les Arabes leur ont été tout-à-fait ſuperieurs par les dons naturels & les avantages de l'humanité.

Les Hébreux, renfermez dans un coin de la Terre, dont la fertilité ſinguliere ſubvenoit à tous leurs beſoins; attachez à cette Terre, tant par l'abondance que par l'opinion de la deſtinée d'un Dé-

cret

cret éternel qui l'avoit miſe dans leurs mains: mais ſans idée de Navigation ni de Commerce, ſans connoiſſance d'Arts, de Science, de Politeſſe, ni de Mœurs, autres que ceux qui leur étoient préſcrits par la Loi, dont la contrainte & la ſingularité les ſéparoient néceſſairement de tous les autres Peuples, & leur en attiroient la haine & le mépris: ces Hébreux, dis-je, vivant d'ailleurs ſans Chefs, ſans Politique, & dans une ignorance égale des moyens d'entretenir la paix, ou de ſoutenir la guerre; ne déliberant jamais que par le ſort, ou par la conſultation d'un Oracle dont l'interpretation étoit un myſtere dépendant de l'organe de leurs Prêtres; ne paroiſſent véritablement s'être conſervez que par l'effet d'un miracle dont nous ſommes encore les témoins. Les Arabes, au contraire, ont été ſéparez du reſte des hommes, moins par leur choix, que par la néceſſité conſéquente de la ſituation de leur demeure. Ils ne ſe ſont paſſez de la Societé de leurs ſemblables, que parce qu'il leur étoit impoſſible de ſe communiquer avec eux. Mais cette particularité n'a reſſerré ni leurs connoiſſances, ni leurs lumieres:

ils ont dans tous les tems cultivé les Sciences les plus élevées & les plus dignement choisies ; ils y ont fait de grands progrès, sans y être aidez par les découvertes des autres Nations : la seule attention ayant produit chez eux, ce que la longue expérience a procuré aux autres Peuples. Mais en s'attachant aux hautes connoissances, ils n'ont point négligé celles qui pouvoient être d'un usage plus commun. Ils ont orné leur langage des beautez les plus délicates & les plus fines de l'Eloquence & de la Poësie ; ayant toujours eu un goût extrême, & un talent admirable pour produire des pensées vives & ingénieuses, pour les exprimer en vers & en prose avec une précision, un choix de termes si exquis, & une dignité si singuliere, que leur Eloquence n'est pas même à l'usage des autres Peuples : encore ce talent si merveilleux n'est-il point chez eux le fruit de l'Etude ; c'est celui d'une éducation simple, prise dans leurs propres familles sous la direction du plus vieux, qui n'a puisé qu'auprès de ses Peres la politesse qu'il fait passer à ses Enfans.

La constitution naturelle des Arabes est

eſt la plus robuſte & la plus forte. Ils ne ſont preſque point ſujets aux infirmitez des autres hommes: la ſobrieté & le travail, auxquels il s'accoutument dès l'enfance, ſe joignant à la pureté de l'air dans lequel ils vivent, & à la chaleur du climat qui cauſe toujours une tranſpiration ſuffiſante, entretiennent leur ſanté juſqu'à une extrême vieilleſſe. En conſéquence de cette diſpoſition du corps, leur Jugement eſt ordinairement ſain, net, & exact; & comme ils ont peu de paſſions, il eſt auſſi preſque inébranlable. Ils ſont graves & mélancoliques, mais ſans caprice & ſans mauvaiſe humeur. La ſimplicité de leurs mœurs eſt également éloignée de la baſſeſſe & de l'orgueil. On trouve chez eux de l'humanité, mêlée d'une fierté bien-ſéante, qu'on doit attribuer à la ſolidité de leurs ſentimens. Ces qualitez dominantes des Arabes peuvent avoir leur principe dans le temperament ſec & bilieux, qui eſt chez eux le plus ordinaire; mais je les rapporte plus volontiers à la ſolitude dans laquelle ils paſſent la plupart de leur vie. Car elle les accoutume à ſe connoitre eux-mêmes, à ſe rendre dignes de leur propre eſtime,

& pour ainſi dire, à ſe nourrir de leur propre imagination. Je ne parle point de la valeur, que le ſéjour des Deſerts leur rend néceſſaire, à proportion du péril continuel où ils ſont, eux & leurs familles, d'être dévorez par les bêtes féroces.

La grande difference de nos mœurs, dont la diſſipation fait le principal caractere, nous fait regarder cette grande ſolitude avec effroi; & le défaut d'amuſemens, comme un vuide qui retranche de leur vie toute eſpece de volupté & de ſatisfaction. Mais nous jugeons mal de leurs ſentimens, en les rapportant aux nôtres. Ils reconnoiſſent qu'après la Liberté, cette ſolitude eſt le premier de leurs biens; que c'eſt elle qui a maintenu chez eux la temperance, ce mépris des richeſſes & des plaiſirs que l'on ne peut s'empêcher d'admirer dans leurs Hiſtoires. C'eſt elle qui leur ſert à dominer heureuſement ſur les paſſions impétueuſes, qui parmi nous troublent trop ſouvent la Societé. Mais elle ne leur ſert pas moins à augmenter leurs connoiſſances, leſquelles ils étendent, ſelon leur génie particulier, aux Sciences les plus difficiles. Il

n'eſt

n'est point rare en effet de trouver chez eux des hommes qui se sont fait une étude, dans le loisir de cette solitude, du langage des oiseaux; de sorte que l'usage leur rend familiere la signification de certains cris: chose aisée à comprendre à l'égard d'une Contrée où le changement d'objets est si rare, qu'un oiseau, par exemple, ne peut appercevoir du haut des airs où il vole une troupe de Cavaliers dans une plaine éloignée, sans faire un certain cri à cette occasion, qu'un homme appliqué peut remarquer & distinguer d'un autre, formé par rapport à un autre sujet. L'Histoire de l'Hégiage est fameuse en ce genre, & ne contient rien qui ne paroisse probable selon cette explication, quoiqu'il s'y trouve des circonstances extraordinaires. Il s'en faut beaucoup néanmoins que je voulusse conclure de cette Histoire, que les animaux ont réellement un langage intelligible à des hommes qui en auroient fait une étude. Tout ce que je prétends se réduit à établir, que certains objets peuvent exciter dans les bêtes certains mouvemens, ou de certaines articulations, qu'un homme solitaire & attentif peut si bien ob-

ferver, & fe faire un tel ufage de cette obfervation, qu'à l'occafion du même cri il reconnoitra quel eft l'objet dont l'animal eft frappé. Et c'eft ainfi que nous diftinguons nous mêmes, par la voix d'un Chien, la paffion qui l'agite, & à peuprès l'objet qui la caufe.

CES réflexions fur la folitude des Arabes nous doivent encore faire juger combien ils font naturellement fpirituels : puifque nous voyons par expérience, que ne produifant ordinairement parmi nos Moines, (qui font les feuls qui la pratiquent,) que ftupidité, ignorance, ou fenfualité ; elle eft chez eux le principe de leurs plus recommandables qualitez. Ils ne font ni honteux, ni timides, en conféquence de ce qu'ils vivent feuls ; comme pareillement ils ne font ni moins polis, ni moins adroits dans l'infinuation & la conduite des affaires, parce qu'ils ont peu de focieté. Au contraire, accoutumez à fe poffeder toujours eux-mêmes parfaitement, ils font auffi peu d'ufage du menfonge ou de l'indifcrétion, que de la colere ou de la joye immoderée. On remarque auffi, qu'avant le trépas de Mahomed, avant que l'ambition

&

& l'avarice les eussent corrompus, ils étoient si moderez, qu'au milieu des trésors immenses de tout l'Orient, les Conquérans qui s'en rendirent les maitres n'en prenoient précisément qu'une portion nécessaire à leur subsistance, sans se proposer d'autre usage de tant de biens que celui de les distribuer à ceux qu'ils croyoient les mériter. Car l'Histoire suivante nous fera voir, que la premiere Controverse qui s'éleva parmi les Arabes fideles, fut pour décider, *si dans la distribution des richesses il étoit aussi juste de recompenser la vertu, que de soulager la nécessité*; & l'on verra que chacune de ces opinions eut d'illustres partisans.

La Nation Arabe, solitaire, répandue dans les Deserts, & si longtems inconnue au reste du monde, n'a donc jamais été méprisable, puisqu'elle a toujours possédé des avantages naturels, & pratiqué des vertus dignes de la plus haute fortune. Cependant, lorsqu'elle est sortie de cette profonde retraite, & que la Providence l'a appellée, à son tour, à gouverner l'Univers, on y a découvert des défauts extraordinaires, qui ont armé contre elle tout ce qu'elle n'a point d'a-
bord

bord ſoumis ; qui ont rendu ſon nom odieux & déteſtable, auſſi bien que terrible; & qui n'ont pas même permis que l'on ait fait attention à la moindre de ſes vertus. Je ne parle pas des défauts que l'on peut attribuer à la conſtitution univerſelle des hommes: l'Inſolence dans la proſperité, l'Abus dans la fortune, la Cupidité, la diviſion d'Interêt, l'Orgueil; mais je veux parler de cette dureté de cœur qu'on leur attribue: ſuite néceſſaire de leur temperament, & de la vie ſolitaire où ils ſont accoutumez dès leur plus tendre jeuneſſe. Je parle de ce mépris barbare pour tout ce que les autres Peuples avoient aimé ou eſtimé; de cette préference donnée ſans meſure & ſans bornes à leurs opinions & à leurs uſages; de cette cruauté qui les a portez à ôter au Monde la moitié de ſes habitans, & à priver ce qu'ils en ont laiſſé, de toutes les connoiſſances que le Genre-humain s'étoit procurées par une longue expérience. Cette conduite revolte véritablement toutes nos puiſſances: on ne conçoit pas comment des Peuples polis, raiſonnables, éloquens, connoiſſeurs délicats de la beauté & de

la

la finesse, ont pu s'en rendre coupables : & on ne sauroit l'attribuer qu'a une barbarie ignorante & indomptée. Ils ne sont pas toutefois sans excuse, selon leurs Auteurs.

Car, outre qu'ils n'ont pensé faire, & n'ont fait réellement que ce que fit le Peuple de Dieu quand il entra dans la Terre promise, ou dans leur guerre contre les Amalécites ; il est assez évident, que le moyen le plus convenable à un Peuple nouveau, tel que les Arabes, (qui ne connoissoient point les autres Pays de la Terre & qui en méprisoient les habitans, leurs mœurs efféminées, leurs opinions discordantes, & dont la perfidie leur étoit justement suspecte) étoit de faire marcher la terreur & la crainte devant eux, sous l'idée d'une Nation féroce qui ne connoissoit ni misericorde ni pitié. L'opinion qu'ils avoient de la guerre étoit encore bien differente de la nôtre. Ils ne pensoient point qu'elle dût se faire avec méthode, ni ménagement des Peuples. Ils vouloient conquérir, assujettir, & persuader. Ils regardoient cette derniere fin comme une conséquence des deux autres ; & pour exé-

exécuter les deux premieres, ils ne connoissoient que la violence & la terreur. Aussi voit-on que leurs premiers Capitaines ne proposoient jamais d'autres conditions aux Provinces où ils entroient, que celles d'embrasser la même Religion, & d'être, par ce moyen, admis à une véritable fraternité; ou de recevoir des Maitres absolus, auxquels il n'étoit pas permis d'être à l'avenir impunément infideles. Au refus de ces conditions, on faisoit la guerre, & on employoit les moyens les plus capables de la terminer promptement, & non pas de l'entretenir au dommage des uns & des autres. D'ailleurs, il est bien évident que dans la conduite de ces guerres, inévitables pour l'exécution des grandes entreprises qu'ils avoient formées, les Arabes ne se sont non plus épargnez qu'ils épargnoient les autres: marquant en géneral peu d'attachement à la vie, & peu d'estime pour les moyens trop souvent employez pour la conserver aux dépens du devoir & de l'honneur.

On ne doit pas confondre sous une même idée, les sentimens qui s'expriment par les termes de *dureté de cœur, inflexibilité*

bilité de courage; ou par celui de *cruauté*. Les passions vives & féminines, si communes dans nos climats, sont bien plus proches de la cruauté, qu'elles ne le sont de cette espece de dureté de cœur, ou de *fermeté virile*, qui fait mépriser la vie à certain point, ou qui bouche l'oreille aux plaintes, aux regrets, & aux prieres de ceux qui craignent de la perdre. En effet, à combien de barbarie, l'Ambition, l'Amour, la Jalousie, la Politique n'ont-elles point porté les hommes de nos Contrées septentrionales? La Cruauté se joint même parmi nous à l'exercice de la Justice: au-lieu que les Arabes, accoutumez à considerer de sang-froid les objets & à ne ménager que rarement leurs vies, sacrifioient sans scrupule & sans inquietude celle d'autrui à des vues & à des desseins qu'ils imaginoient être ceux de DIEU lui-même. Mais ils ne joignoient à cette violence ni les sentimens d'une basse vengeance, ni l'appareil des supplices, ni les tortures, plus cruelles mille fois que la mort: choses peut-être nécessaires pour l'exemple, mais qui indiquent, au moins de loin, un

un principe plus condamnable que la simple dureté de cœur.

Il est encore aisé de juger que la naturelle disposition des Arabes vers la séverité a été fortifiée par la constitution de leur Gouvernement, toujours relatif à la Religion qu'ils ont établie par leurs conquêtes. Car toute son œconomie étant fondée sur une obeïssance aveugle & précise, qui doit être soutenue par la croyance d'un Destin inévitable, on ne sauroit douter qu'ils n'ayent regardé l'usage de la pitié comme le plus grand obstacle qui se pût rencontrer à l'exactitude de la Discipline civile & religieuse. Et véritablement, de ce principe fondamental de leur Doctrine, qui pose que l'obeïssance dûe à Dieu n'est que conditionelle & relative à la foiblesse de l'homme; & que celle qui est dûe aux Princes est absolue; ils ont conclu, que les ordres des Princes obligent indispensablement les Sujets, & que la desobeïssance est toujours un crime capital & inexcusable, s'il n'est soutenu par le succès d'une revolte. Car il suit de leurs mêmes principes, que comme il n'y a que Dieu qui puisse réu-

réunir la crainte & l'amour en qualité de Maitre, souverainement parfait, aussi clément & misericordieux qu'il est juste & puissant; si les Princes ont l'avantage de pouvoir se faire obeïr dans toute l'étendüe de leurs commandemens, sans glose, interpretation, ni retardement, les Peuples ont par compensation la liberté de les haïr & de s'en faire justice quand leur patience est forcée. Ce qui jette les premiers dans la nécessité d'exercer une domination très exacte & très sévere, & les autres dans une disposition très prochaine de changer au hazard la forme de leur esclavage. C'est ainsi que leurs maximes les plus outrées pour l'obeïssance passive se combattent & se détruisent elles-mêmes, parce qu'il est impossible de forcer la nature.

L'on voit donc que tant par l'influence du temperament des Arabes, que par les principes de la Religion qu'ils professent, & du Gouvernement qu'ils ont établi, la pitié ne peut être écoutée sans qu'il en coûte à l'autorité des Princes, à la juste défense des Sujets, & aux usages pratiquez depuis 30 ou 40 Siecles parmi les Peuples. Mais il faut encore dire

que si la dureté que nous leur reprochons étoit inflexible aux larmes des malheureux ou des coupables, elle l'étoit rarement aux expressions d'une véritable générosité. Témoin l'histoire de ce redoutable *Hégiage* que j'ai déja cité; lequel ayant pris des rebelles, les armes à la main, & les ayant condamnez à la mort sans misericorde, fut surpris que l'un d'eux prêt à mourir s'écriât: *Il n'y a que Dieu qui soit juste, parce qu'il n'y a que lui qui sache tout:* & comme on lui demanda le sujet de cette moralité, qui le rendoit suspect de quelque autre crime, ou d'en savoir plus que les autres condamnez; il répondit: *Je ne mourrois pas, si l'Hégiage savoit que je défendis hier sa reputation au péril de ma vie contre le Commandant de cette malheureuse Troupe.* L'Hégiage présent, quoiqu'inconnu personnellement à cet Arabe, lui demanda s'il restoit quelque témoin de ce qu'il disoit. Le Soldat suivant répondit, *j'y étois.* Sur quoi l'Hégiage présumant aussi-tôt une intelligence entre ces deux hommes pour sauver leur vie, demanda au dernier si, comme son camarade, il n'avoit pas pris son parti. Mais l'Arabe ré-

répondit gravement : *Je n'avois garde de le faire ; je n'ai pris les armes contre vous que parce que j'en crois tout le mal que j'en ai oui dire.* Ce sentiment adoucit l'*Hégiage*, que des prieres n'auroient pu attendrir. Il leur donna la vie à tous deux, demandant au premier la continuation des sentimens qu'il avoit marquez pour lui sans le connoitre, & au second son estime, qu'il lui promit de mériter par une constante administration de la Justice.

TELLE étoit donc l'espece de séverité ou de dureté pratiquée par les premiers Arabes, non cruelle & dépouillée de tout sentiment de générosité & d'humanité, mais judicieuse & mesurée par la consideration de la justice & de la sûreté publique, qu'ils faisoient marcher devant toute autre : étant d'ailleurs persuadez qu'un regret, un soupir pour la vie, ne méritoient l'attention d'un Capitaine, que pour le condamner comme une offense contre la soumission dûe aux décrets & à la volonté de Dieu.

MAIS nous leur reprochons encore, & sans doute avec bien plus de raison, l'ignorance où ils ont replongé le monde

 par

par la destruction des Bibliotheques, & des monumens consacrez à la mémoire des actions des Grands-hommes. On ne sauroit en effet penser sans douleur, & sans ressentiment contre la barbarie des Arabes, au funeste incendie de la fameuse Bibliotheque d'Alexandrie, assemblée depuis tant de siecles par des Rois curieux & puissans, & augmentée d'âge en âge par les plus savans hommes de leurs tems: desorte qu'elle contenoit le Trésor universel de toute l'Histoire du Monde, des opinions de tous les Philosophes, de toutes les recherches naturelles, & de toutes les connoissances où les hommes avoient pu s'avancer par l'étude & par l'expérience. Incendie, que l'on ne peut attribuer ni à la chaleur d'une action, ni à la vengeance du soldat fatigué d'un long siege, ni à la rigueur du Général qui avoit pris la Ville; mais uniquement au caprice du vieux Omar, second Calife: lequel, après avoir pris la Ville, consulté sur ce qu'il ordonneroit qu'on fît d'un si grand amas de Livres, répondit, *qu'il faloit les bruler, parce que l'Alcoran devoit tenir lieu de tous les autres.* En effet, cet ordre fut exécuté, & ces Livres, amassez avec

tant de soin & dépense, furent destinez à chauffer les Bains de la ville durant près de huit mois. Perte irréparable! & qui coute au monde plus que les carnages qu'ont fait en divers tems tous les Barbares ensemble. Je ne sai point de justification contre le reproche que l'on fait aux Arabes à cette occasion, si ce n'est de dire qu'on ne doit pas imputer à la Nation entiere, la faute & l'erreur de jugement de son vieux Empereur; d'autant moins que cette même Nation a témoigné depuis autant & plus d'ardeur pour les Sciences, que les Grecs & les Romains eux-mêmes. On voit en effet que les Arabes ont eu soin de traduire en leur Langue une grande partie des Livres anciens que nous avons perdus, & desquels les nouvelles Traductions nous tiennent lieu d'Originaux. A la vérité, leur choix n'est pas de notre goût: ils ont méprisé les Historiens, les Belles-Lettres, la Philosophie naturelle & expérimentale, aussi-bien que la Morale; & n'ont précisément choisi que les Livres de Medecine & de Mathématique: préferant ainsi l'utile à l'agréable, selon l'espece de goût qui leur est propre. Mais c'est assez parlé des mœurs

communes, & du caractere des Arabes: reprenons la Description du Pays, où plutôt ajoutons à celle que nous en avons donnée, ce que les dernieres Relations nous ont appris des célebres Villes de la Mecque & de Médine, ou Mahomed est né, & où il est mort & inhumé.

La Mecque, située au 63. degré de Longitude, & 25. de Latitude septentrionale, placée sur la Riviere de *Chaibar*, à 20 lieues de son embouchure, est regardée sans contestation comme la plus ancienne & la plus illustre Ville de l'Arabie; parce qu'avant & depuis Mahomed, elle a été également regardée comme un Lieu sanctifié, & le Siege d'un Culte éternel; & parce qu'elle est depuis longtems la plus grande & la plus peuplée qui s'y trouve. Son antiquité est très grande, indépendamment de ce que les Arabes ajoutent à la vérité. Il y a même beaucoup d'apparence qu'elle est celle dont Moïse a parlé sous le nom de *Mesh* ou de *Mesha*, de laquelle il a désigné la situation par rapport à la grande Montagne qu'il a nommée *Sephara*. Mais au moins il est bien certain qu'elle avoit déja beaucoup

coup de reputation au temps de Maad fils d'Adnan, vingtieme Ayeul de Mahomed. Les plus anciens Auteurs ont parlé de la *Maison quarrée* dite KAABA, qui étoit le Lieu d'Assemblées, de Sacrifices & de Prieres pour tous les Arabes. Ils en rapportent la construction à Abraham & à Ismaël; avec cette circonstance, qu'avant eux les Assemblées se tenoient auprès d'une petite Montagne de sable rouge, qui a été dissipée depuis. Ainsi il demeure certain, que l'antiquité & la célebrité du Lieu ne sauroient être contestées, quoique l'on ne puisse pas dire que le Culte de l'unité de Dieu y ait toujours été pratiqué sans mêlange; puisque les anciens Arabes l'ont souvent profané par l'élevation de diverses Idoles, que Mahomed détruisit, comme on le verra dans la suite.

LA situation de la Ville de la Mecque se trouve dans un terrein mêlé de cailloutage & de petits rochers dispersez dans la campagne. La Ville est elle-même fort inégale, le côté du Nord étant beaucoup plus élevé que celui du Midi. Sa longueur est d'environ deux-mille grands pas, & sa largeur de mille. Les Montagnes

qui renferment cette étendue ſont, à *l'Orient*, celle qu'on nomme Abukabis, qui paroit une branche de celle d'Arafat, dont nous parlerons incontinent: celle de Kaicoam eſt à *l'Occident*, & le chemin qui la traverſe conduit à Giodda, Ville ſituée ſur la Mer-Rouge, & qui eſt proprement le Port & le magazin de celle de la Mecque pour les blés, les toiles, & autres marchandiſes qu'elle eſt obligée de tirer de l'Egypte. Leur diſtance eſt de trois bonnes journées pour les Caravanes ordinaires, ce qui fait ordinairement 30 lieues communes.

La Montagne de Thaur, qui eſt au *Midi* de la Mecque, en eſt extrèmement proche & la domine, de façon que l'on en découvre tout ce qui ſe paſſe dans le Lieu ſaint. C'eſt en cette Montagne que ſe voit la célebre Caverne où Mahomed ſe retira avec le ſeul Abubeker ſon Beau-pere, lorſqu'il fut contraint d'abandonner la Ville par une fuite dont la date ſert d'Epoque aux Muſulmans, ſous le nom d'*Egire*. Enfin au *Nord*, mais à trois lieues de la Ville, ſe trouve la Montagne de Kara, près de laquelle eſt élevé le Château qui ſert de demeure aux Chérifs

ou

ou Princes du Pays. Il s'y trouve aussi une autre Caverne où le Prophete se retiroit souvent dans sa jeunesse, pour se séparer du Monde, & s'occuper des idées qu'il avoit déja conçues sur la Religion, quoiqu'il ne fût pas encore alors appellé par une vocation spéciale. Toutes ces Montagnes sont des rochers nuds, sur lesquels il ne croit que des broussailles, & qui renvoyent une chaleur brulante sur la Ville qu'elles environnent.

Mais ce qui rend encore le séjour plus incommode, est la disette d'eau. Car quoique plusieurs Califes ayent entrepris d'y en faire conduire d'une distance éloignée, les travaux n'en ont jamais été achevez. Ainsi, l'on est réduit dans cette Ville à se contenter d'une mauvaise eau de puits, qui est salée, ou du moins alterée par la qualité du terrein. On est néanmoins dédommagé de cette privation, par l'abondance des autres choses nécessaires à la vie, & même à la volupté; qui n'y manquent jamais, en exécution d'une promesse que Dieu fit autrefois à Abraham, de laquelle l'accomplissement est compté entre les preuves que donnent les Musulmans de l'élection spéciale de cette Ville

& de son Temple, En effet, on ne sauroit assez s'étonner de ce que la prodigieuse quantité de Pelerins qui s'y rendent tous les ans de toutes les Contrées où la Religion de Mahomed est professée, & qui font au moins la moitié de notre Continent, non seulement n'affament point une Ville située au milieu d'un affreux Desert, mais encore y font une occasion perpétuelle d'abondance. L'Egypte & les Indes y fournissent à l'envi du blé, du ris, des toiles, & des volailles: l'Afrique y porte de l'Or; & l'Yemen, ou plutôt la grande Montagne dite Caffouan, (*Alareth* ou *Alaschal*, selon certaines distinctions usuelles dans le Pays,) lui envoye, quoiqu'elle en soit distante au moins de 8 journées, du Caffé, des Dattes fraiches & seches, des Raisins, des Bestiaux, de l'Huile, de la Neige, & la plupart des autres commoditez.

QUANT à la Ville de la Mecque, elle est divisée en deux parties; dont celle qui est au *Nord* & qui se trouve la plus élevée, est nommée *Bekka* dans l'Alcoran, à cause de la multitude de ses Habitans; & la seconde, qui est la plus enfoncée, est dite *Haram*, par rapport à la sanctification

tion du Temple qu'elle renferme, & du droit d'asyle qui lui a de tout temps appartenu : lequel n'ayant jamais été violé que par des impies, dont la punition est encore mémorable, entre aussi dans le nombre des preuves surnaturelles de l'élection du lieu où le Temple est bâti.

NOUS devons à la recherche & aux soins d'un Ecclésiastique Suedois, qui a voyagé longtemps en Egypte, la Description particuliere de ce Temple fameux, dont aucun Chretien n'avoit jamais approché ; laquelle a été depuis quelques années rendue publique par le célebre RELAND, & traduite depuis en François, avec un Plan représentatif : par lequel on prétend que dans la partie méridionale de la Ville, & presque au pied de la Montagne, il y a une étendue considerable, renfermée par des Portiques, lesquels ne paroissent au-dehors que comme de simples murailles sans aucun ornement, & dans une élevation de 15 à 20 pieds seulement. Cette muraille est de marbre blanc ; les pierres, qui en sont taillées en quarré, sont toutes égales, & portent 2 coudées sur chaque face. Il y en a deux pour former l'épaisseur de la muraille, qui par ce moyen

moyen ſe trouve avoir quatre coudées de large. Le marbre eſt poli en dedans des Portiques, & paroit brute au dehors, tant dans la ſtructure entiere de la muraille que dans l'entablement, qui n'eſt autre choſe qu'un quart de rond d'environ une coudée & demie d'épaiſſeur, ſur lequel ſont aſſiſes les Coupoles dorées qui ſurmontent cette muraille, & qui couvrent toute l'étendue des Portiques au dedans. L'eſpace renfermé par cette muraille eſt un quarré parfait, qui porte 80 toiſes ou environ ſur chaque face, & dont l'intérieur n'eſt pourtant préciſément que de 75 toiſes. Mais à chaque angle du quart extérieur, il ſe trouve un bâtiment élevé en forme de Minaret, avec trois Balcons en étages differens; où on eſt conduit par un eſcalier, qui eſt pratiqué en dedans. L'uſage de ces Minarets eſt pour appeller le Peuple à la Priere, aux heures du jour & de la nuit deſtinées à cela.

Chacun de ces Minarets eſt ſurmonté d'une Aiguille d'environ 200 pieds de hauteur, laquelle eſt dorée à la pointe, & ſurmontée d'un Croiſſant, qui fait à peu près l'effet de nos girouettes. Leurs Bal-

cons

cons sont toujours ornez, pendant la nuit, de plusieurs lampions que l'on y tient allumez par une espece de bienséance & de consideration pour les Pélerins qui peuvent arriver pendant la nuit. Entre chacun de ces Minarets, & au milieu de chaque façade de la muraille extérieure, se trouve un Bassin quarré de 12 toises de face, revétu de marbre, & profond de quelques pieds; dans lequel il y a de l'eau pour servir aux Purifications légales, nécessaires avant les differentes prieres des Musulmans. L'eau y est conduite de fort loin par un Aqueduc, qui est l'ouvrage du Calife Moktader, XVIII. Empereur de la Race des Abassides; & ne provient néanmoins que d'un Reservoir pratiqué dans la Montagne de Gassouan, qui est entretenu par la fonte des neiges, desorte qu'elle n'est d'aucun usage pour la boisson. Mais comme elle est reputée eau courante, on s'en sert pour les fréquentes ablutions auxquelles tout Musulman est obligé. Chaque face de la muraille a trois portes, construites en arc surbaissé, lesquelles donnent entrée dans le dedans du Portique. Il y en a une précisément au milieu, & les deux autres aux extrèmitez, & près de cha-

quarrée, vers laquelle les Arabes adressent non seulement leurs vœux les plus ardens, mais vers laquelle toutes les Nations du Monde, qui reconnoissent la vérité & l'unité d'un DIEU, tournent leur visage au temps de la Priere, & dirigent leur intention en conséquence de ce choix éternel qu'en a fait la Divinité. Mais au reste, cette *Kaaba* n'est construite que de pierres du Pays, assemblées & liées par un simple mortier de terre rouge, qui s'est endurci par le temps. Elle est posée assez exactement par rapport aux Points cardinaux du Globe. Sa hauteur est de 24 coudées, non compris l'appui qui regne autour de la terrasse: sa longueur, Nord & Sud, est pareillement de 24 coudées; mais sa largeur de l'Orient au Couchant n'est que de 23; & l'on compte la coudée sur le pied de quatre pour la hauteur d'un homme ordinaire. La terrasse de pierres plates, qui sert de couverture à cette maison, a été revêtue d'or: on y a joint une goutiere de même métail, qui rejette l'eau vers le Septentrion, précisément sur la pierre qui couvre le Tombeau d'Ismaël. L'appui qui regne autour de cette terrasse, à la hau-

hauteur de trois coudées, eſt pareillement d'or maſſif; ce qui chargeroit prodigieuſement une autre muraille moins ſolide que celle-ci.

Le côté oriental de cet édifice eſt une ouverture en forme de porte; & c'eſt le ſeul jour qu'il puiſſe recevoir du dehors. Cette ouverture eſt placée loin du milieu, & préciſément à trois coudées de l'angle expoſé au Sud-Eſt. Elle n'eſt point non plus au rez-de-chauſſée du terrein, mais à la hauteur de 4 ou 5 coudées: ce qui pouroit faire penſer que le plancher inférieur renferme un eſpace vuide, s'il n'étoit plus naturel de croire qu'il eſt ſoutenu par un maſſif, qui, ſelon l'idée de l'ancienne ſtructure des bâtimens, élevant le plancher fort haut au-deſſus du niveau de la terre, le rend beaucoup plus ſain pour l'habitation. Cette porte eſt fermée par deux battans d'or maſſif, attachez à la muraille par des gonds & des pentures du même metail: mais le ſeuil n'eſt fait que d'une ſeule pierre naturelle, ſur laquelle tous les Pélerins viennent humilier leurs fronts, & la baiſent avec le plus grand reſpect. Les Monarques de l'Orient ne s'exemptoient point de cette

vénération, & remplissoient avec zèle tous les autres devoirs des Pélerins ordinaires, avant qu'ils eussent pris la coutume de s'acquiter de ce Pélerinage par commission. Haron le *Justicier*, qui vivoit au temps de Charlemagne, est le dernier des Califes qui l'ait fait en personne : il l'avoit fait huit fois pendant sa vie. Plusieurs autres grands Princes s'en sont néanmoins acquité depuis ce temps-là, & entre eux on cite principalement Bajazeth II. Empereur des Turcs, qui apprit dans le cours de son voyage la mort de son pere Mahomet II. en 1483. La porte de la Kaaba s'ouvre rarement, parcequ'il n'y a rien dans l'étendue de la chambre qui puisse augmenter la dévotion des Pélerins. On n'y voit que l'or dont les deux planchers d'en-haut & d'en-bas, aussi-bien que les murailles, sont entiérement couverts. Les Arabes avoient autrefois placé des Idoles dans ce Lieu saint : mais depuis que Mahomed les en a proscrites, quelque profanation que la guerre & les discordes civiles ayent attiré dans le Temple de la Mecque, on n'a point fait un pareil outrage à la sainteté de ce Lieu.

A l'égard du dehors de l'édifice, il est caché aux yeux du Peuple par le moyen d'une tenture de soye noire, qui la couvre en entier. On la renouvelle tous les ans à la fête de *Bairam*, qui est la Pâque des Musulmans ; & les plus puissans Princes de cette Religion se chargent tour à tour de cette dépense. Au surplus, la tenture dont je parle laisse voir la balustrade qui s'éleve autour de la plate-forme superieure, vraisemblablement pour frapper davantage les yeux des spectateurs. On pose encore au dessous de cette balustrade, à la descente de 6 pieds environ, une bande composée d'un tissu d'or, qui environne tout le bâtiment, & en releve la majesté par son extraordinaire richesse. Il ne faut pas oublier de dire ici, que c'est de ce voile de couleur noire que Mahomed prit l'idée, après qu'il eut forcé la Ville de la Mecque, de changer la couleur de ses étendards, qui étoient blancs auparavant. C'est aussi par une imitation de ce même voile de la sainte Maison, que les Califes, successeurs de Mahomed, prirent l'usage de faire couvrir la principale entrée de leur Palais d'une pareille étoffe : elle étoit tendue du faî-

te de la maison jusqu'à terre, & couvroit le seuil de la porte; sur lequel tous les Fideles, sans en excepter les Rois, étoient obligez de s'humilier, en le touchant de leur front, avant que d'approcher de la personne sacrée des Califes.

QUANT aux autres circonstances qui accompagnent cette Maison, la Description de Réland nous apprend qu'elle est entourée d'un pavé de marbre fort étroit; & que vers l'angle du Sud-Est, mais proche du mur méridional, hors de l'enceinte du pavé, est posée une très grosse pierre, qui paroit être un bloc de marbre noir, non poli ni taillé, qui est nommée du nom absolu de PIERRE SAINTE, en Aabe *Brachtan*, mot qui signifie *luire*, *briller*, ou *être blanc*: parce que l'on suppose qu'elle n'a perdu son éclat qu'à cause des péchez des hommes. Il y a beaucoup d'apparence qu'elle est le reste de quelque ancien simulacre, conservé par la superstition des premiers Arabes: d'autant plus qu'il est prouvé, tant par la sainte Ecriture que par une infinité d'autoritez profanes, que ces sortes d'Idoles étoient informes, & ne représentoient aucune figure. Les uns croyent que celle-ci pouvoit être consacrée à Saturne, qui est appel-

appellé le Dieu *Remphan*, & honoré à cause du Mal dont on le croyoit auteur.

D'autres veulent que ç'ait été un simulacre de Vénus, qui a toujours été l'une des principales Divinitez de l'Orient : non celle que les Grecs ont honorée, & les Latins après eux ; mais bien cette Etoile brillante & lumineuse qui devance ou suit le Soleil, & à laquelle nous appliquons le nom de Vénus. Mais quoi qu'il en soit, Mahomed, en détruisant les Idoles qui profanoient ce Lieu saint, n'osa, par la crainte du peuple, toucher à celle-ci. Il se contenta de lui supposer une origine religieuse, capable de détourner les idées vulgaires à un autre objet : ce qu'il fit en persuadant à ses disciples, que les péchez des Hommes avoient privé cette pierre de sa blancheur, & qu'elle ne la reprendroit qu'après le Jugement final qui doit purifier toute la Nature.

Du même côté oriental, presque vis-à-vis le milieu, mais à trois coudées de distance, se voit un autre édifice quarré ; dont les faces, qui sont à jour, ont chacune dix coudées, & à peu près autant d'élevation jusqu'au haut. Le

 toit

toit est placé sur quatre colomnes qui sont aux quatre angles du bâtiment ; il est plat, & néanmoins composé de trois étages, dont le dernier est surmonté d'une petite Coupole terminée par un Croissant d'un argent doré & surdoré, qui a autant d'éclat que l'or pur, & a été donné par un Calife pour couvrir une fameuse pierre qui y est revèrée. C'est celle qui conserve les vestiges miraculeux des pieds d'Abraham, laquelle s'amollit sous les pas du Patriarche pour en recevoir l'impression, qui s'y voit encore. Cette pierre est encore comptée par les Interpretes de l'Alcoran, comme l'un des signes évidens que Dieu a donnez aux Fideles pour marquer le choix qu'il a fait de ce Temple pour se rendre favorable à leurs voeux. Au-dessus de ce bâtiment, mais en tirant vers le Nord, on voit encore un édifice ancien, dans lequel on entre par une porte assez élevée. On y trouve à l'entrée un escalier de 18 marches, qui conduit à une espece de Tribune couverte, & surmontée d'une Pyramide. C'est de cette Tribune que les *Imans*, ou Prêtres de ce Temple, ont coutume de faire leurs Prédications au Peuple & aux Pèlerins ;

rins; fonction dans laquelle ils ont succédé aux premiers Hérauts de leur Religion, & à Mahomed lui-même, qui a annoncé au Peuple, de ce même endroit, la plus considerable partie de son Alcoran. A peu de distance de cette Tribune, & en tirant vers le Nord, se voit la fin de la belle colonnade qui forme l'enceinte intérieure de la *Kaaba*, & de laquelle nous parlerons incontinent. Mais en ce même Lieu commence un mur d'appui, construit de marbre comme tout le reste; lequel, formant une espece de quarré long au dehors de la ligne de la colonnade, renferme la Tribune dont il vient d'être parlé, le Monument d'Abraham, & une espece d'escalier de bois porté sur des roues, par lequel on approche de la porte de la *Kaaba*, lorsqu'on veut l'ouvrir pour la satisfaction de quelques Pélerins zèlez qui desirent en considerer l'interieur.

Au milieu de ce quarré, & en face de la partie orientale de la *Kaaba*, s'éleve une porte antique, appuyée sur deux jambages fort épais & massifs, élevez d'environ 15 coudées, & terminez par une voute qui en est soutenue; laquelle

est construite en arc surbaissé, si mince au milieu, qu'il n'y demeure pas un quart de coudée d'épaisseur. Cette porte, qui est appellée la Vieille, étoit autrefois la seule entrée pour parvenir à la sainte Maison. C'est celle où Mahomed faisoit afficher ses Ordonnances religieuses & civiles, & dont les clefs étoient confiées depuis plusieurs siecles à la Tribu des * Koréïshites. Elle avoit autrefois de gros battans d'airain, que le Calife *Moktadir* fit enlever pour en former son cercueil, & il donna à leur place l'argent doré qui couvre le Monument d'Abraham.

A la gauche de cette porte, mais à la distance de 30 coudées, pendant lesquelles le mur d'appui est continué, se trou-

* *Ces mêmes Koréïshites, de la Tribu desquels Mahomed descendoit, étant devenus les ennemis du Prophete & de sa Doctrine, le contraignirent à quitter la Ville de la Mecque, l'accusant de séduction & d'innovation dans le Culte public. Mais Mahomed l'ayant ensuite reprise sur eux, il leur rendit généreusement les mêmes clefs, qu'il avoit refusées à son gendre, en lui disant, que la Justice & la Vérité devoient faire le soutien de sa famille, & non la Violence & la Force.*

trouve un gros bâtiment quarré, qui présente un de ses angles à celui de la *Kaaba* qui regarde le Sud-Est : il est orné de chaque côté de deux portes, & de deux fenêtres, qui dénotent une construction étrangere & imitée de l'Architecture des Grecs. Elle n'a d'ailleurs rien de plus remarquable que son toit; qui est doré, & orné de quatre étages, surmontez d'une Coupole & d'un Croissant. Ce bâtiment couvre la principale ouverture du Puits, nommé *Zemzem*, que la tradition & la doctrine des Musulmans supposent être le même que l'Ange découvrit à Agar, Mere d'Ismaël, lorsqu'ils furent chassez dans le Desert. Plus bas il y a encore deux bâtimens de même forme, qui présentent pareillement leurs angles sur une même ligne, lesquels donnent d'autres entrées pour arriver au même Puits; construits sans doute pour prévenir les inconvéniens que pourroit causer la foule des Pélerins qui se rendent à ce même endroit. Chacun de ces bâtimens a des toits de structure semblable au premier, & à peu près de même élevation, & sont tous également bâtis de marbre blanc. Du côté du Nord on

trouve un mur de marbre, élevé de 6 coudées, & qui est tracé en demi-cercle, de telle façon que chacune de ses extrèmitez déborde la largeur de la *Kaaba* d'environ 3 coudées. Dans l'enceinte de ce mur est le Sepulcre d'Ismaël, qui n'est autre chose qu'une tombe de marbre à platte terre & sans inscription, laquelle est arrosée des eaux qui découlent de la plate-forme de la *Kaaba*. C'est-là tout ce qui se voit à l'Orient & au Nord de cette sainte Maison. Les côtez du Couchant & du Midi sont entierement vuides.

Mais ce qui attire davantage la surprise & l'attention des spectateurs, c'est la magnique colonnade, disposée en cercle autour de la *Kaaba*; de telle sorte néanmoins, qu'elle n'en enferme qu'une partie : puisque commençant au Sud-Est, vis-à-vis la *pierre noire*, elle vient se terminer au Nord-Est auprès de l'ancienne Tribune dont il a été parlé. Ainsi on peut estimer qu'elle ne remplit à peu près que les trois quarts du cercle : & toutefois cette distance se trouve être de 780 coudées, ou de 1365 pieds. Cet espace est orné de 52 colonnes de mar-

marbre blanc, de la hauteur de 20 coudées, construites sans proportion, & sans d'autres chapiteaux qu'une espece de Turban qui les termine. Elles n'ont point aussi de bazes, mais elles sont jointes les unes aux autres par une balustrade, où elles sont enclavées. Sur cette balustrade regne une tablette qui sert à porter environ 2000 lampions d'argent, que l'on y fait bruler pendant la nuit. Ces mêmes colonnes sont jointes par le haut avec de grosses barres d'argent, sur chacune desquelles sont suspendues, avec des chaines d'or, des lampes que l'on allume pareillement & qui forment une illumination très considerable, sans parler de celle qui se voit autour du Monument d'Abraham & des autres bâtimens de ce Sanctuaire.

ENFIN, au dehors de la colonnade sont encore placez trois autres bâtimens quarrez & ouverts, soutenus de colonnes & couverts de toits de differentes formes. Ils servent de Mosquées aux trois Principales Sectes orthodoxes du Mahometisme, qui s'y rendent pour faire leurs dévotions. Celui des Hambalites, qui est le plus simple dans sa structure,

est placé du côté méridional, à l'endroit où finit la colonnade: desorte qu'il laisse un espace vuide jusqu'au bâtiment qui couvre le *Zemzem*, ou Puits d'Ismaël. Le second, qui est pour les Malekites, est placé à l'Occident, & soutenu de 8 colonnes. Et le troisieme, qui a un toit à deux étages, orné de colonnes en-haut & en-bas, est placé au Nord vis-à-vis le Tombeau d'Ismaël: c'est celui des Disciples de Kanifah. Le grand espace qui se trouve vuide au-delà de ce bâtiment est pavé de marbre, & ne sert qu'à recevoir ceux qui viennent y faire leur priere. Les Esclaves portent des tapis pour la faire commodément: on y entre toujours sans chaussure & sans ornemens extérieurs, & l'on y garde un silence & une propreté si exacte, que quoique les Musulmans soient toujours religieux dans leurs Temples, on s'apperçoit qu'ils distinguent celui-ci par-dessus tous les autres, & qu'ils en font le principal objet de leur Foi.

En sortant du Temple, on repasse par les mêmes Portiques qui y donnent entrée; & c'est là qu'on est frappé de la magnifique structure de ce bâtiment. On

ap-

apperçoit d'abord les ſuperbes degrez qui ſervent à y montrer. Au-deſſus on voit des arcades formées par 55 colonnes ſur chaque face, diſtantes entre elles d'environ 18 pieds, & de pareille hauteur juſqu'au commencement du cintre de chaque arcade. La largeur des galeries eſt auſſi de 18 pieds. Mais la voûte & les arcades mêmes ſont trop ſurbaiſſées, ſelon l'idée que nous avons de l'Architecture ordinaire : ce qui feroit paroitre ce bâtiment trop bas, s'il n'étoit relevé par les Dômes qui en forment le toit. Ces Dômes, qui ne ſont que de plomb doré, ſe trouvent au nombre de 27 ſur chaque face, & renferment préciſément deux arcades chacun. Ils ſont terminez par un Croiſſant de 3 pieds, lequel avec l'élevation propre de chaque Dôme fait environ 22 pieds au-deſſous de l'entablement : de ſorte que la hauteur totale de ces Portiques, priſe au-deſſous des degrez, & ſur le ſol du Temple, eſt environ de 12 toiſes. Ce point de vue doit être d'autant plus beau, que les arcades ſont traverſées par des barres de metail doré, ſur leſquelles ſont ſuſpendues des lampes de même, à pluſieurs meches, qui non ſeu-

feulement éclairent toute la galerie pendant la nuit, mais répondent à l'illumination qui se voit autour de la *Kaaba*. Toutes ces lampes s'allument régulierement le soir, à l'apparition de la premiere Etoile, & ne s'éteignent de même que quand le jour est assez grand pour en faire disparoitre la lueur. Les colomnes qui forment les arcades sont en tout au nombre de 210; les Dômes, au nombre de 108, non compris les 4 grandes Aiguilles, ou Minarets; & les arcades, au nombre de 216. Telle est la Description que Réland nous a donnée d'un Lieu duquel jamais aucun Chretien n'a eu la hardiesse de s'approcher: Description que les Arabes ni les Turs ne sont pas capables de faire eux-mêmes, vû l'extrème négligence qu'ils professent pour tous les Arts agréables, entre autres pour la Peinture & le Dessein; mais qu'un Suedois habile a recueillie des entretiens qu'il a eus sur ce sujet avec differens Pélerins, pendant un long séjour qu'il a fait en la Ville du Caire.

A l'égard de l'antiquité de l'édifice en lui-même, nous avons déja rapporté l'opinion commune sur celle qui étoit attribuée

buée à la *Kaaba* & aux bâtimens qui l'accompagnent. Le Temple n'étoit renfermé que d'une muraille forte, mais peu spacieuse, laquelle ne donnoit qu'une seule entrée dans le Lieu saint. Le Calife Omar I. fit augmenter cette clôture, en considération du grand nombre de Pélerins, dont la multitude augmentoit à proportion du progrès du Musulmanisme : mais il n'y mit aucun ornement nouveau, & ne pensa à y appliquer aucune partie des immenses richesses qu'il possedoit ; la simplicité de ses idées sur la Religion ne lui permettant pas de croire que DIEU pût être mieux honoré par la décoration nouvelle d'un bâtiment si ancien, qu'en le laissant subsister dans la forme où il lui avoit toujours été agréable.

MAIS quand la souveraine puissance fut entrée dans la famille d'*Ommia*, les Villes religieuses de la Mecque & de Medine, qui étoient aussi les Chefs de l'Empire Musulman, s'éleverent contre son Gouvernement, & demanderent hautement la vengeance du sang injustement répandu. Cette plainte fut suivie d'une soustraction d'obéissance à *Jesid* ;

déja

déja fort décrié par son irreligion. Cette revolte le contraignit à envoyer une puissante Armée dans l'Hégiaz, sous la conduite de *Hoseim* fils de *Semeir* : mais ce Général ne put jamais se rendre le maitre de la Mecque, qui étoit défendue par le célebre *Abdalah* fils de *Zobeïr*, l'un des Oncles du Prophete, & l'un des plus braves Musulmans de son temps, mais le seul d'entre eux que l'Histoire taxe d'avarice. Cependant les efforts de Hoseim furent si grands, que l'enceinte du Temple en fut ruïnée en plusieurs endroits ; & l'on croit qu'elle auroit été à la fin forcée, si la nouvelle de la mort de *Jesid* n'avoit obligé *Hoseim* à lever le siege subitement.

ABDALAH ayant pris le titre de Calife aussi-tôt après, & ayant été reconnu dans toute l'Arabie, il signala d'abord son zèle par le rétablissement du Temple. Il en forma un nouveau plan, lequel ne put néanmoins être exécuté qu'en sa moindre partie, à cause des guerres qu'il eut à soutenir contre les Enfans de *Jesid*. *Hégiage*, l'un des Généraux du Calife *Abdelmalec*, l'assiegea de nouveau dans la Ville de la Mecque,

où

où il se défendit pendant 7 mois : il se retrancha à la fin dans le Temple même, & y soutint un assaut de trois jours & trois nuits, pendant lesquels les illuminations ne cesserent point ; & il fut tué au matin du quatrieme jour. Ainsi périt le dernier, non pas des Compagnons du Prophete, mais de ceux qu'il avoit jugez dignes de lui succeder par les grandes esperances qu'il avoit conçues de sa fermeté, même dès sa plus tendre jeunesse. Cette profanation fut depuis expiée par Hégiage, qui en prit occasion de rétablir le Temple, de l'orner de Portiques, & de le mettre en l'état où il se voit aujourd'hui. L'ouvrage entier fut achevé l'an de l'Hégire 76. trois ans après la mort d'Abdalah. Mais les premiers Califes Abassides, dont la magnificence a beaucoup de reputation dans l'Histoire, voulurent entreprendre un édifice encore plus somptueux, dans l'idée d'augmenter la dévotion populaire, & de signaler leur propre zèle.

MAIS les Docteurs, consultez sur cette entreprise, répondirent : Qu'à l'égard du Culte religieux, celui qui l'avoit établi dans ce Lieu, l'avoit laissé plusieurs

fiecles dans sa pauvreté naturelle, sans le secours des Princes qui auroient pu l'enrichir : Que le Prophete, Interprete de la volonté de DIEU, n'avoit préscrit qu'un respect & une décence convenables à ce Lieu sanctifié, parce que l'or & les pierres sont également les créatures du même Souverain : Que si les Maitres présens y faisoient les changemens proposez, on pourroit croire que ce Temple ne seroit plus qu'un objet d'amusement pour les Princes riches & fastueux : Que d'autres en pourroient conclure, qu'il leur seroit permis de le dépouiller des richesses dont leurs prédécesseurs l'auroient rempli sans motif légitime : Enfin, que la Pieté indiscrete des Princes, qui confondoient les sentimens de leur générosité avec le zèle dû à la Religion, par une profusion peu nécessaire de leurs grandes richesses, animoit ordinairement l'avidité de leurs Successeurs, par la facilité qu'ils trouvoient, non seulement de suppléer à des besoins effectifs, mais encore de faire servir ces richesses déplacées à leurs passions criminelles.

Almansor, *Almamoun*, *Alraschid*, *Almahady*, & les autres, dégoûtez par

de

de si justes considerations, se sont contentez, en conséquence, d'ajouter à ce Temple, chacun suivant sa dévotion, les ornemens qui s'y voyent. Ce fut le Calife *Almansor* qui revêtit la sainte Maison & qui la couvrit. *Omar* II. l'un des Califes Ommiades, & l'un des grands Saints du Musulmanisme, avoit avant lui fait faire des poutres d'airain, & les lampes qui y sont suspendues dans les Portiques. On attribue au même Omar le présent des barres d'argent, qui joignent les colonnes de l'enceinte interieure. Mais on dit que le Calife *Almamoun* fit changer les lampes qui y étoient suspendues, & y substitua celles d'or que l'on y voit encore. D'autres vouloient bannir de ce Temple les métaux ordinaires & communs à l'usage des hommes, n'y voulant souffrir que l'or. Mais enfin comme la dévotion est diminuée, principalement depuis que les Princes ont cessé de faire le Pélerinage en personne, les choses sont demeurées dans l'état présent depuis l'espace d'environ 1000 ans. Ce qu'il y a de plus remarquable par rapport aux richesses prodigieuses de ce Temple, est qu'elles furent conser-

vées malgré la revolte presque générale qui arriva en Arabie le IV. Siecle de l'Hégire, c'est à dire le X. de notre Epoque. Pendant cette terrible guerre, les *Karmates*, Hérétiques, violens, & opposez au Culte Musulman, se rendirent maitres du Temple de la Mecque par le massacre de plus de 30000 hommes qui furent tuez à sa défense. Ils commirent tous les excès possibles, tels qu'une licence sans discipline, jointe au pouvoir & à la volonté de faire tout le mal possible, pouvoient leur suggerer. Cependant, ils ne s'en prirent qu'au Puits *Zemzem*, qu'ils comblerent des cadavres les plus infects, & à la *Pierre noire* qu'ils transporterent jusqu'à Rafah, ayant auparavant résolu de la jetter dans le Desert, dans quelque endroit qui ne pût être reconnu. Mais ils ne songerent jamais à dépouiller le Temple de ses immenses richesses : au contraire, ils rapporterent eux-mêmes, 22 ans après l'enlevement, la *Pierre noire* qu'ils en avoient tirée, & la suspendirent à la septieme colonne de celles qui forment l'enceinte interieure ; & à cause de cela on lui donna le nom de *Colonne* (ou pilier) *de la misericorde*.

DEPUIS ce tems-là il n'est arrivé aucun changement qui puisse être remarqué, ni dans le Temple, ni dans l'espece de Culte qui s'y pratique. Il ne consiste qu'en Lectures, en Prieres, & en Sermons, distribuez à certaines heures du jour & de la nuit. On n'y connoit ni les Macerations, ni les Jeûnes, ni les Fouets, ni les Disciplines : tout s'y passe dans un respect exterieur, le plus humble & le plus profond ; & dans une propreté, peut-être trop scrupuleuse, du moins pour des Nations aussi inattentives que nous le sommes. D'ailleurs ce Temple est servi par une infinité de Ministres, & journellement enrichi par les dons que le grand nombre de Pélerins de toutes les parties du Monde y apportent. Cet usage est en conséquence de celui qu'ils pratiquent dans la societé ordinaire, qui est de ne point approcher des Grands les mains vuides ; car il ne faut point conclure des présens que font les Pélerins, que la Religion Musulmane les exige, ou qu'elle y conduise les hommes par quelque principe d'interêt. Au surplus, ce Temple n'est pas le seul objet de la pieté des Musulmans dans les voyages qu'ils

entreprenent avec tant de périls, & souvent de si loin.

La Montagne d'Arafath, située au Sud-Est de la Ville, à une distance de 5 lieues, est l'endroit où la Tradition porte qu'Adam & Eve se rejoignirent après que l'Ange, qui les avoit chassez du Paradis terrestre, les eut séparez l'un de l'autre pour accomplir leur pénitence, qui dura plus de 200 ans. La Providence les conduisit sur cette Montagne; dans le dessein où ils étoient tous deux de chercher l'endroit que Dieu avoit destiné en créant le Monde à la reconciliation de ceux qui auroient enfreint ses Commandemens; & d'où il auroit promis d'entendre favorablement les prieres de ceux qui, reconnoissant son unité & sa puissance, se convertiroient à lui. C'est en mémoire de cette réunion des premiers hommes, que les Pélerins vont offrir un véritable sacrifice sur cette Montagne, & pour renouveller ainsi la pratique des premiers tems.

Le chemin qui conduit de la Mecque à cette Montagne, est remarquable par les differentes routes auxquelles la Loi engage les Pélerins. La premiere est

est la vallée de Mina, à trois milles de la Ville. En menant eux-mêmes leurs victimes, ils sont obligez de s'y purifier en se faisant raser la tête : ils jettent ensuite 7 petites pierres, ramassées dans le chemin, pour exprimer leur détachement interieur des choses de la Terre, & des plus cheres de leurs passions. De Mina ils traversent la vallée de Bathmohaser, pour parvenir à un grand espace enfermé de murailles, au coin duquel s'éleve un haut Minaret à trois étages. Cet endroit est nommé le Mur d'*Ibnomar* : les Pélerins y font leurs prieres, & se rendent ensuite à la Mosquée dite *Moch-de-la-fach*, qui est le Lieu où ils s'assemblent & y continuent leurs prieres. Cette Mosquée est bâtie sur le penchant méridional d'une petite Montagne qui donne sur la vallée de *Gassan* : & le même chemin conduiroit par le plus court à la Ville de *Thaïf*, si l'on osoit s'en servir pour un usage profane. Car comme la plus grande partie des vivres qui se consomment à la Mecque y sont transportez de Thaïf, qui en est éloignée de cinq journées, les Voituriers sont obligez de prendre un détour pour ne pas

embaraſſer ni diſtraire la dévotion des Pélerins.

On peut connoitre par ce récit, quelle eſt à peu près l'idée commune des Muſulmans touchant la Ville de la Mecque & ſes environs; comment ils y rapportent les premiers évenemens du Monde, ſuivant les notions qu'ils ont originairement puiſées dans les Livres des Juifs, & qui ſont communes à tous les Orientaux. L'opinion d'une élection particuliere de certains Lieux & de certaines Races leur a fait adopter la penſée, que la Mecque a été ſanctifiée dès l'origine du Monde par le Maitre abſolu de la Nature, qui a voulu choiſir un Deſert couvert de ſables & de rochers, par préference aux plus fertiles climats de la Terre, pour aſſujettir les hommes à faire des efforts pour venir à lui ſans mélange d'autres objets, Préjugé, qui a été confirmé dans leur idée par la pratique des hommes pieux de tous les ſiecles. Adam, le premier des Mortels, & des Pécheurs, tombé dans la diſgrace de ſon Créateur, n'eut point de reſſource dans ſon malheur avant que d'être parvenu au Lieu duquel il pouvoit

avec

avec confiance élever sa voix vers la misericorde toute-puissante. Les autres Prophetes ont toujours fréquenté le même Lieu, & tantôt ils y ont obtenu la conversion des méchans, & tantôt la vengeance de leur mépris & de leurs injures. Ismaël, chassé avec sa Mere par une Maitresse impérieuse & jalouse, trouva dans ce Lieu l'eau qui desaltere efficacément, & qui desabuse de la vanité des objets dont le Monde présente un spectacle toujours trompeur. Il y trouva aussi la force dont il avoit besoin contre les ennemis de la Vérité & les siens particuliers, & qui lui étoit nécessaire pour devenir le Pere d'une Nation choisie. Abraham reconnut à cette preuve l'élection de Dieu, & il y bâtit une maison dans la simplicité de sa foi. C'est-là le fondement de tout le reste; parce que l'on ne doute point que depuis le séjour d'Abraham, ou du moins depuis le temps de ce Patriarche, la Nation Arabe n'ait pratiqué un Culte continuel en ce même endroit.

L'ALCORAN a souvent exalté les avantages de ce Temple; mais il en parle spécialement aux Chapitres qui portent

le nom de *Braktan* & d'*Aram*. Dans le premier, il introduit DIEU parlant aux hommes, & leur déclarant qu'il a établi une Maison qui doit leur servir de moyen pour acquérir de grands mérites; & dans le second il dit de lui-même, & parlant en son nom, que le premier Temple qui ait été bâti par les hommes en l'honneur du vrai DIEU, est le Temple de la Mecque; que c'est un Lieu de bénédiction, qui doit servir à diriger tous les Fideles, & qu'il lui a plu d'y mettre des signes remarquables & évidens pour en convaincre les plus incrédules. Les Interpretes qui ont expliqué ce dernier passage semblent avoir cherché le véritable sens qu'on lui peut donner, avec moins de prévention que l'on n'en employe d'ordinaire dans les discussions religieuses. En effet, ils conviennent tous qu'indépendamment du préjugé reçu par tous les Musulmans, la sainteté & l'élection de ce Temple doivent être prouvées par les signes évidens que le Prophete assûre y avoir été mis par Dieu même pour la conviction de tous les hommes; & ils en distinguent de deux sortes, suivant la force du Texte & son expression.

Les signes évidens destinez à forcer la persuasion des incrédules par la simple vue, sont; la *Pierre* qui a reçu les vestiges des pieds d'Abraham : or ces vestiges sont tels, par la profondeur & la forme de l'impression, qu'il est impossible que l'ouvrier & son ciseau eussent rien représenté de semblable : de sorte que ceux qui les considerent n'en peuvent prendre d'autre idée, sinon que la *pierre* s'est amollie par la volonté de Dieu sous les pieds du Patriarche, & que, comme une pâte apprêtée, elle en a conservé les moindres traits & les plus imperceptibles délinéamens. Mais il faut encore joindre à ce miracle la conservation d'un monument si fragile, qui pouvoit être brisé par les ennemis du Culte pratiqué en ce Lieu, par le plus simple mouvement de leur volonté; que le suprème pouvoir de Dieu a détourné à d'autres objets, qui n'ont pourtant pas diminué leurs crimes. Car encore que la *pierre* ait aujourd'hui toute sa dureté naturelle, il est aisé de voir qu'il étoit moins difficile de la réduire en poudre, que d'enlever la *Pierre noire* à cinq journées de distance, ou de com-

combler un Puits de cadavres infects. Cette conservation est encore signalée par son incroyable durée, qui s'étend aujourd'hui à plus de 5000 ans, sans qu'il soit arrivé la moindre diminution à la figure représentée. Le second signe est la *Pierre noire*; qui est un témoignage positif de la dépravation des hommes, considerez dans leur plus grand nombre, Dieu ayant permis qu'elle perdît sa blancheur naturelle & l'éclat lumineux dont elle brilloit, pour représenter la perte de la premiere innocence, & la corruption présente de la volonté des hommes. L'Infidele dira, (car c'est l'objection qui se présente naturellement contre cette preuve,) que la Pierre est noire, & qu'elle l'a toujours été. L'Alcoran répond „ que la profession des Mé-
„ chans est de ne pas croire le passé & de
„ ne point craindre l'avenir, pour s'en
„ tenir à ce qu'ils voyent. S'ils pen-
„ soient, ajoutent les Musulmans, aux
„ exemples du passé, ils jugeroient que
„ celui qui a couvert la Terre du Délu-
„ ge pour noyer ses ennemis, peut bien
„ avoir ôté l'éclat d'une Pierre. Le Glo-
„ be est-il encore couvert d'eau, ou

„ la

„ la Pierre eſt-elle encore blanche ? Le „ Monde ſera jugé, les Méchans périront, & la Pierre reprendra ſa blancheur : „ vous le croirez quand vous le verrez. „ Plus heureux ſi vous l'aviez cru quand „ cette perſuaſion pouvoit ſervir à vous „ faire appréhender les maux que vous é„ prouverez alors ! " Le troiſieme ſigne eſt celui du *Puits* miraculeux, ouvert par l'Ange au milieu du Deſert, pour ſoutenir la vie d'un Enfant innocent, abandonné même par le JUSTE, quoiqu'il fût ſon pere. Emblème de l'ignorance de nos jugemens, des fautes où la foibleſſe de l'Humanité nous entraine : mais en même tems, preuve invincible de la protection que Dieu donne toujours à la Vertu, quoique non formée par la pratique, dont cet Enfant étoit encore incapable par ſon âge & ſon état. „ L'élection de Dieu eſt précieuſe, *dit* „ *l'Alcoran*; & celui qui reçoit le té„ moignage de ce Puits, l'adore, y „ conſent, ou la rejette, ſelon la me„ ſure qui lui eſt propre. C'eſt cette „ terrible penſée, *dit-il encore ailleurs*, „ qui a ſéparé, ou diſloqué l'aſſembla„ ge de mes os, & qui a fait blan-

„ chir

„ chir mes cheveux avant l'âge de la vieil-
„ lesse.

Voila donc à quoi se réduisent les signes exterieurs & évidens qui se trouvent dans ce Temple : mais il y faut joindre ces trois autres, qui, pour être du ressort du jugement plus que de celui des sens, n'en sont pas moins certains.

Le premier est le *Droit d'asyle*, dont ce Temple est en possession depuis plusieurs milliers d'années, sans que personne ait jamais pensé à le revoquer en doute, & sans qu'aucun impie l'ait jamais violé qu'il n'en ait été puni d'une maniere mémorable à la posterité, & exemplaire pour le tems où il a vêcu : jusques-là que ceux qui s'en sont rendus coupables, ont été forcez d'avouer qu'ils avoient été très justement punis. Cet asyle comprend, outre la sûreté des criminels, la défense absolue de toute violence dans l'enceinte consacrée. Le second témoignage est l'abondance incroyable qui se trouve toujours dans ce Desert, malgré le concours perpétuel des Pélerins qui s'y rendent de toute part, malgré la stérilité du terroir, & sa distance de tous les lieux cultivez. Les

Mu-

Musulmans reconnoissent à cette preuve l'effet de la promesse de l'Ange à Ismaël & à sa Mere, lorsqu'il les assûra que dans toute la durée du Monde ce Lieu ne manqueroit jamais, non seulement d'alimens nécessaires à la conservation de la vie, mais encore de commoditez, & même de délices. On ajoute, qu'il leur promit que Thaïf seroit sa nourrice; ce qui s'accomplit encore aujourd'hui, parce que malgré sa distance, c'est de cette Ville que la Mecque tire la meilleure partie de sa subsistance, comme en recompense elle en reçoit des sommes immenses d'or & d'argent; entretien ordinaire du commerce, indépendant des Prophéties. Enfin, le troisieme signe est l'inclination du coeur de tous les Fideles vers le Lieu saint, accompagnée d'un sentiment vif & perçant qui fait verser des larmes aux hommes les plus farouches & les plus durs, à la premiere vue de ses Dômes, respectez depuis tant de siecles. Tout le monde sait que la Religion Musulmane oblige ses Sectateurs à des prieres fréquentes, qui exigent beaucoup de précautions pour les faire avec régularité: mais que la principale est d'observer la situation du Temple

ple de la Mecque, vers lequel celui qui prie doit avoir la face tournée. C'est vraisemblablement cette premiere impression, reçue dès l'enfance avec un préjugé favorable, qui dispose les esprits à en recevoir une grande idée, à le regarder comme un Lieu auquel, au moins une fois en la vie, tout Fidele doit faire un voyage; duquel le fruit certain doit être la paix interieure, le repos de la conscience, & l'expérience d'une misericorde qui conduit au bonheur éternel. Il n'en faut pas davantage pour attendrir les plus barbares, sur-tout envers un objet que l'on voit si rarement.

QUANT aux témoignages de la seconde espece, & qui ne sont qualifiez que du titre de *remarquables*, parce que les hommes en peuvent être plus ou moins touchez suivant leurs dispositions; on compte 1°. la détermination de la Loi, qui oblige les Fideles dans leurs prieres à tourner leurs faces vers le Lieu où ils devroient être eux-mêmes pour se faire écouter du TOUT-PUISSANT. Car encore que cette institution paroisse arbitraire, puisque Mahomed l'a changée deux fois; l'on en doit naturellement

pré-

présumer des raisons si fortes, qu'elles ont surmonté dans l'idée du Prophete les inconvéniens d'une variation qui seroit reprochable, même dans un sujet de moindre importance. 2°. L'inutilité des entreprises faites en divers tems pour la destruction de ce Temple, qui, quoique profané & souillé par des Idoles, a toujours été protegé par le même pouvoir du TOUT-PUISSANT, qui a armé jusqu'à des oiseaux pour sa défense. L'Alcoran raporte cet évenement au chapitre de l'*Eléphant*, au sujet de la défaite d'Abrahah l'Ethiopien, & de son Armée, qui „ fut détruite par une au-„ tre Armée de Corneilles, laquelle volant „ au-dessus de la premiere, l'accabla des pier-„ res que chacun de ces oiseaux avoit élevées „ en l'air avec le bec & les pieds. „ 3°. Le respect de toute la Nature pour ce même Temple, dont les animaux n'approchoient jamais, & sur les Dômes duquel les oiseaux même ne se reposent pas. 4°. Le concours universel d'étrangers, assemblez de toutes les extrèmitez de la Terre, ainsi que des contrées les plus voisines, qui viennent tous chercher en ce Lieu la consolation, la joye, & la confiance que les richesses, les dignitez, &

les satisfactions du monde ne donnent point, ou qu'elles sont incapables d'assûrer à ceux qui les possedent. 5°. Le témoignage que tous les Prophetes lui ont successivement rendu, en le visitant pour adorer Dieu dans l'effusion de leur ame, & puisant dans ce saint Lieu les graces & la force nécessaires pour soutenir leur mission, sans craindre les objets de terreur, & la mort même que les ennemis de la vérité leur présentoient. 6°. Le dernier témoignage est celui de la multitude d'Esprits Angéliques qui veillent à la sûreté de ce Temple & de la Ville, pour y faire regner le repos & pour y maintenir une abondance miraculeuse. C'est à quoi se réduisent les preuves ou témoignages, par lesquels on prétend qu'il a plu à Dieu de signaler l'élection qu'il a faite d'un Lieu naturellement si sauvage & si disgracié de la Nature. Mais c'est assez parlé de la Mecque & de son Temple; disons quelque chose de Médine, qui est plus proprement la Ville de Mahomed.

Après la Ville de la Mecque, celle de Médine est constamment la plus renommée de l'Arabie, non pas à raison de son

son antiquité ou de ses richesses ; mais à cause du choix qu'en fit le Prophete pour y établir sa résidence, lorsque l'interêt de sa Religion l'obligea d'abandonner sa Parie, aveugle pour la vérité, & ingrate à son zèle, afin de se reserver au tems auquel une plus favorable disposition aideroit au succès de ses travaux. C'est aussi le Lieu où il est mort, & où son Sepulcre est encore visité aujourd'hui par tous ceux qui font le grand Pélerinage. Son nom de Médine ne signifie autre chose dans la Langue du pays, qu'une *Ville*, ou *l'habitation d'un Peuple nombreux* : c'est pourquoi l'on y joint dans l'usage l'épithete *Alnabi*, pour dire que c'est *la Ville du Prophete*, & comme on l'entend aujourd'hui, *le Lieu de son repos*. Elle est située dans une plaine fort basse, qui fait partie de la Province de l'Hégias : elle étoit autrefois connue sous le nom de *Vallée de Jatret* ; cependant, il ne s'y trouve point d'autre eau que celle des puits. Ptolomée le Géographe a connu ce même canton sous le nom de *Jatriba*, que l'on voit bien être tiré de l'Arabe ; mais il n'y avoit encore alors que quelques habitations dispersées. Les

premiers Arabes qui ſongerent à y former une Ville, vivoient environ 150 ans avant la naiſſance de Mahomed; ils lui donnerent le nom de *Thaiba*, qui fut changé en celui de *Médine* lorſqu'elle s'accrut en édifices & en nombre de citoyens, à l'occaſion de la réſidence du Prophete.

Les premiers Califes, ou Succeſſeurs, y ont auſſi fait leur réſidence, & y ſont inhumez auprès de Mahomed: ainſi cette Ville peut être regardée comme la plus ancienne Capitale de l'Empire Muſulman. Haly, gendre de Mahomed, en tranſporta le ſiege à *Kufah* dans la Chaldée, où il étoit plus aimé, & ſes violences moins connues. Ses Enfans s'y maintinrent quelque temps auſſi, quoique leur interêt ſemblât demander qu'ils ſe rapprochaſſent du centre de la Religion, en qualité d'héritiers légitimes de Mahomed. La Ville de Médine leur devint même ſi affectionnée, qu'après leur mort elle refuſa de ſe ſoumettre à *Jeſie*, le regardant comme un Uſurpateur ſanguinaire, qui devoit tenir compte à la ſocieté du ſang qu'il avoit fait couler injuſtement. Mais ce refus lui coûta cher: *Moſlem*, l'un des

des Généraux de *Jesie*, se présenta devant cette Ville, & y fit un carnage total de ses habitans. Ce fut aussi en la personne de ce Général que s'exécuta, pour la premiere fois, la malédiction du Prophete contre ceux qui se porteroient à faire violence au Lieu de son repos: car il ne survêcut que trois jours à son crime. Cela se passa la LXII. année de l'Hégire. Valid VI. Calife de la Race des enfans d'*Ommias*, fit construire, 25 ans après, dans cette Ville une grande & magnifique Mosquée, qui s'y voit encore; en laquelle il réunit tant celle que le Prophete avoit consacrée luimême, que le Jardin où il étoit inhumé avec ses trois premiers Successeurs; sur lesquels Tombeaux il fit élever des Chapelles & des Coupoles dorées, d'une structure digne des dépôts qu'elles renferment. Il y établit aussi des *Mollahs*, ou Hommes d'étude, pour faire continuellement la lecture de l'Alcoran sur ces Sepulcres, & y entretenir une certaine quantité de lampes, suivant l'usage des Arabes à l'égard des Morts illustres. Etablissement que l'on peut regarder comme un effet de Politique en la personne du

persécuteur déclaré de la famille du Prophete, mais qui détruit totalement les idées que nos Anciens avoient prises d'un Culte effectif rendu par les Musulmans à Mahomed, selon la croyance que nous avons de nos plus grands Saints; que nous regardons non seulement comme parvenus à la béatitude, mais en pouvoir d'operer en notre faveur autant de miracles que nous desirons de choses differentes. Bien éloignez de ce sentiment, quoique persuadez de la haute vocation du Prophete, les Musulmans ne cessent point de prier pour la continuation de son repos jusqu'à la recompense qui lui est préparée, ainsi qu'à tous les Justes, au tems de la manifestation des Jugemens de DIEU.

IL y avoit aussi autrefois une imagination fort absurde touchant la forme du Sepulcre de Mahomed. L'on prétendoit que lui-même, ou ses Successeurs, avoient ordonné que ses os fussent enfermez dans un cercueil d'acier, & que les murailles de la Chapelle où ils devoient être mis, ayant été revêtues d'un Aimant le plus vif & le plus animé, le cercueil étoit demeuré suspendu dans l'espace vui-

de

de de cette Chapelle, par l'effort respectif de toutes ces pierres: adresse qui auroit été employée pour sanctifier ou déifier dans l'esprit du Peuple un Imposteur notoire & reconnu, tel que l'a été Mahomed. Mais une telle fiction a si peu d'apparence de réalité, & se rapporte si sensiblement à nos idées touchant les Saints & leurs miracles; d'ailleurs, elle découvre une si profonde ignorance des fondemens de la Religion Musulmane & de son œconomie, qu'il est impossible de ne pas attribuer cette invention aux Moines ignorans qui vivoient dans la Palestine au temps des Croisades: temps auquel les Reliques & les Miracles particuliers étoient crus les points essentiels, ou pour ainsi dire les pivots du Christianisme. Marque bien évidente que l'on connoissoit aussi peu l'une des Religions que l'autre, quand on a forgé de telles chimeres. Pour en revenir à la Mosquée de Médine, il est certain qu'elle a l'honneur d'être la premiere entre toutes celles du Musulmanisme, d'avoir eu Mahomed même pour Prédicateur; enfin, qu'elle a l'honneur de posseder dans son enceinte les cendres du dernier des Prophetes;

 avec

avec celles des Héros qu'il anima de son courage, pour porter avec terreur jusques aux dernieres limites du Monde, la connoissance de ce qu'il avoit conçu, & si heureusement exprimé par ses paroles & par ses Ecrits, qu'il fit, comme on l'a déja dit, autant d'Enthousiastes passionnez, qu'il eut d'hommes parmi ses Disciples. Je n'entrerai point dans un plus grand détail des autres Villes de l'Arabie, par la raison qu'aux temps dont j'écris l'Histoire, la plupart des Lieux un peu considerables n'étoient habitez que par des Juifs. Car les Arabes préferoient alors la liberté & l'indépendance des Deserts, aux charmes que les autres Nations trouvent dans une societé plus étroite, telle qu'elle est pratiquée dans les Villes. C'est la raison pour laquelle Mahomed est si souvent aux prises avec les Juifs, lesquels étant passez en grand nombre, après leur dispersion, dans les Contrées inaccessibles aux Romains, s'y multiplierent, & se trouverent assez puissans, tant par leur nombre que par leurs richesses, pour lui susciter de grands obstacles.

Mais il est nécessaire de donner quelque idée de l'Histoire du Pays, tant de

l'ancienne qui renferme ce qui est arrivé en Arabie peu de temps après l'Age des Patriarches, que de celle qui a immédiatement précedé celui de Mahomed. Par-là le Lecteur sera mieux en état de juger des differentes circonstances du temps où il a paru; des préjugez qui lui ont été ou favorables, ou contraires; des dispositions que la Providence, ou la Nature avoient préparées pour le prodigieux changement qu'un seul homme, foible & dépourvu de moyens, a porté dans l'Univers.

Nous avons déja vu que le Peuple Arabe rapporte sa premiere origine à differens Patriarches, presque conformément à ce que la Ste. Ecriture nous en apprend; & qu'entre ces premiers Peres on peut regarder Jochtan, Fils de Heber, comme le Fondateur principal des Nations qui habitent le fond de la Péninsule; & les habitans du Desert voisin de la Chaldée & du Sein Persique, comme sortis de Chuz Fils de Cham. Nous avons vu pareillement, que les Peuples de l'Arabie Pétrée & des autres bords de la Mer-Rouge sont la postérité d'Abraham, & qu'ils sont sortis, ou des Tribus issues

d'Iſmaël, ou des Enfans de Kétura ſa ſeconde Femme. Du moins on peut facilement imaginer que cette poſterité prit le deſſus ſur les Peuples qui habitoient avant elle la méme Contrée, les ayant ou chaſſez, ou confondus avec elle-même. Nous avons même appris que pour prévenir l'idée d'une confuſion de Peuples, (toujours plus aiſément préſumée qu'une extermination totale, quelque barbare que puiſſe être un Conquérant,) & pour faire regarder le Peuple Iſmaëlite comme pur & exempt de tout mêlange étranger; la Tradition Arabe, confirmée par l'Alcoran, veut que les Thémadites & les autres Enfans d'Aram, qui habitoient cette même Contrée depuis longtems, ayent été détruits par un châtiment céleſte; & qu'ils ayent ainſi fait place aux Enfans d'Abraham. L'attachement des Orientaux à conſerver la mémoire de leur origine, & à fonder ſur ce principe la diſtinction des Peuples, ne peut être ignoré de perſonne; quoique la groſſiereté préſente des Turcs, & des autres Nations ſeptentrionales qui ont envahi l'Aſie ſur les Arabes, ait détruit toute cette diſtinction. L'uſage de l'Europe n'y eſt

pas

pas moins opposé, puisqu'il n'y a que la diversité des Langages qui maintienne une distinction effective entre nous. Mais en ces premiers tems, l'Orient ne pouvoit employer cette distinction naturelle, parce que la même Langue étoit entendue par-tout.

Abraham, sortant de Chaldée, ou même d'au-delà de l'Euphrate, étoit entendu en Egypte & en Arabie, comme il l'avoit été dans la Palestine. C'est ce que témoignent les differens voyages qu'il entreprit sans secours d'Interpretes, & sans interruption de la societé civile. L'on nous apprend encore aujourd'hui, que les Langues de ces divers Pays paroissent dérivées d'une même racine, & que l'on en reconnoit l'usage jusques dans l'Hébreu, qui est une Langue morte depuis plus de 2000 ans. Il n'y avoit donc alors que le souvenir de la premiere origine qui pût conserver la distinction des Peuples, suivant une coutume qui avoit aussi pénetré dans la Grece, & qui y a regné jusques au tems que l'inquietude des hommes s'étant augmentée, ils ont tant formé de Colonies, tant fait d'invasions, tant de voyages & de détours

tours differens, que les Peuples se sont confondus de toutes parts, aussi bien par rapport à l'origine, que par rapport à la Langue & à ses Dialectes. Ce fondement posé, on peut assûrer que les Habitans de l'Yemen ont été les premiers Arabes qui se sont donné des Rois. L'Histoire raporte expressément, que ce furent les Enfans de Jaraab, Fils de Jochtan, qui porterent leur Pere à recevoir cette Dignité; qui lui fut conferée par une salutation particuliere, qui dans la suite est demeurée la formule de l'Inauguration des Rois du Pays. On donne à ce Jaraab une suite de XLVI. Successeurs, pendant une durée de 2420 années; qui, selon notre Chronologie, doit se terminer environ 200 ans après l'Ere vulgaire.

On ne remarque rien dans cette longue suite de Rois, qu'un Gouvernement doux, paisible, & uniforme; exempt des variations si fréquentes dans les autres Pays, où l'ambition des Souverains excite celle des Sujets, où la passion du luxe anime nécessairement celles de l'avarice & de la prodigalité; & dans lesquels, enfin, nul Particulier ne sauroit se résoudre à se contenter de la fortune

qui

qui auroit comblé l'ambition de son propre Pere. On prétend néanmoins qu'un de ces Princes, qui est le XL. dans la suite qu'on leur donne depuis Jaraab, (mais duquel l'âge n'est pas mieux désigné par cette observation,) reconnut la vanité des Idoles, & s'efforça de retirer ses Peuples de l'erreur, en leur faisant prêcher le Judaïsme, & en les invitant par son exemple à l'embrasser. On ajoute que son Successeur, encore plus entêté, y voulut forcer ses Sujets en établissant une espece d'Inquisition qui infligeoit la peine du feu aux Réfractaires. On dit enfin, que le dernier de ces XLVI. Successeurs fut chassé par les Perses, & que ceux-ci posséderent ou gouvernerent cette Province de l'Yemen pendant huit Générations depuis ce dernier Roi. Mais on ne convient pas néanmoins, si depuis ce temps il faut regarder le Royaume de l'Yemen comme une Province dépendante de la grande Monarchie des Perses, & administrée par ses Gouverneurs particuliers; ou s'il est demeuré Royaume distinct & séparé, quoique dépendant de cet Empire. L'Histoire ne s'en explique pas assez positivement,

ment, se contentant de nous dire que l'Yemen fut conquis sur les Perses par les Abyssins d'au-delà de la Mer, lesquels furent appellez dans le Païs par les Chrétiens, que la dureté du Gouvernement Persan porta à cette extrèmité.

Cette Histoire seroit justement suspecte, par le peu d'apparence qu'il y a que les Chrétiens des premiers siecles fussent d'humeur de s'intriguer en Arabie dans les affaires de l'Etat; eux qui, au milieu de l'Empire Romain, détestoient encore la Guerre, & rejettoient tout Emploi qu'ils croyoient opposé à l'esprit de la Religion. Mais comme l'on sait presque certainement, que l'invasion des Abyssins n'a précedé la naissance de Mahomed que d'environ cent ans, & que l'on en peut fixer la date en l'an du Salut 460. ou 470; on peut assurer qu'en ce tems-là les maximes des premiers Chrétiens n'étoient déja plus d'usage; & comme ces derniers ne faisoient plus de scrupule d'aller à la Guerre, ils n'en faisoient point aussi d'entrer dans les intrigues, ni même de conjurer contre les Princes, & contre les Gouvernemens les mieux établis. D'ailleurs, on justifie cette Chro-

nologie par un calcul fort ſimple: car ſi de l'an 470. on ôte 230 ans pour la durée des 8 générations, pendant le cours deſquelles le pouvoir des Perſes a été reconnu dans l'Yemen; il ſe trouvera que leur Conquête ſe rapporte à l'an 240. de JESUS-CHRIST, 12 ans ſeulement après le rétabliſſement de la Monarchie des Perſes, qui arriva, comme l'on ſait, ſous le Regne d'Alexandre Sévere, environ l'an 228. de l'Ere vulgaire: & par ce moyen, la Chronologie des Arabes ſur la durée entiere de la Royauté dans le Pays d'Yemen demeurera exactement vérifiée, même par rapport à ſon commencement.

DE PLUS, ce même calcul rend croyable & preſque ſenſible ce que l'Hiſtoire rapporte de l'introduction du Judaïſme & du Chriſtianiſme dans l'Arabie, quoiqu'en divers temps, & par differens principes. En effet, celle du Judaïſme revient au tems, ou de la ruïne de Jeruſalem par l'Empereur Tite, ou à celui de l'Empereur Adrien; dont la ſéverité obligea les Juifs à abandonner les Contrées de ſa domination, pour ſe retirer par-tout où ils purent. C'eſt une cauſe évidente de

de la dispersion générale de ce Peuple; de laquelle s'est ensuivi le passage d'un assez grand nombre de Juifs dans l'Arabie, comme dans un Païs voisin de la Judée, & dans lequel ils ne pouvoient plus craindre les effets de la haine des Romains. Mais, d'autre part, ce Peuple inquiet, & toujours desireux de faire des Prosélytes, ne manqua point l'occasion de la conversion du Roi de l'Yemen, & vouloit l'engager à forcer ses Sujets à embrasser la même Religion; peut-être dans l'idée d'y former une nouvelle Republique à la place de celle que les Romains venoient de détruire, ou d'y appeller leurs Freres dispersez: pour se rendre ensuite maitres du Païs, & en chasser les premiers Habitans.

QUANT à la maniere dont le Christianisme a pénetré dans l'Arabie, on peut justement en attribuer la cause aux disputes atroces qui s'éleverent entre ses Sectes, telles que les Ariens, Nestoriens, Jacobites, Eutychiens, Monothélites, Origenistes & autres: lesquels se forçoient alternativement à quitter la place, ou aux plus violens, ou à ceux qui avoient le plus de crédit à la Cour; se punissant les uns

les

les autres par des dépositions, des excommunications, des exils, des enlevemens de biens, & de rigoureuses prisons : on peut, dis-je, justement penser, que dans de semblables périls, les véritables Chrétiens ne songerent qu'à ceder, & que ce fut l'une des occasions qui en fit passer plusieurs dans des Pays encore plus reculez que l'Arabie. A l'égard des Ethiopiens, ils entrererent dans l'Yemen sous la conduite d'un Chef, que l'on nomme *Arigat*; lequel choisit sa résidence en la Ville de Sanaa, qui étoit la principale de ce Canton. On ne sait point exactement la durée de son Regne; mais on sait qu'il étoit l'ennemi déclaré de la Religion du Pays, & que pour opposer un Culte éclatant à celui qui se pratiquoit à la Mecque, il fit élever à Sanaa un Temple de construction pareille; & qu'il voulut que ses Sujets y transportassent leur dévotion.

Abrahah, surnommé *Alaschran*, à cause d'une cicatrice qu'il avoit au visage, succeda à ce premier Roi; & prit un interêt si particulier au nouveau Culte de Sanaa, que pour le mieux établir, il jura la ruïne du Temple de la Mecque. Il y marcha en effet avec une puissante Armée:

mais elle se détruisit elle-même, & si l'on en croit l'Alcoran, elle fut exterminée miraculeusement par un nombre infini d'oiseaux armez de pierres, qu'ils laissoient tomber sur la tête des soldats. Cet *Abrahah* est surnommé dans l'Alcoran le *Seigneur des Eléphans*, parce qu'il en avoit plusieurs dans son Armée, à la maniere des Indiens: mais cette redoutable puissance ne tint point contre la force invincible qui le repoussa de devant le Lieu saint.

Cet évenement étoit si connu au tems de Mahomed, & la notorieté en étoit si publique, qu'il n'en a point fait de détail particulier; s'étant contenté de l'indiquer comme un fait hors de doute, & d'en prendre un argument du souverain pouvoir de Dieu, qui peut armer les créatures les plus viles contre le mensonge, & en faveur de la vérité. Cependant, Abrahah n'a pas laissé de regner 50 ans, sans qu'il paroisse qu'un châtiment si marqué ait fait dans la suite de sa vie aucune impression sur sa conscience. Il laissa son Royaume à ses Enfans. *Kalitum* lui succeda le premier, & après lui son Frere *Masruck*: mais leur domination n'eut pas la même force. Car un

Par-

Particulier Arabe, nommé *Saïf*, s'étant ménagé la protection des Perses, après avoir vainement imploré celle des Romains, chassa les Abyssins de l'Yemen, & les obligea à repasser la Mer. Ce fut ainsi que se termina la domination des étrangers, qui étoient en aversion aux naturels du Pays à cause de la difference de leur Religion, qui étoit vraisemblablement la Chrétienne; parce que l'on sait que les Abyssins avoient été convertis dès le tems de Saint Athanase, Patriarche d'Alexandrie; qui, sur leur instance, leur accorda un célebre Missionaire, nommé Fermentius, qui établit parmi eux, avec les Dogmes du Christianisme, tous les Rites & les Cérémonies dans lesquels on le faisoit dès-lors consister. Toutefois, soit que *Saïf* fût lui-même Chrétien, ou pour quelque autre raison, l'Histoire dit qu'il retint plusieurs Ethiopiens auprès de sa personne; & que ceux-ci, profitant des occasions que sa familiarité leur donnoit, l'assassinerent lorsqu'il y pensoit le moins.

Cette revolution auroit pu ramener les Abyssins dans l'Yemen, si le Roi de Perse n'avoit pris la protection du Fils &

du Petit-fils de *Saïf*. Toutefois ce dernier ayant encore succombé aux embuches des Ethiopiens, les Perses prirent le parti d'assurer la Province par un plus grand nombre de Troupes, & d'y mettre des Rois, ou des Gouverneurs, sous leur autorité immédiate. Les Arabes en comptent quatre successifs ; le dernier desquels se soumit à Mahomed, embrassa sa nouvelle Religion, & reçut de lui la continuation du Commandement qu'il avoit dans la Province. On peut juger sur ces faits differens, qu'outre l'ambition & la politique, qui sont toujours les mobiles principaux des entreprises & des conquêtes étrangeres, la Religion entra pour beaucoup dans les motifs des changemens qui se firent alors sentir en cette partie de l'Arabie.

Les Perses étoient attachez à leur ancien Culte, savoir le Magisme, qui étoit la Religion de leurs Peres, & qui est encore aujourd'hui pratiquée par les Guebres. Ces Peuples la tenoient, dit-on, de *Zoroastre*, ou plus vraisemblablement de *Zerdusch*, qui en fut le Reformateur du tems de Darius Histaspe. L'ignorance où l'on étoit du Dogme essentiel à cette Religion, a fait que les Chretiens de ce tems-là les

ont

ont crus purement Idolatres, ou du moins Adorateurs du Feu matériel, parce qu'ils en tenoient toujours dans leurs Temples. Mahomed lui-même n'en prit pas une autre idée; c'eſt pourquoi il les proſcrivit avec ſéverité, pendant qu'il témoigna beaucoup d'indulgence pour des opinions beaucoup moins ſpécieuſes que les leurs.

A l'égard du Chriſtianiſme, il troüva de grandes difficultez à s'introduïre dans la Perſe; parce qu'à peine avoit-il commencé à s'y faire connoitre, qu'il y fut confondu avec une Secte abominable, échapée des Manichéens, & prêchée par un célebre Impoſteur, nommé *Maſdack*; qui, ſous le prétexte d'abolir les Guerres & les diſputes entre les hommes, établiſſoit la communauté des biens, & même celle des femmes. Ce *Maſdack*, ayant trouvé le moyen de s'introduire à la Cour de Cobad Roi de Perſe, lui fit goûter ſes Erreurs, & à la fin l'en perſuada ſi bien, qu'il ſe fit accorder la jouïſſance même de la Reine. Elle étoit alors Mere d'un Prince qui ſucceda depuis à la Couronne avec beaucoup de gloire, & qui eſt connu ſous le nom de *Nouſchirvan*, ou de *Roi Juſte*. Ce Prince, pénetré de l'injure que

ſa Mere alloit ſouffrir, & ne pouvant s'oppoſer à l'abſolue volonté du Roi ſon Pere, ſe jetta aux pieds de *Maſdack*, & à force de prieres & de larmes, obtint de lui qu'il s'abſtiendroit d'un tel outrage. Ce fut la premiere raiſon pour laquelle, étant parvenu à la Couronne, il s'appliqua à détruire le Chriſtianiſme dans ſes Etats, comme étant une ſource perpétuelle de Fanatiſmes differens, plus ou moins blâmables les uns que les autres, mais toujours dangereux à la Societé.

QUELQUE tems après, il lui ſurvint un nouveau ſujet de haine & d'éloignement pour le Chriſtianiſme: à raiſon de ce qu'ayant épouſé une Femme Chrétienne, (qu'il ne put jamais amener à ſa propre Religion, non plus que le Fils qu'il en avoit, & qu'elle avoit ſecretement inſtruit dans les mêmes principes,) il craignit juſtement que ce Prince, venant à regner après lui, ne ſe déclarât Chrétien, & ne cauſât par-là un renverſement général dans l'Etat, & peut-être même avant ſa mort. Il paroit en effet que le Fils, nommé *Nouſchirad*, en ſuçant la Doctrine Chrétienne, ne s'étoit pas nourri de ſon eſprit; & qu'en prenant le nom de Chré-

tien

tien avec entêtement, il n'en avoit pas pris les mœurs, & particulierement la douceur & l'obeïssance si recommandées aux inferieurs. Sa conduite obligea donc le Pere à le renfermer, & même à le tenir dans la suite dans une prison plus resserrée, lorsqu'il fut obligé de sortir de sa Capitale pour soutenir une Guerre que les Tartares & les Turcs venoient de porter dans ses Etats.

MAIS pendant cette expédition, le Pere étant tombé malade, & la nouvelle en étant venue au prisonnier, il en prit d'abord occasion de s'évader, & ensuite de se saisir du Trésor de son Pere pour lever une Armée; avec laquelle il se rendit maitre en peu de jours des Provinces situées au centre de l'Empire. Alors *Nouschirvan* détacha l'un de ses Généraux avec des Troupes aguerries pour s'opposer au progrès de son Fils, & il lui donna par écrit un ordre qui contenoit les instructions qu'il avoit à suivre dans une Guerre si délicate. Mais la fortune en décida tout autrement que *Nouschirvan* n'avoit esperé. Le Fils persista dans sa revolte, & dans le dessein de détrôner son pere; la bataille se donna, & le mauvais Chrétien y périt des pre-

miers, sans que la clémence du Pere pût agir à son égard. L'Histoire rapporte que *Nouschirad*, se voyant blessé & mourant, ordonna que l'on rapportât son corps à sa Mere, & qu'on la priât de sa part de le faire inhumer aux pieds des Serviteurs du Messie, qui avoient déja souffert la mort pour la Religion: ce qui fait bien voir qu'il y avoit déja eu quelque persécution dans la Perse. Mais si *Nouschirvan* s'étoit élevé contre les Chrétiens dans le tems qu'il les confondoit avec les Manichéens, dont il avoit éprouvé la fureur; on peut penser que la revolte de son Fils, & la séduction dont il les accusoit à son égard, n'aida pas à lui donner meilleure opinion d'une profession qu'il jugeoit capable d'inspirer la revolte aux Peuples, & l'infidelité aux Enfans; sans parler de la prévention où il étoit, que cette Religion favorisoit les imaginations déréglées. Ce fut donc dans cette persuasion qu'il proscrivit cette nouvelle Secte par les Edits les plus séveres, la regardant comme une pepiniere d'Enthousiastes; & ordonna en particulier, qu'elle fût exterminée dans la Province de l'Yemen, où il se transporta lui-même pour faire un plus grand effort

effort contre ce qu'il y restoit d'Abyssins.

Le Regne de ce Monarque fut en tout de 48 ans; & Mahomed nâquit, comme il le dit lui-même, dans le cours de la XLII. Ses successeurs conserverent la même autorité dans la Province de l'Yemen, & dans le reste de l'Arabie. Mais ils ne purent s'assujettir les habitans des Deserts, dont la liberté n'a jamais pu être contrainte que par l'estime & l'amour qu'ils ont pris quelquefois pour des Princes d'un mérite supérieur, tel qu'avoit été Nouschirvan. De plus, ce qui servit beaucoup à maintenir l'autorité des Perses dans cette nouvelle Province de leur Empire, fut qu'outre la reputation de leur grandeur, la situation de leur Capitale, (qui étoit bâtie sur le Tigre assez près du lieu où Bagdad a été depuis édifiée) les mettoit à portée de veiller continuellement sur tous les mouvemens qui s'y faisoient. Aussi étoient-ils obligez de le faire avec d'autant plus de vigilance & d'attention, qu'ils avoient plus d'interêt à empêcher que les Arabes ne prissent des liaisons avec les Romains, leurs ennemis éternels. Et ce fut encore une des raisons de leur haine contre la Religion Chrétienne, parce qu'à la fa-

 veur

veur de son Culte, les Romains faisoient passer leurs sentimens & leur préjugez chez tous les Peuples qui l'embrassoient: desorte que les Loix anciennes & les Coutumes de chaque Pays n'étoient plus respectées des nouveaux Chrétiens, qu'autant qu'elles convenoient avec les constitutions des Romains & avec leurs mœurs communes.

Ce discours touchant la situation de la capitale de l'Empire des Perses nous rappelle naturellement à celle d'une autre partie de l'Arabie, qui a eu ses Rois aussibien que le Pays de l'Yemen. Je parle de l'*Irack* Arabique, c'est-à-dire de cette partie du Desert, qui confinant à l'embouchure de l'Euphrate, & dans lequel ont été bâties les célebres Villes de *Kufah* & de *Wasid*, ne se trouvoit pas à six journées de distance de la Capitale des Perses, connue des Grecs sous le nom de Ctésiphon. Mais l'institution de la Royauté est bien moins ancienne parmi les Peuples vagabonds & toujours errans, qu'elle ne se trouve chez une Nation telle que les Habitans de l'Yemen. Néanmoins, comme la reputation des hommes n'est ordinairement que l'effet des mouvemens qu'ils se donnent, ou du déran-

ge-

gement qu'ils causent dans le cours naturel des évenemens, il faut reconnoitre que les Histoires parlent beaucoup plus des Arabes de l'Irack que de ceux de l'Yemen, parce qu'en effet nous ne connoissons rien sur ce sujet que par les monumens qu'en ont laissé les derniers Romains, ou plutôt les Grecs du bas Empire; qui, à l'occasion de leurs guerres avec les Perses, ont connu les Arabes de ce Canton. Ce n'est pas que les vieux Empereurs, tels qu'Auguste, les Césars, leurs Enfans, Tibere & Néron par leurs Généraux, & particulierement Trajan lui-même, n'eussent fait la guerre en ces mêmes quartiers: mais le Desert qu'il faloit traverser par la route du Midi, (depuis *Byrrats* au Nord, ou depuis *Damas* au Midi, jusqu'à l'Euphrate, pendant 16 ou 14 journées de Caravane, & cela sans trouver d'eau) les détermina à prendre une autre route, qui se trouve beaucoup plus au Nord, ou du moins à la faire par la Mésopotamie, ou en suivant le cours de l'Euphrate; comme avoit fait Alexandre le Grand, & comme le voulut faire depuis Julien l'Apostat, qui y périt.

De tous ces Empereurs il n'y eut que Tra-

Trajan qui se hazardât à affronter la route du Desert, au moyen de quelques intelligences qu'il avoit pratiquées avec un Roi de ces Cantons. Mais pour la rendre praticable aux Convois nécessaires à la subsistance de son Armée, il y fit creuser des puits de distance en distance, & paver le chemin depuis Damas jusqu'à l'Euphrate, au travers d'un pays où il ne se trouve qu'un sable profond, sans aucune pierre. Monument éternel de la grandeur Romaine, & du courage d'un Prince digne du grand poste qu'il occupoit; lequel traça à ses Successeurs le chemin d'une gloire immortelle, s'ils n'avoient négligé d'y parvenir.

Le premier Roi de cette Contrée (que nous pourrions aussi nommer *Chaldée*, si l'usage des Arabes, ses habitans, ne la déterminoit plus exactement par le nom d'*Irack*) s'appelloit *Maleik*: mot qui ne signifie autre chose que celui de sa Dignité. Il vivoit au tems des *Rois des Nations*, c'est-à-dire, suivant l'idée des Orientaux, au tems des Successeurs d'Alexandre le Grand. Ce Prince, comme l'on sait, ayant conquis les vastes pays de la Perse & de l'Inde, s'en retira presque aussi-tôt

pour

pour se rapprocher de l'Europe, & laissa par-tout des Gouverneurs, qui se rendirent Souverains après sa mort; & qui, n'étant presque point désignez par leurs noms particuliers, sont connus par celui de *Rois étrangers*, ou de *Rois en multitude*.

On compte dix Successeurs de ce *Malcik* jusqu'à *Nooman*, surnommé *le Louche*; Prince fort illustre dans l'Histoire des Perses, & qui à cause de ses grandes qualitez fut choisi par *Jasdegerd*, XIII. Roi des seconds Perses, pour élever son fils *Baharamgur*, qui a été un des Héros de l'Orient. Et il le choisit avec cette singularité, qu'il envoya son Fils dans l'*Irack*, sans déplacer *Nooman*, le conjurant de le nourrir à la maniere des Arabes, sans aucun ménagement pour les esperances de sa future élevation. *Nooman*, de son côté, répondit à cette confiance par ses soins & par sa dépense. Car il fit bâtir, pour la demeure de son Pupile, deux Châteaux merveilleux, dont les beautez sont chantées par plusieurs anciens Poëtes Arabes, aussi-bien que le sort de l'Architecte (*Secmamar*) qui les avoit construits. Cette occupation n'empêcha pourtant pas *Nooman* de songer à quelque cho-

chose de plus important pour lui-même. Il embrassa en effet la Religion Chrétienne avec une si grande Foi, & témoigna tant d'attachement pour le Ciel, & tant de mépris pour les choses de la Terre, qu'après avoir regné 30 ans avec une autorité égale à sa reputation, il se retira dans la Palestine, & y mourut avec les Solitaires de la grande Laure, dont il avoit embrassé la profession.

Ce Prince eut quatre Successeurs jusqu'à *Almondar*, qui fut dépossedé par *Cobad* Roi de Perse, en haine de sa résistance à l'imposture du Manichéen *Mardak*. Nouschirvan le rétablit quand il eut succedé à la Couronne de son Pere, & il fut comme lui, par le même principe, ennemi-juré des Chrétiens. Il étoit Fils de Mauviah Fille d'Ausf, célebre Reine des Arabes au tems des Empereurs Justin & Justinien. Elle étoit aussi la plus belle personne de son siecle; ce que les Arabes ont exprimé par le surnom de *Maossamain* qu'ils lui donnerent, & qui signifie la *fraiche rosée du Ciel*, pour exprimer quelque chose de l'éclat & de la délicatesse de son teint. *Almondar* eut encore quatre autres Successeurs jusqu'à un autre *Neaman*,

man, qui se fit aussi Chrétien à l'occasion d'une action de générosité qu'il vit pratiquer à un Arabe, lequel en donna la gloire à sa Religion. Ce Roi fit bâtir beaucoup d'Eglises dans les endroits le moins fréquentez du Desert, & mourut après un Regne de 22 ans, dans une guerre que Cosrou Paravis, Roi de Perse, avoit entreprise pour le détrôner. Il eut encore trois Successeurs; mais il paroit qu'ils furent d'une autre famille, & que ses Enfans ne monterent pas, après sa mort, sur le Trône de leur Pere. Quoi qu'il en soit, il est certain que la conquête que les Musulmans firent de l'Irack, sous le Regne du Calife Omar I. engloutit les uns & les autres; jusques à ce que ces Conquérans apporterent eux-mêmes en ce même Pays le siege de leur Empire & de leur vaste Domination.

Il résulte du détail précedent, quoique très abregé, que les Rois de l'Irack n'étoient ordinairement placez sur le Trône, ou ne s'y conservoient, qu'autant qu'ils étoient agréables ou utiles aux Monarques Persans. Mais d'ailleurs, il peut servir à faire connoitre le progrès que le Christianisme avoit fait parmi les Arabes,

bes, au tems auquel Mahomed parut. Lequel progrès étoit tel, que l'on en peut bien conclure que quelques Princes, & quelques Particuliers de la Nation, l'ont embrassé par conviction des véritez qu'il enseigne; mais non pas que le Peuple en ait fait une profession commune & générale. Les Arabes se contenterent de s'en former une idée grossiere, & peu favorable. En effet, prévenus pour les notions simples, & ennemis déclarez de toute contradiction, réelle ou apparente; & ne pouvant d'ailleurs comprendre les dogmes dont la Religion Chrétienne est embarassée, voyant que ces mêmes dogmes étoient contestez par differens Partis, ils les rejetterent comme des erreurs grossieres. D'ailleurs, la perfection de la Morale Chrétienne, qui resserre l'usage des plaisirs, revolta ces Peuples; qui croyent que la Nature les a plutôt établis pour son propre sentiment, que pour l'avantage de ceux qui en jouïssent. Avec de tels préjugez, il leur étoit impossible d'accorder la concession gratuite d'une faculté bizarre, inquiete, & qui met tout l'homme en mouvement, avec la défense de l'employer selon le

goût

goût qui en est conséquent. C'est ainsi que Mahomed a depuis combattu la Doctrine Chrétienne, & donné des principes qui, couvrant les principales difficultez renfermées dans ce précepte de Morale à l'égard des plaisirs, concilient la puissance de la Nature avec la Loi.

Au surplus, comme les Rois de Perse s'étoient avantageusement servis du petit Royaume de l'Irack pour leur propre sûreté, en s'en faisant une barriere pour retenir les courses des autres Arabes du Desert, & les empêcher de pénetrer au-delà des deux Rivieres de l'Euphrate & du Tigre; de même les Rois de Syrie, & après eux les Romains, ne négligerent pas de se procurer des défensives de la même espece. Ils employerent à cet usage une petite Domination, échapée de celle de l'Irack, & qui avoit établi sa résidence dans un territoire nommé Gasswan: lequel, quoiqu'au milieu des Deserts, abonde en eaux délicieuses, en pâturages verds, & en palmiers portant d'excellentes dattes. De la même maniere il se trouve, au milieu de la plaine la plus aride de la Libye, deux endroits que la Nature a fertilisez singulierement, par l'abondance des eaux

qu'elle y fait couler. Ces lieux, qui ne sont pas fort éloignez de la frontiere de l'Egypte vers l'Occident, sont ceux que les anciens Grecs appelloient *Oasis*, d'un nom manifestement tiré de l'Arabe *Al-Oah*, qu'ils portent encore aujourd'hui, & qui ne signifie autre chose, malgré l'idée attachée à ce mot *Oasis*, qu'un Lieu de repos & de béatitude dans le Desert, comme le nom de *Gasswan* en exprime proprement la graisse, ou l'abondance.

Les Historiens prétendent donc qu'une troupe d'Arabes, sortis de l'Yemen il y a plusieurs siecles à l'occasion de quelques disgraces arrivées à leur pays, cherchant une habitation, trouverent cette Contrée de Gasswan déja possedée par une ancienne Tribu, dite *Salih*. Ils ajoutent, qu'ils en chasserent les habitans, & qu'ils se choisirent un Roi de la famille des Princes de l'Irack, qui étoient devenus leurs voisins, & qui leur étoient déja respectables parce qu'ils tiroient leur origine en ligne directe de Jochtan & de son Frere, Tige commune des Princes de l'Yemen.

Le premier de ces Rois de Gasswan por-

portoit le nom de *Jafuah*, & il a eu XXXI. Successeurs: le dernier desquels, nommé *Jabalah*, s'étant d'abord soumis au Calife Omar dans le tems de la Conquête de la Syrie, se repentit depuis d'avoir embrassé le Mahometisme; & s'étant échapé des mains des Généraux du Calife, & de ses propres Sujets, se sauva à Constantinople, où il acheva sa vie dans l'humiliation & dans la pénitence.

On remarque, que parmi ces Rois de Gasswan, le nom commun des Princes a été de celui de *Hareth*, où *Al-hareth*; d'où il est visible que les Grecs & les Romains ont pris leur dénomination générale d'Αρέτας qu'ils donnent à tous les Rois de ce Canton. Cependant, à parler exactement, il n'y en a eu que cinq de la Tige de Jafuah qui ayent été ainsi nommez; dont l'un vivoit au tems de S. Paul, & en celui de l'Empereur *Trajan*: mais en recompense ceux qui gouvernoient avant eux la Tribu de Salih, (qui, comme je l'ai déja remarqué, possedoit la Terre de Gasswan avant la conquête des Yemenides) ont presque tous porté le nom d'Hareth. Au reste, s'il étoit vrai que les Rois particuliers de l'Irack n'eussent en tout duré que 622

ans & 8 mois, comme quelques Auteurs l'établissent, on ne pourroit pas ajouter foi à ceux qui donnent une bien plus longue durée à ceux de Gasswan: puisque ceux-ci sont dits sortir de la même famille, posterieurement aux premieres générations qui doivent avoir précedé le Regne de Jafuah. Mais quant à la fin de l'une & de l'autre Domination, il est certain qu'elles ont été toutes deux englouties par la Puissance Musulmane, & sous le même Regne du Calife Omar I.

OUTRE ces Rois, que l'on peut appeller modernes en comparaison de l'antiquité de ceux de l'Yemen, il est certain que l'Hégias a aussi eu les siens, sortis de la même souche par un Fils de Jochtan. On donne X. Successeurs à ce premier Prince jusqu'à Modad, dont le Patriarche Ismaël épousa la Fille; & l'on ajoute, que les Tribus qui reconnoissoient ces Princes, ayant été chassées de l'Hégias par la posterité du même Ismaël, elles se retirerent dans un Canton sur le bord de la Mer, nommé *Johaina*, où les fréquentes inondations du terrein, qui est

fort

fort bas, ont causé dans la suite leur totale destruction.

Les Rois Kandes tiroient aussi leur origine de la même famille de *Jerab*, Fils de Jochtan: mais on ne les connoit que par les derniers évenemens de leur Histoire, parce que Nouschirvan, après le rétablissement d'Almondar Roi de l'Irack, permit à celui-ci de se venger à sa discretion du Roi des Kandes, qui avoit contribué à son oppression. En conséquence de cette permission, Almondar porta la guerre dans le pays des Kandes, qui étoit situé en quelque partie de l'Yemen, & il détruisit aussi-bien la mémoire de ces Peuples, que leur Domination. De sorte qu'il n'en reste ni monument ni souvenir, si ce n'est de la personne d'un Poëte célèbre, nommé *Amruleas*; lequel ne trouvant néanmoins aucune subsistance ni protection dans l'Arabie, au tems des premiers Mahometans, fut obligé de passer à la Cour de l'Empereur Grec, qui lui donna retraite dans la Ville d'Ancyre, où il est mort Chrétien, & sans posterité.

C'est-là en abregé ce qui est venu

jusqu'à nous, par les soins & les recherches du célebre POCOK, Professeur pour l'Arabe en l'Université d'Oxford, touchant les Familles Royales qui ont été reconnues en Arabie avant la vocation de Mahomed. Mais outre cela, les Auteurs font souvent mention de certains Grands-hommes qui ont tenu le rang de Rois ou de Princes parmi les Arabes; desquels toutefois on ne sauroit fixer la Domination que d'une maniere incertaine par rapport au Canton où ils l'ont exercée, non plus que par rapport au tems auquel ils ont vêcu. On les pourroit comparer avec assez de vraisemblance avec les Juges d'Israël, dont la vertu, & les actions glorieuses & utiles à leur Patrie, sont plutôt rapportées, que les circonstances de leur naissance ou du tems de leur Gouvernement.

TELS ont été 1°. *Dahak le féroce*, dont les Grecs ont changé le nom en celui de Déjocés, & l'ont cru un Roi de Médie. Il est fort renommé dans tout l'Orient; tant pour s'être formé une très vaste Monarchie, quoique né dans le Desert, d'une Famille obscure, ou même inconnue; que pour avoir chassé les Seïtes

tes qui avoient fait une espece de conquête de l'Asie superieure, & qui avoient déja regné 28 ans. Mais, soit que sa cruauté l'eût rendu odieux en sa personne, & en celles de sa posterité; soit que la division de ses Etats, (qui a donné naissance à plusieurs Monarchies particulieres dans la Chaldée, la Syrie, la Perse, la Médie, &c.) ou toute autre raison, ayent obscurci la gloire de ses exploits, il est certain qu'il nous est plus connu par les Livres des Grecs, que par les Auteurs Arabes, qui ne se sont point crus honorez d'un tel compatriote. 2°. *Amru*, fils de *Lah*, de la race des Rois de l'Yemen, lequel a commandé dans l'Hégias; qui le premier a souillé la sainte Maison de la Mecque, en y plaçant les Idoles de *Habal*, *Asaph*, & *Nayel*, que Mahomed eut tant de peine à détruire. 3°. *Zohair*, Fils de *Habal*, Devin, ou Astrologue célebre, & peut-être Chrétien, si l'on en peut juger par ce qui se passa entre lui & *Abrahah* l'Ethiopien, à qui il conseilla d'élever un Temple nouveau dans la Ville de Sanaa, & d'y établir un asyle pareil à celui de la Mecque. 4°. *Colaib*,

ou *Vayel Colrib*, dont la fierté & l'arrogance ont passé en proverbe chez les Arabes. 5°. *Kais* fils de *Zohair*, dont les chevaux *Debet* & *Gabra* sont en reputation d'avoir été les plus beaux que l'Arabie ait jamais portez. Il se fit Chrétien sur la fin de ses jours, & mourut Solitaire sur le Mont Sinaï. 6°. A ces Hommes illustres il faut encore joindre la célebre *Mauviah*, Reine des Arabes de l'Irack, aussi singuliere par son esprit & ses intrigues, que par sa rare beauté. Il y a lieu de croire qu'elle étoit Chrétienne, mais de la Secte Jacobite, condamnée par les Grecs & les Romains; d'où elle prit occasion d'engager les Perses à faire la guerre contre l'Empereur Justinien.

MAIS en voilà suffisamment sur cette matiere pour pouvoir se former une idée de l'état politique des Arabes, & de la situation où ils se trouvoient à l'égard des Perses & des Ethiopiens, leurs voisins les plus redoutables. Car pour les Romains, l'Histoire nous fait assez connoitre, que, soit qu'ils eussent pensé que leur Pays étoit impénetrable, soit qu'ils redoutassent leur maniere de combattre,

ils n'ont jamais porté leurs armes au-delà des Deserts voisins de la Syrie & de la Palestine.

Il ne faut pas toutefois terminer cet article de l'Histoire Arabe, sans dire quelque chose du Royaume de Palmyre; & de la célebre *Zenobie* qui y a regné avec tant de gloire, après ou conjointement avec son Mari *Odenath*. *Tadmor*, dont le nom est traduit en Grèc par celui de *Palmyre*, est un de ces Cantons heureux qui se rencontrent dans les Deserts, & dans lesquels il a plu à la Nature de faire couler des eaux, qu'elle refuse au reste du pays. Leur effet est toujours de fertiliser le terrein; qui étant rempli de sels, n'a besoin que d'être amolli par quelque humidité qui fournisse la nourriture des plantes. Les sels attirent naturellement cette humidité dans les autres Pays du monde, parce que le terrein fournit des vapeurs qui sont déterminées à se répandre dans un endroit plutòt que dans un autre, à proportion des engrais, c'est à dire, des sels dont on couvre sa superficie. C'est-là tout l'art des Laboureurs: préparer la terre par une culture qui la rende facile à être pénetrée; & lui donner des sels qui

puissent attirer l'humidité temperée qui nourrit les moissons : non pas en surchargeant, ou noyant la Nature ; mais en lui distribuant un aliment proportionné & conversible en la substance de la semence qui a été confiée à la terre.

Mais dans les Deserts, les eaux coulent toujours trop profondément sous terre : & la superficie n'étant qu'un terrein leger, que la continuité des siecles & de la chaleur a convertie en sables arides ; si ces mêmes eaux ne se trouvent élevées par une conformation bien rare de l'interieur de la terre, il arrive nécessairement, ou que l'air ne se charge d'aucune vapeur, ou que s'il en éleve quelques-unes à force de chaleur, ce ne sont que des souphres, ou des sels volatils, caustiques & brulans, qui ravagent plutôt les moissons qu'ils ne les nourrissent. C'est aussi ce qu'on expérimente ordinairement dans ces Pays ; où l'on ne se garantit du vent brulant qui y souffle pendant l'Eté, ou dans les commencemens de l'Automne, qu'en se couchant à platte terre pour les laisser passer. Mais ces vents ne durent jamais longtemps, parce que la pesanteur des sels les obligeant à raser la terre, ou à s'abat-

tre tout-à-fait, l'air s'en trouve bien-tôt dégagé. Au contraire, les positions où l'eau interieure est plus élevée vers la superficie de la terre, fournissant nécessairement des vapeurs humides & abondantes, (qui donnent aux plantes convenables à ces mêmes lieux, toute l'humeur dont elles ont besoin pour se nourrir & se fortifier,) les pluyes y sont toujours fréquentes, parce qu'il n'y a que le froid qui puisse assez subtiliser les vapeurs pour les rendre plus rares & plus capables d'être soutenues dans l'étendue de l'air. La chaleur, au contraire, n'a guères qu'une voye uniforme d'agir sur la terre, qui trouve son contraire à peu de distance dans la moyenne région, où le froid rassemble ce que la force du Soleil avoit dissipé. C'est la raison pour laquelle il couroit un Proverbe chez les Grecs qui s'étoient établis sur la Côte de Cyrene en Afrique, & qui avoient peuplé la Pentapole, *que le Ciel y étoit percé*: les pluyes si rares dans la Libye étant si fréquentes en ce Canton, que leur Philosophie, très bornée par rapport à la Physique, n'en pouvoit pénetrer la cause.

TEL

Tel se trouve donc, ou plutôt se trouvoit autrefois, le territoire célebre de Tadmor. On veut aujourd'hui que le Roi Salomon soit le Fondateur du superbe édifice qui s'y voit, parce qu'il est dit dans l'Ecriture, qu'il édifia une Maison somptueuse dans le Desert; & que l'on suppose d'ailleurs que David avoit étendu le Royaume des Juifs jusqu'à l'Euphrate. Cependant, il est visible que la construction de cette Place peut être l'ouvrage d'un Roi tout different de Salomon, indépendamment des deux faits rapportez dans les Saints Livres. Et véritablement, les caracteres qui ont été tirez des ruïnes de Palmyre, sont, ou Grecs, ou purs Syriaques. Les Médailles qui y ont été trouvées n'attribuent rien aux Juifs, qui puisse faire présumer qu'ils ayent jamais eu aucune autorité dans ce Lieu. Ainsi ce n'est que par convenance, ou bienséance, que dans l'idée que nous avons du Fils de David comme du Prince le plus riche qui ait regné, nous lui rapportons la construction d'un édifice dont la somptuosité surpassoit tous les ouvrages des Grecs & des Romains. On va même plus loin, & l'on prétend prou-

prouver que nul autre Prince de l'Orient n'a pu construire un bâtiment si superbe; parce que le séjour des Rois de Perse étoit trop éloigné du Royaume de Palmyre; & parce que les Rois de Syrie ont regné avec trop de troubles domestiques & de guerres étrangères, pour avoir pu entreprendre un ouvrage dont les ruïnes mêmes étonnent les spectateurs.

Mais on répond à cela : Que l'Architecture de Palmyre n'a aucun rapport avec celle qui étoit en usage chez les Juifs, au tems de Salomon : Que l'Ecriture même porte témoignage qu'il avoit employé beaucoup de bois à la construction de ses maisons ; & que les ruïnes de Palmyre ne consistent au contraire qu'en un amas immense de pierres, de colomnes de marbre, d'entablemens, & de plateformes : Que l'on y distingue positivement, non seulement les ruïnes d'un vaste Palais, mais celles de deux Temples qui ne sauroient être l'ouvrage de Salomon, lequel ne connoissoit ni ne pouvoit admettre que celui de Jerusalem : Que les Rois de Syrie ont été très puissans, très riches, & que tous n'ont pas été également agitez de troubles & de guerres ; mais que quand

quand cela ſeroit vrai, rien n'empêcheroit que quelqu'un de ces Rois n'eût ordonné ce travail, qui s'eſt augmenté & perfectionné dans la ſuite, tant par l'autorité & la dépendance d'autres Princes, que par le concours des Peuples qui y ont à la fin formé une petite Republique: Qu'elle s'eſt longtemps maintenue à la faveur des Deſerts qui l'environnoient, & qui la mettoient à couvert des incurſions des Perſes: Enfin, qu'*Odenath*, le Chef de cette Republique, ſe rendit ſi capable d'une adminiſtration plus étendue, que Gallien l'aſſocia à l'Empire Romain, & lui ceda le Gouvernement de l'Orient: Que ſon Fils & ſa Veuve ont ſoutenu quelque temps cette haute fortune, juſques à ce que s'étant brouillez avec Aurelien, & s'étant même emparez de l'Egypte, elle ſe perdit par le ſort d'une bataille, & parut à Rome dans un Triomphe à la ſuite du Vainqueur. C'eſt-là ce que l'on connoit de plus véritable touchant cette célebre Ville de la Syrie. Les Arabes paroiſſent avoir peu de part à ce que nous en rapportons: cependant elle fait tellement partie de l'étendue du Pays qui leur eſt propre, que l'omiſſion de

ce

ce qui la concerne seroit inexcusable. Mais il faut ajouter à ce qui en a été dit, qu'il semble que la Langue de Palmyre n'étoit point l'Arabe, & qu'on doit plutôt la prendre pour quelque Dialecte particulier du Syriaque, de l'Arménien, ou de quelque autre Langue usitée dans ce voisinage. Peut-être étoit-ce un mêlange de toutes les trois, & surtout du Grec, comme le témoignent les Inscriptions qui sont parvenues jusques à nous; qui font présumer que cette Ville reçut une Colonie Grecque dès le tems d'Alexandre, comme la plupart de Villes du même pays.

Mais si j'ai pensé qu'il seroit utile de donner au Lecteur quelque instruction touchant le Pays & l'Histoire particuliere des Arabes; il ne sera sans doute pas moins convenable d'achever de lui faire connoitre l'état de la Religion parmi ces Peuples. On pourra juger par-là des fondemens sur lesquels Mahomed a établi un systême de Religion, non seulement propre aux lumieres de ses Compatriotes, convenable à leurs sentimens & aux moeurs dominantes du Pays; mais encore tellement proportion-

né

né aux idées communes du Genre-humain, qu'il a entrainé plus de la moitié des hommes dans ſes opinions, en moins de XL. années : de ſorte qu'il ſemble qu'il ſuffiſoit d'en faire entendre la Doctrine, pour ſoumettre les eſprits.

Il eſt auſſi néceſſaire de faire attention au choix des moyens employez par ce nouveau Légiſlateur, pour enyvrer les hommes du même enthouſiaſme qui agiſſoit en lui : moyens qui paroiſſent ſe rapporter à une parfaite connoiſſance du caractere de ceux ſur leſquels il s'eſt repoſé pour exécuter un ſi grand ouvrage ſous ſa conduite, ou pour le perpétuer après ſa mort ; mais qui regardent plus particulierement le don de perſuaſion qui étoit en lui : par lequel il eſt venu à bout, non pas d'amener des hommes groſſiers à une Doctrine myſterieuſe, inexplicable, & néanmoins propre à toucher l'imagination ; mais les plus ſublimes Héros de leur ſiecle, en valeur, en générolité, en moderation, en ſageſſe; (Héros d'eſprit & d'intelligence, auſſi-bien que de ſentitimens :) & de les convaincre de la maniere du monde la plus ſeche

& la

contraire à l'amour-propre, en leur imposant la néceſſité de croire tout ce qu'il lui plaiſoit de leur annoncer, ſans être d'ailleurs ſecondé par aucun Miracle, ni Preſtige, ni Don mis au rang des ſurnaturels. J'avoue qu'il eſt difficile de penſer ſans étonnement à un tel pouvoir de l'Eloquence humaine, ſe préſentant d'ailleurs ſans adouciſſement, & même avec une hauteur ſi offenſante, qu'il défioit les Hommes & les Anges de rien compoſer d'égal à ce qu'il donnoit au Public.

MAIS pour venir au fait, diſons qu'il y a beaucoup d'apparence que les Arabes ont longtems conſervé, ou plutôt qu'ils n'ont jamais perdu l'idée d'un DIEU ſuprème, Créateur de l'Univers. Il eſt difficile de prouver qu'ils tenoient cette tradition des premiers Patriarches: mais il eſt certain que Mahomed en a trouvé la notion répandue, & la croyance reçue parmi ſes compatriotes, avec des differences de plus ou de moins de clarté dans cette idée, ſelon les lieux, & ſelon les caracteres de certaines Tribus. Il n'eſt pas douteux non plus, que ce qu'il y avoit de Juifs & de Chrétiens parmi les Arabes, ne reconnûſſent cette vérité:

mais il est aussi très certain que les Idolatres mêmes ne la rejettoient pas. Leur erreur ne consistoit pas dans la négation d'une Divinité superieure ; mais, selon Mahomed lui-même, dans le mêlange qu'ils faisoient de son pouvoir avec celui des Idoles, ou des Divinitez inferieures qu'elles représentoient. Mêlange qu'il proscrit sous le nom d'*association* ; parce qu'il n'est pas possible qu'un Etre infini en nature & en puissance ait besoin du concours de quelque autre volonté, ou de quelque autre puissance, pour produire un effet. Mais ce reproche d'association, & l'épithete conséquente d'Associateurs, ne se borne pas aux seuls Idolatres. Mahomed l'applique pareillement aux Chrétiens, dont il condamne la Doctrine, principalement parce qu'ils admettent une génération dans la Divinité : génération qu'il dit être manifestement inutile, si elle ne produit qu'un même DIEU ; & manifestement contradictoire, si elle en produit un autre qu'il soit nécessaire d'associer au premier.

ON voit bien, à cette occasion, que Mahomed n'a connu que l'écorce de nôtre

tre Doctrine, ou qu'il a été dégouté de l'approfondir, à raison des disputes qui regnoient, alors précisément, sur la Génération du VERBE, & sur les circonstances de son Incarnation. Mais s'il n'a fait qu'effleurer la Doctrine Chrétienne, on peut dire qu'il a beaucoup mieux entendu celle du Paganisme que nos anciens Docteurs : parce qu'il y a peu d'apparence que l'Idolatrie ait jamais banni l'idée d'une Divinité superieure, pour mettre simplement à sa place les fictions de quelque imagination touchée de crainte ou d'esperance. Il y a bien plus d'apparence à croire qu'elle s'est toujours contentée de lui associer dans le Culte, d'autres objets formez par les passions. C'est peut-être pourquoi S. Paul a dit expressément, *qu'il faloit adorer le Dieu des Grecs, mais non pas le servir à leur maniere.*

JE reviens volontiers à la louange de la solitude des Arabes, laquelle, ne leur permettant pas de connoitre tous les dérèglemens de l'imagination des autres Peuples, les a exemptez de prendre part & à leurs crimes, & au plus grand nombre de leurs superstitions. Elle a

conſervé chez eux plus longtems, & avec moins de mélange, le ſentiment naturel de la véritable Divinité ; & ſi nous portons la réflexion juſques à examiner le principe des erreurs où ils ſont tombez ſur cette matiere, nous les trouverons plus excuſables que tous les autres.

En effet, outre l'extrème difficulté qui ſe trouve à conſerver l'idée d'une Divinité purement intellectuelle, & dont les ſens ne rendent aucun témoignage ; nous élevons ſi naturellement nos yeux vers le Ciel toutes les fois que nous penſons à DIEU, ou que nous implorons ſa puiſſance, que malgré la conviction où nous ſommes que ſon infinité le rend préſent par-tout, notre imagination ſe porte à regarder le Ciel comme ſon ſéjour particulier. De cette premiere idée nous paſſons bien-tôt à une ſeconde, qui eſt de reconnoitre la beauté de cette demeure, d'admirer la lumiere & la chaleur qui en ſortent pour animer la Nature. L'on paſſe de-là à la conſideration des Aſtres qui y brillent : on en obſerve les differentes circonſtances ; la régularité de leurs mouvemens & de leurs cours, accompagnée de certaines ſingula-

ritez

ritez mesurées, qui ont été prises en ces anciens temps pour les actes d'une volonté particuliere : ce qui a donné au plus grand nombre l'occasion de penser que les Astres étoient animez, ou du moins conduits par des Intelligences. A cette premiere notion s'est jointe l'expérience de leurs effets. On a jugé qu'ils ont un pouvoir réel, & une direction particuliere ; tant sur les évenemens qui se rapportent à la temperature de l'air, comme la fertilité des années, la règle constante & néanmoins variée des quatre Saisons, la production de certains Insectes, & conséquemment des maladies populaires, soit des hommes soit des animaux ; que sur ceux qui sont déterminez par une certaine fatalité qui semble gouverner le Monde & tout ce qu'il comprend, Rois, Monarques, Particuliers : lesquels croyent tous vouloir, & faire librement ce qu'ils exécutent, quoiqu'ils y soient nécessitez par une cause qui dépend des premiers mouvemens de la Nature, desquels les derniers sont aussi conséquens que le peuvent être les premiers.

La réunion de ces divers sentimens, conçus sur le sujet du Ciel & des Astres qui

qui le rempliſſent, n'a pas manqué de produire dans l'eſprit de ces premiers hommes, encore mal inſtruits des véritez mathématiques, un Culte religieux vers le Ciel, & pour les Aſtres ſi voiſins de la gloire du TRES-HAUT : lequel Culte ils ont également pratiqué, ou par le motif de l'eſperance de quelque bien, ou par celui de la crainte de quelque mal. Ce Culte eſt même ſi ancien, que l'on n'en a jamais découvert l'Auteur : de ſorte que toute l'Antiquité s'en trouva prévenue, avant que d'avoir réfléchi ſur cette innovation. Cependant, nous trouvons dans l'Ecriture, que DIEU en condamna l'uſage par ſes Prophetes, auſſitôt qu'il lui plut de donner aux hommes une Règle de conduite plus étroite que la Loi naturelle, & qu'il fixa le véritable & ſeul objet de leur Adoration, qui ne pouvoit être que lui-même. Moïſe défendit poſitivement le Culte de la *Milice du Ciel*, duquel on voit que véritablement les Cananéens & diverſes autres Nations avoient tiré d'abominables conſéquences : juſques-là qu'ils en avoient pris la coutume d'immoler leurs Enfans aux Dieux impitoyables, Moloch & Remphan ;

phan ; qui n'étoient autres que les Etoiles de Mars & de Saturne, honorées dans des Simulacres ou des Types, c'est à dire des Aiguilles de pierre consacrées à leur honneur. Cette défense eut son effet à l'égard des Hébreux, durant quelques années : mais l'exemple des Peuples voisins les fit bien-tôt retomber dans cette même Idolatrie, & il ne falut pas moins que des châtimens formidables, & réiterez à proportion de leurs rechûtes, pour les engager à y renoncer.

Les Arabes, de leur côté, moins exposez que les Juifs à ces sortes de châtimens, que l'on peut dire avoir plutôt été politiques & nationaux, que religieux, parce qu'ils s'appliquoient moins aux péchez des particuliers & au redressement de leur conscience, qu'à la destruction de la Republique, laquelle ne se relevoit de ses chûtes qu'en embrassant avec un zèle nouveau les Observations Légales : les Arabes, dis-je, plus tranquilles dans leurs Deserts, goûterent trop le mêlange d'un Culte matériel & objectif, avec une Religion purement intellectuelle. Leurs Défenseurs ont beau dire que l'imagination des hommes est incapable de s'arrêter

 par

par elle-même, & sans un objet matériel qui la détermine : ils sont véritablement coupables de s'être reposez sur une confiance certaine ; parce que, quand les Astres seroient les causes réelles de tous les effets qu'on leur attribue, ils ne peuvent être regardez que comme des causes machinales, subordonnées à la volonté de celui qui leur a donné le premier mouvement, dont tous les autres paroissent être les suites & les conséquences.

C'est donc avec une juste raison que Mahomed, à l'exemple de tous les autres Prophetes, a condamné le Culte des Etoiles ; non pas comme une prévarication consommée, relative à la corruption de la volonté, mais comme un abus dans la notion & dans l'idée commune : puisque l'ordre des choses naturelles n'est autre chose que l'exécution de la volonté du Tout-Puissant : volonté qui n'est ni muable, ni occasionelle, mais déterminée par un Décret éternel, auquel le mouvement des premiers moteurs est aussi soumis que le dernier mouvement des choses mûes. C'est l'un des argumens que Mahomed employe pour con-

confondre toute idée d'aſſociation, de concours de pouvoir, & de vertu étrangere dans la notion que l'on doit avoir d'un Etre ſuppoſé infini, & ſouverainement parfait.

Les anciens Sabéens, ou Sabiens, comme les Arabes les nomment encore aujourd'hui, ſont ceux qui pratiquoient ce Culte des Etoiles, qui ſe répandit non ſeulement dans le Deſert, où l'obſervation de leurs mouvemens ſe pouvoit faire avec plus de facilité, mais encore dans les Montagnes de l'Yemen. Cependant, comme il n'eſt point d'opinion humaine qui demeure longtems dans la ſimplicité où elle a été conçue; au-lieu de la Milice entiere du Ciel, qui étoit l'objet du premier Culte, il n'y eût point de Pays particulier, point de Tribu, & peut-être point de Famille en Arabie, qui, dans le grand nombre des Etoiles fixes ou dans les Planetes, n'en choiſît quelqu'une pour en faire l'objet de ſon Culte: la regardant comme une Protectrice ſpéciale, de laquelle on pouvoit eſperer du ſecours dans les entrepriſes, & un remede conſolant dans les diſgraces.

On rapporte, que parmi les Tribus

Arabes, qui s'étoient fait ces Dieux particuliers, celle d'*Hamyar* adoroit le Soleil; celle de *Canânah*, la Lune; celle de *Missam*, l'œil du Taureau, dit en Langue du Pays, *Aldebaran*; celle d'*Ocham* & *Jodam*, la Planete que nous nommons Jupiter; celle de *Tai*, l'Etoile dite Cassiope; celle de *Kais*, le grand Chien, dit Sirius; vraisemblablement en conformité des observations faites en Egypte: celle d'*Asad* adoroit la Planete Mercure, si difficile à découvrir aux observations vulgaires: & la Tribu de *Takif*, celle de Venus, communément dite l'Etoile du Berger; & ainsi des autres, qu'il seroit trop long & très inutile de rapporter.

De dire après cela, jusqu'à quel point s'étendoit la foi ou la confiance que les Arabes mettoient en ces Etoiles, c'est ce qui paroit tout-à-fait impossible. Mais si l'on en peut juger par la condescendance que Mahomed eut pour eux, il paroitra qu'il ne les soupçonna point d'une Idolatrie complete, & qu'il les regarda plutôt comme les plus simplement abusez d'entre ceux qu'il a nommez *Associateurs*; c'est-à-dire, comme les plus disposez à re-

revenir de leurs erreurs : non que la Doctrine des Juifs n'approchât davantage de la sienne, mais parce que les préjugez de ceux-ci lui parurent plus difficiles à surmonter, étant personels à leur Race, & à leur nom. C'est aussi la raison pour laquelle la premiere tolerance qu'il accorda fut expédiée en faveur des Sabiens ; la seconde pour les Juifs ; & la troisieme pour les Chrétiens. Mais il éprouva dans la suite, que la Doctrine de ces derniers, quoique plus éloignée de la sienne, ne produisoit pas d'ordinaire une opiniâtreté si inflexible : parce qu'on pouvoit entreprendre de les changer par voye de raisonnement ; outre que leurs divisions intestines lui firent esperer qu'ils se détruiroient d'eux-mêmes.

Les Mages Persans n'étoient pas sans prétextes pour affoiblir l'idée de l'Idolatrie dont Mahomd les crut coupables. Ils adoroient la lumiere naturelle des Esprits dans sa plus vive image, qui est le Soleil ; & sous le symbole le plus convenable, qui est le Feu matériel : qu'ils entretenoient avec les matieres les plus pures. D'ailleurs, l'innocence de leur vie, la simplicité de leurs mœurs auroient dû leur

ren-

rendre favorable ce nouveau Docteur. Mais ils avoient aussi contre eux l'ancien préjugé, par lequel les Orienteaux prétendent qu'Abraham, à leur occasion, ait été prêt de périr dans les flâmes, plutôt que d'embrasser leur Culte. A quoi, si l'on joint la superstition plus que barbare de leurs sepultures; & cette pratique incroyable à toute Nation policée, qui permet chez eux aux parens de se servir de leurs propres Enfans pour en engendrer d'autres, il paroitra que le Prophete fut légitimement fondé à condamner leur Religion, & que l'accusation d'Idolatrie en fut un prétexte d'autant plus favorable à ses desseins, qu'il étoit moins sujet à être contredit.

Mais les Sabiens trouverent encore une raison spécieuse pour se concilier la bienveillance de Mahomed : il voulut bien les croire dépositaires des Livres des plus anciens Prophetes, tels qu'Adam, Seth & Enoch; lesquels Livres ils se vantent encore aujourd'hui de posseder. Il y a toutefois peu d'apparence que ces deux Patriarches ayent écrit, à moins que l'on ne suppose qu'ils ont voulu avertir leurs descendans des desas-

tres

tres communs dont la Nature entiere étoit menacée ; tels que le Déluge, qui n'étoit pas fort éloigné, & l'Incendie qui doit finir la durée de la Terre. Monumens que l'Historien Josephe dit avoir été gravez sur des colomnes, pour l'instruction de tous les siecles ; mais qui, ayant été détruits par le tems, peuvent avoir été recueillis par les premiers hommes, & perpétuez par leurs Ecrits. Or sur cette supposition, rien n'empêche que les Sabiens ne s'en trouvassent les dépositaires du temps de Mahomed, d'autant plus que l'Histoire nous représente cette Nation comme très curieuse & très attentive. A l'égard du Livre d'Enoch, que les Arabes nomment *Idrif*, S. Jude lui a rendu témoignage dans son Epitre canonique, où il en cite un passage.

Enfin, un Interprete de l'Alcoran, voulant pleinement justifier la tolerance que Mahomed accorda aux Sabiens, ne craint point de dire que toute la difference qui se trouve entre la Foi Musulmane & le Culte Sabien, ne consiste que dans une erreur de fait, d'autant plus excusable, qu'elle est incompatible avec l'orgueil

gueil & la vanité si naturelle aux hommes. „ Ils croyent, *dit-il*, avoir besoin des „ Intelligences moyennes pour s'élever „ jusqu'à Dieu, & pour trouver accès „ devant son Trône : au-lieu que la vé„ rité découvre qu'il y a une telle liaison „ du Créateur à son ouvrage, que le néant „ & l'humilité de l'un attire nécessaire„ ment la misericorde de l'autre : laquelle „ distribue des lumieres & des graces, à „ proportion de la Foi & de la bonne vo„ lonté, *c'est à dire, du goût pour la vé„ rité*, qu'il rencontre dans les ames libres „ ou pour le choix du bien, ou pour ce„ lui du mal.

VENONS maintenant aux Usages communs des Arabes, sur lesquels il semble que Mahomed a dressé la pratique extérieure de sa Religion : Usages que l'habitude a pu naturellement lui rendre préférables à ceux des autres Peuples, ou que le peu de commerce que la situation de son Pays lui avoit permis d'avoir au dehors, lui a peut-être fait imaginer être généraux chez tous les hommes. Telle est la Circoncision, dont il semble que les Livres saints attribuent la même pratique à Abraham, com-

me

me d'un commandement à lui fait de la part de Dieu, dans une Vision particuliere. Mais tous les Interpretes qui ont examiné cette matiere conviennent sans difficulté, que cet Usage n'a point été particulier à ce Patriarche, ni à sa lignée; puisqu'il a généralement été pratiqué par les Orientaux, & encore avant eux par les Egyptiens: qui l'ont regardé comme une précaution nécessaire dans les pays chauds pour prévenir certains accidens de maladie, d'incommodité, ou de mal-propreté, auxquels la Circoncision donne un remede efficace. Philon le Juif, si zèlé pour sa Religion & pour la gloire de la Nation Juive, dont l'élection de Dieu est le titre principal, n'en a point donné d'autre raison. Il est vrai que les Grecs, après la conquête de l'Asie sous Alexandre, ayant reconnu que ces Nations avoient fait un précepte de Religion d'une simple précaution de Medecine, traiterent cet Usage de puérilité & de superstition: d'où se forma bien-tôt, (parce qu'ils etoient les maitres de la fortune & des biens,) une espece de honte pour la Circoncision, qui fut augmentée par la hai-

haine univerſelle que l'on portoit aux Juifs, comme à une Nation incommunicable & remplie de préjugez odieux. Les Romains ſuccederent aux Grecs, & agirent ſuivant le même principe. Cependant, quelque longue qu'ait été la durée de leur Domination, on ne voit point que les Peuples de l'Aſie, & particulierement les Arabes, ayent renoncé à cet uſage, établi chez eux, ou comme un précepte de Religion, ou ſimplement comme utile à la conſervation de la ſanté. De plus Mahomed, ſorti directement de la filiation d'Abraham, ne pouvoit manquer d'avoir un attachement particulier pour un uſage auquel le Patriarche s'étoit ſoumis dans un âge avancé, & après toute réflexion faite à la douleur que cette operation lui pourroit cauſer. Cette conſideration l'auroit déterminé toute ſeule à regarder la Circonciſion comme un acte religieux, quand elle n'auroit pas été pratiquée par la Nation Arabe toute entiere; à laquelle il auroit ſans doute fait violence, s'il l'avoit obligée d'y renoncer. Il ne faut donc pas s'étonner ſi, dans de ſemblables circonſtances, il s'eſt dé-

déterminé à en préscrire l'observation à tous ceux qui embrasseroient sa Doctrine.

La défense de manger des Viandes immondes n'est pas un article moins fondé que la Circoncision. L'on conçoit assez que les Cochons ne peuvent jamais être bien nourris dans un Pays où les recoltes sont très petites, & ne fournissent qu'à peine à la subsistance des habitans. D'ailleurs, les Bois sont si rares en Arabie, aussi-bien que les racines qui se nourrissent sous terre, & les pâturages qui en couvrent la superficie, que l'on peut comprendre qu'il ne se trouve dans cette Contrée aucune espece de nourriture propre à ces animaux. D'où l'on doit conclure, que s'il y en a quelqu'un, il doit être extrêmement mal nourri; & par conséquent, que loin que la chair en soit délicate ou voluptueuse, ou qu'elle puisse servir à assaisonner les autres viandes, elle doit être très méchante au goût, & très nuisible à la santé: raison plus que suffisante pour autoriser une Coutume, superstitieuse quant à la maniere de la concevoir, mais naturelle & juste dans sa pratique, puisqu'elle est

fondée sur le goût, & sur les inconvéniens de la santé de tout un Peuple. Car personne n'ignore encore, qu'outre la disposition prochaine que ces animaux ont à la ladrerie, qui peut augmenter & devenir effective par le défaut d'alimens convenables à leur espece, & se communiquer aux autres bestiaux & principalement aux hommes qui s'en nourrissent; la salure des eaux & des alimens, dont on use en Arabie, rend nécessairement le Peuple très susceptible de toutes les maladies de la peau, dont la derniere est la plus dangereuse espece.

AINSI, le Législateur qui a autorisé la Coutume par une Loi, en défendant de manger d'une viande naturellement mauvaise & corrompue, mais à laquelle la nécessité pouvoit réduire les misérables, n'a fait autre chose qu'augmenter la précaution publique, & garantir, par motif de Religion, le même Peuple, chez qui l'usage & la Raison avoient déja obtenu l'abstinence d'un aliment qui lui pouvoit être si préjudiciable. Les autres Nations, chez qui les nourritures sont plus faciles, & qui font peu de réflexion aux inconvéniens où l'on tombe naturellement

en certains Pays, sont choquées d'une défense dont la cause ne se présente pas d'abord à leur imagination, & en concluent que cette Loi est un pur effet du caprice du Législateur. Les Juifs, haïs de tous leurs voisins, étoient regardez comme des entêtez par rapport à cette abstinence du Cochon, qu'ils pratiquoient également dans tous les lieux où ils étoient établis, soit en Grece, soit en Egypte, soit en Italie. Aussi voyons-nous que les Flateurs de la Cour de l'Empereur Cajus la reprocherent à Philon, dans l'audience que ce Prince lui donna, & prétendoient lui en faire un crime: mais Philon excusa tous les Juifs de cet usage, en disant, que *le Cochon étoit une viande fade & de petit goût*: ce qui n'eut garde d'être contredit. Si Philon eût été plus habile, il auroit pu justifier cette abstinence par des raisons d'un plus grand poids. Mais au fond, soit que l'usage des Arabes touchant les Viandes immondes, comme le Cochon, le Lievre, les Reptiles, les Coquillages, ait un principe résultant de l'expérience, soit qu'il n'en ait d'autre que l'imitation des Juifs leurs voisins; il est certain que

Mahomed le trouva bien établi dans le temps qu'il se crut appellé au Ministere, & à l'établissement d'une nouvelle Religion: qu'il le confirma par une Loi, & par son exemple: de sorte que tous les Musulmans l'ont ensuite reçu avec obeïssance, & sans autre examen que d'en faire l'application à la propreté exacte qui leur est si recommandée; laquelle, sans difficulté, doit encore augmenter l'aversion qu'ils ont pour des Animaux aussi sales que les Cochons.

Ce discours nous conduit natrellement à parler des Purifications, & des Lotions, qui ont été de tout temps en usage dans les Pays chauds, & particulierement en Arabie. Car la chaleur y étant extrême, & les vêtemens mal proportionnez à cette chaleur, (parce que le linge, & la toile y sont fort rares,) on se trouve dans la néceffité d'user souvent du Bain, qui est le seul moyen de procurer un soulagement aux ordures dont le corps se trouveroit chargé par la transpiration toute seule, quand la legereté des sables & l'impétuosité des vents ne couvriroient pas de poussiere diverses fois par jour des hommes qui vivent conti-

nuel-

nuellement dans les campagnes, où ils ſont expoſez aux plus fortes impulſions de l'air. On voit bien qu'il n'y a que la ſeule rareté d'eau, qui puiſſe mettre obſtacle au ſoulagement d'une ſemblable incommodité; & que tous les Arabes la doivent rechercher avec l'empreſſement le plus vif, comme un rafraichiſſement propre à calmer l'ardeur de leur ſang, & comme l'unique moyen de faciliter la tranſpiration des humeurs épaiſſes, dont des temperamens auſſi brulez que le leur abondent.

Ce ſentiment naturel des Peuples eſt vivement exprimé dans l'Alcoran, par la peinture continuelle que Mahomed y fait des ſatisfactions de la vie future, ſous les differens emblèmes de ruiſſeaux, de fontaines, d'ombrages, où l'on eſt à couvert des ardeurs d'un Soleil toujours brûlant; de prairies, où l'on ſe repoſe ſur de l'herbe fraiche; de Bains, qui diſſipent la craſſe contractée par les travaux journaliers; & de la propreté exquiſe des hommes heureux, *laquelle ne ſera plus expoſée aux ſouillures de cette vie, qui peuvent ſe contracter en tant de manieres, prévues & non prévues, qu'il*

n'y a personne qui s'en puisse garantir. C'est sans doute par un effet bizarre de l'imagination, que les hommes aspirent toujours à la possession des biens dont la Nature a semblé vouloir les exclure, & qu'ils font peu d'usage de ceux qu'elle leur a abandonnez. Ainsi les Arabes, au milieu des Deserts, soupirent après l'abondance des eaux de l'Egypte, & affectent la même propreté qui y est pratiquée. Mahomet mourant, consulté par ses Disciples sur ce qu'il y avoit de plus essentiel dans les Commandemens qu'il leur laissoit, recommanda la Paix; & parmi les moyens de la conserver, l'attention perpétuelle qu'ils devoient donner à la Propreté, & la précaution de renfermer & de séparer leurs Femmes.

ETRANGES moyens, disent les Commentateurs; mais qui font bien sentir à la réflexion des Sages la superiorité du génie de celui parloit ainsi. En effet, qu'a de commun en apparence la jalousie des Hommes à l'égard de leurs Femmes, & leur attention à la Propreté, avec la Paix & le Repos? Mais voici la maniere de l'entendre. La séparation des Femmes,

mes, telle qu'elle est pratiquée dans tout l'Orient, est un moyen assûré pour les exclure des intrigues du Gouvernement, & pour prévenir les orages qu'elles ont trop souvent excitez dans le Monde. Quand elles ne s'occuperont chez elles que du soin de plaire à leurs Maris, la Paix domestique sera conservée dans les ménages, comme elle le sera dans l'Univers lorsque leurs passions immoderées n'en augmenteront pas le trouble. Il en est de même de la Propreté: lorsque l'attention que l'on donnera à la conserver de peur de prendre part aux souillures des uns ou des autres, tiendra les Musulmans éloignez de ceux qui rejettent les préceptes les plus salutaires, selon leurs idées; il en arrivera une séparation propre à maintenir la Paix. Séparation qui supprimera beaucoup de disputes inutiles, beaucoup de discours dangereux, capables de porter le trouble, l'inquietude, l'ambition & le desordre chez ceux qui les écoutent: enfin, qui produira le repos & la tranquillité particuliere, qui font que l'homme jouït de lui-même par préference à ses autres biens. Voilà donc quelle est l'espece de

Propreté si nécessaire aux Arabes selon leur état naturel; si précieuse à cause de la difficulté qu'ils trouvent à l'entretenir, & qui leur est devenue si chere par les motifs que la Religion Musulmane leur inspire.

ENFIN, le dernier Usage des Arabes, que Mahomed a fait aussi passer en Précepte religieux, est celui de l'attention qu'ils ont toujours donnée à la multiplication de l'Espece humaine: non seulement pour la conservation & la perpétuité de leur Nation, mais pour la rendre forte & puissante par le nombre de ses Peuples. Dans cette vue ils avoient toujours maintenu la pluralité des Femmes, sans exclusion des Concubines, estimant une maison bien-heureuse à proportion des accouchemens qui y arrivoient dans le cours de l'année. Mahomed ne jugea pas néanmoins qu'un nombre indéterminé de Femmes légitimes, toutes maitresses, & toutes également capables d'obliger un Mari, fût compatible avec le bon ordre & avec la tranquillité de chaque ménage. Il réduisit donc ce nombre à quatre Femmes, sans forcer pourtant personne à le remplir: mais

mais il étendit l'usage des Concubines aussi loin que la concupiscence de chaque Particulier le voudroit porter; n'y préscrivant d'autres bornes, que l'obligation de les nourrir à leur aise & satisfaction. C'est ainsi qu'en remédiant aux malheurs trop ordinaires des mauvais ménages, il pourvut, suivant le génie Arabe, à la multiplication si recommandée par les Anciens; obligeant d'ailleurs les Femmes de l'une & de l'autre condition à vivre dans la retraite, & dans la dépendance de leurs Maitres. On peut faire quelques réflexions à ce sujet, qui sont ici d'autant plus nécessaires, que nos idées sont plus opposées à un tel usage.

En effet, nous ne les prenons pas seulement dans le Christianisme, qui a fait une vertu de la Continence, par l'autorité du souverain Législateur, par celle du plus ancien exemple que l'on puisse proposer, qui est celui des premiers hommes; mais encore dans la pratique des Nations qui ont le plus de reputation dans l'Univers, je veux dire les Grecs & les Romains, de qui nous tenons nos Loix, aujourd'hui consacrées par le suffrage & l'approbation de tant

de ſiecles. L'expérience prouve même, en notre faveur, que les Pays où la pluralité des Femmes eſt adoptée pour la multiplication de l'Eſpece, ne ſont pas plus peuplez que ceux dont les habitans ſont réduits à une ſeule. Mais comme cet argument peut être retorqué, d'autant qu'il eſt vrai de dire que la dureté du Gouvernement fait périr plus d'hommes en ces mêmes contrées, que la multitude des femmes n'en peut produire; outre que la plupart des Sujets y ſont Chretiens, & par conſéquent obligez à la même continence que les Européens: il en réſulte, que du côté de la premiere fin propoſée, qui eſt l'augmentation de l'Eſpece, à tout prendre, la pluralité des Femmes n'a pas aſſez d'avantage ſur l'uſage de n'en épouſer qu'une ſeule, pour en conclure qu'elle ſoit préferable. Mais de l'autre part, il ne ſauroit être douteux que des hommes retirez, accoutumez comme l'étoient les Arabes, à l'exemple des Patriarches, à une vie pénible; confinez dans une Région ſinguliere, où ils ne pouvoient goûter des ſatisfactions de ſimple amuſement, ni former d'autres deſirs que ceux que la Pieté, l'utilité pro-

propre, & le repos devoient leur inſpirer: il n'eſt pas, dis-je, douteux que des hommes, dans de pareilles circonſtances, n'euſſent beſoin de quelque ſoulagement. Et il eſt certain qu'ils n'en pouvoient trouver d'autre, que dans l'obeïſſance de leurs familles, en la voyant ſoumiſe, non ſeulement à leur volonté, mais au moindre témoignage qu'ils en auroient donné; empreſſées à recevoir leurs graces, qui ne pouvoient conſiſter que dans la communication d'eux-mêmes, parce que celle des autres biens n'étoit pas à leur uſage.

Or il n'eſt perſonne qui ne conçoive que dans un tel cas, il ne fût preſque impraticable que le Mari & la Femme demeuraſſent toute leur vie dans une ennuyeuſe ſolitude, privez de tout commerce au dehors, & ſans occupation intereſſante au dedans. Il a donc falu qu'ils multipliaſſent leurs familles, & qu'ils en rendiſſent leur demeure agréable, afin de pouvoir ſupporter une vie dénuée d'ailleurs d'intrigues, de jeux, de ſpectacles, de repas, & de tous les amuſemens auxquels nous ſacrifions la nôtre.

Aprè's cela, il ſeroit fort inutile de com-

comparer l'innocence ou le mérite des deux systèmes. Il est, & doit être hors de doute, que le nôtre est le plus beau dans la spéculation, le plus méritoire dans la pratique, le plus utile par rapport au Salut; puisqu'il est ordonné par le Maitre & le Juge de nos actions. Mais il ne s'ensuit pas qu'il soit, ou le plus aisé dans l'usage, ou le plus commode à l'homme, ou le moins dangereux par rapport à la Societé. Nous sommes obligez de courir, de vaquer, de chercher des plaisirs étrangers, de nous amuser d'objets séduisans, propres à nous dérober notre premiere attention. Heureux s'ils n'enlevoient pas toute celle dont nous sommes capables! En un mot, nos maximes sont préferables, mais nous nous dispensons de les suivre; & c'est en-vain que la Pureté & la Continence se présentent à nous sous la forme la plus gracieuse. Les maximes des Musulmans sont plus simples & plus naturelles, & ils y sont attachez par un principe qui n'est point different du nôtre; puisque c'est toujours la Religion qui conduit les Chrétiens & les Musulmans par deux routes si extraordinairement opposées.

TEL

Tel a donc été le principe de Mahomed, conçu par rapport à l'usage commun de sa Nation, par rapport à la paix & à la satisfaction essentielle de ce qu'il appelle un *homme*; c'est-à-dire, le Chef, le Maitre, le Dominateur de sa famille. Mais par rapport à l'ordre, à la police, & à la domination des mœurs, qui doivent être l'objet de tout Législateur, il s'est sans doute très évidemment abusé: parce que le Commandement de Dieu exige positivement la mortification de notre concupiscence, & la privation des plaisirs sensuels. Il restoit à savoir, si l'extrême force de temperament dont il se piquoit, au-dessus de tous ses contemporains, n'a pas contribué à la détermination de ces préceptes; ou si, en abolissant ceux du Christianisme à cet égard, il a eu en vue tous les inconvéniens que notre Religion en ressent elle-même.

Il reste enfin, pour derniere observation des Coutumes des Arabes anterieurs à l'Age de Mahomed, de dire quelque chose du motif qui a porté ce Législateur à convertir les Assemblées qui se faisoient autour du Temple de la Mecque, comme pour tenir lieu de Marchez publics,

blics, en un Pélerinage obligatoire pour tous les Musulmans; lesquels sont obligez de s'y rendre en personne, ou par Procureur, une fois au moins en leur vie.

Mais nous avons déja vû, que l'idée de la sainteté de ce Temple étoit une tradition généralement reçue dans le Pays: Tradition si ancienne, que l'on en rapportoit l'origine aux premiers temps du Monde; & si solide, que l'introduction des Idoles que l'on y avoit mises ne l'avoit point alterée. D'ailleurs, Mahomed n'ignoroit pas que l'ancienne Religion des Juifs s'étoit proposé le Tabernacle de l'Alliance, & ensuite le Temple de Jerusalem, comme des Lieux d'élection; dans lesquels elle devoit avoir son siege principal, & même exclusif de tous les autres endroits du Monde. Il imita, par rapport à la Mecque, ce que l'on ne peut pas douter que Dieu n'eût ordonné par rapport à Jerusalem. Néanmoins, il paroit qu'il balança quelque temps dans la détermination du Lieu où il devoit attacher le Culte & la dévotion de ses nouveaux Prosélytes. Ensorte que s'il eût pu esperer d'être maitre de Jerusalem, il lui auroit apparemment donné la préferen-

ce.

ce. Mais enfin, la destinée lui ayant livré la Ville de la Mecque & son Temple, lorsqu'il s'y attendoit le moins, il regarda cette faveur du Ciel comme la preuve du choix que Dieu en faisoit lui-même; & ne songea plus qu'à employer en cette occasion tous les avantages que la Tradition, & la prévention des Arabes lui donnoient, pour y attacher un Culte qu'il ne prévoyoit peut-être pas alors devoir passer à d'autres Nations.





LA VIE DE MAHOMED.

LIVRE SECOND,

Contenant la Généalogie & la Vie de Mahomed, jusqu'à la premiere Egire; avec le détail des moyens qu'il a employez pour former une nouvelle Religion, pour s'en faire déclarer le Prophete, & pour se rendre Monarque de l'Arabie.*



MAHOMED, ou *Mohammed*, selon la meilleure maniere de prononcer son nom, choisi dans un Peuple inconnu,

* *Les Mahometans comptent deux Egires : celle-ci arriva l'an 5. de la Mission du Prophete.*

nu, & dans une famille ignorée : d'une partie de sa Nation; Fils unique du dernier Enfant de cette Famille, & abandonné dès son enfance par la mort prématurée de tous ses proches; livré dès sa jeunesse à la dure condition de suivre perpétuellement un Tuteur adonné à tous les exercices les plus violens, ou à servir les Marchands les plus avides & les plus interessez; qui lui refuserent également toute espece d'instruction, ou ne l'occuperent pendant un temps si précieux qu'à la conduite de leurs équipages & de leurs chameaux: tel enfin, qu'il semble que c'est proprement à son sujet que l'on peut imaginer qu'il plait quelquefois à Dieu d'humilier & de confondre les admirateurs de la Sagesse humaine par une apparente Folie, dont on n'auroit jamais l'idée sans le succès des évenemens: Ce Mahomed est celui duquel Dieu, Dispensateur absolu de tout ce qui s'exécute dans la Nature & dans l'ordre de ses mouvemens, a voulu se servir:

Premierement, pour faire périr & pour confondre les mauvais Chrétiens de l'Orient, qui désoloient la Religion par leurs disputes & leurs animositez récipro-

ques : abandonnant ce qu'il y a d'essentiel au Christianisme, pour s'attacher à des questions impénetrables à la curiosité des hommes, ou se plonger dans la superstition. *Secondement*, pour renverser tous les Trophées des Romains & des Grecs; abolir leur gloire; leur arracher ces délicieuses contrées de la Syrie & de l'Egypte qui soutenoient autant leur orgueil, qu'elles servoient à leur avarice & à leurs plaisirs; pour leur ôter aussi la possession de ces Lieux consacrez par le séjour du MESSIE, par ses Prédications, & par ses Miracles : desquels ils abusoient pour fomenter des dévotions puériles, & pour détruire le véritable esprit de la Religion. *Troisiemement*, pour soumettre les Persans, leur enlever les honneurs qu'ils possedoient depuis tant de Siecles, & les punir des miseres qu'ils avoient autrefois causées aux victimes de leur ambition. *Enfin*, pour porter la connoissance de l'Unité de DIEU depuis l'Inde jusqu'à l'Espagne, & y détruire tout autre Culte que le sien. Effets prodigieux ! & qui se rapportent mal à l'idée que l'on nous donne du même Mahomed; comme d'un Imposteur haïssable & malin, également rempli de dé-

défauts dans le corps & dans l'esprit ; & tel que ses accès d'épilepsie, qui naturellement ne devoient servir qu'à redoubler l'horreur de sa personne, ont été ménagez & employez à augmenter son déguisement, & à tromper les témoins les plus proches de sa conduite.

Un Savant Anglois, touché, comme je le suis, de la singularité de l'Histoire Arabe, vient de donner au Public un Abregé du Regne des premiers Successeurs de Mahomed. Il se plaint dans la Préface de son second volume, que le succès de son Ouvrage n'a pas répondu aux esperances dont il s'étoit flaté, à cause de l'indisposition générale des Lecteurs. Quels hommes étoient donc les Arabes de ce tems-là, demande-t-on à M. Okley? Etoient-ils tous enchantez, ou Enchanteurs? Le sang des Romains & des Grecs, & celui des Persans, s'étoit-il soudainement glacé dans leurs veines? Ne restoit-il plus d'idée de Religion, ni de Doctrine? En un mot, les sentimens les plus naturels que l'on peut avoir pour sa propre défense, & celle de la Patrie, disparoissoient-ils à la simple vue de ces hommes extraordinaires? S'il répondoit à

ces queſtions en juſtifiant les Faits hiſtoriques par les autoritez qui les rendent ordinairement inconteſtables; s'il parloit des talens dont la Nature avoit comblé la perſonne de ce Mahomed; s'il relevoit le courage & la capacité des Généraux & des Miniſtres qu'il avoit lui-même formez; s'il repréſentoit l'Enthouſiaſme & le Fanatiſme dont la Nation entiere ſe trouvoit poſſedée au ſujet d'une Religion qu'elle croyoit la plus ſimple, ou la plus intelligible, & qui étoit renouvellée dans un temps où le Chriſtianiſme n'étoit plus entendu de ceux mêmes qui le profeſſoient: on retorquoit auſſi-tôt contre lui l'idée d'une Impoſture manifeſte, tramée par un homme vil; ſoutenu par quelque heureux ſuccès, malgré les défauts naturels de ſon Auteur, malgré ſon éducationdans la ſervitude, & malgré les attaques d'une épilepſie habituelle, capable toute ſeule d'abrutir l'homme le plus ſenſé & le plus courageux.

Mr. OKLEY auroit certainement pu répondre à de telles objections: que ſuppoſant la vérité des faits, inconteſtez, & inconteſtables, ſelon l'eſpece de démonſtration propre à l'Hiſtoire, il s'enſuit; ou que les talens naturels des Auteurs d'une telle

Im-

Imposture en ont facilité le succès; ou que la suprème Providence en a disposé par la voye des miracles. Conséquence si contraire à la conduite juste & sage que l'on doit supposer être essentielle à la Divinité, qu'il n'est point de conjoncture, ni de disposition naturelle, propre à produire de tels évenemens, qu'il ne faille plutôt accorder, que de recourir à la faveur des miracles, dispensez pour autoriser le mensonge. Cependant, l'impression de ces discours publics a été si puissante sur l'esprit d'un Ecclésiastique tel que Mr. Okley, qu'il n'a pas jugé devoir entreprendre d'écrire la Vie particuliere de Mahomed; se rapportant à celle qu'en a donné M. Prideaux; lequel, quoiqu'Historien très judicieux, n'a pas cru devoir se départir de l'idée commune, qui fait de ce Prophete prétendu, un Imposteur aussi ignorant que méprisable; & qui n'imagine dans cette imposture d'autre artifice pour séduire les hommes, que de leur permettre la pluralité des Femmes, & de leur promettre un Paradis où ils en auroient en abondance. Mais, à parler naturellement & véritablement d'une telle fiction, dont

on a vû le principe dans le Livre précedent, c'est mal connoitre l'*homme*, ou pour mieux dire, c'est donner trop peu de ressorts à sa nature, que d'imaginer que la seule passion de l'incontinence ait pû produire un ouvrage aussi grand & aussi solide que le Culte Musulman.

A la bonne heure, que l'on fasse consister aujourd'hui l'Héroïsme Chrétien dans l'abstinence des plaisirs, & même dans les incommoditez du corps: à la bonne heure, que l'on n'établisse plus la Pénitence dans le changement de l'esprit & du cœur, mais dans la peine & l'affliction des membres d'un corps, qui ayant été créé sensible, desire nécessairement le plaisir par la même raison qui lui fait craindre la douleur: il sera toujours vrai de dire que la permission, ou l'esperance d'user à discretion de cette espece de plaisir, ne sont point, & n'ont jamais été des motifs suffisans pour causer un renversement général dans le Monde par principe de Religion. Le dessein de répandre une Doctrine commode n'a jamais porté personne à l'enthousiasme: au contraire, on se pique, on se passionne pour l'amour intellectuel d'un objet

jet invisible. Le zèle de lui procurer quelque sorte d'adoration nouvelle, l'ardeur de combattre une Doctrine que l'on imagine fausse, & sur-tout l'imagination des sens impétueux, que le commun des hommes prend pour ces objets inconnus, sont les ressorts effectifs des mouvemens religieux qui ont si souvent ébranlé la constitution du Monde, & ceux mêmes qui ont conduit les Arabes dont nous parlons.

A la vérité, il a falu les persuader, & les enyvrer, pour ainsi dire, d'une Doctrine; les interesser par l'esperance & par la crainte; les flater par l'idée d'une premiere vérité, confiée à la sagesse de leurs Peres pour la faire passer à leurs Enfans, mais que les soins dont la vie est remplie, & la distraction naturelle des hommes ont souvent fait échaper à leur souvenir, desorte qu'il a été nécessaire que la bonté de Dieu suscitât de temps en temps des Ministres particuliers pour y rappeller les hommes, qui s'écartent si aisément des voyes simples de la vérité. Il a falu principalement les convaincre de la Vocation spéciale de Mahomed pour la même fin: ce qui n'a

pas été si difficile, dans la conjoncture de cet évenement.

Alors les Ethiopiens & les Persans, (les uns Chrétiens, & les autres Mages,) avoient envahi differentes parties de l'Arabie; pendant que les Grecs ou les Romains s'efforçoient d'en faire autant d'un autre côté; & que les Juifs avoient pénetré dans le cœur du Pays, ainsi qu'on l'a vu dans le Livre précedent. Or comme tous ces differens Peuples faisoient égalment tous leurs efforts pour introduire leur Religion en Arabie, ce qui tendoit manifestement à détruire toutes les anciennes Traditions, & les notions communément reçues; Mahomed, qui en entreprit la défense, & qui sut les conserver en les faisant entrer dans son nouveau Systême avec plusieurs Dogmes Juifs & Chrétiens, se concilia bien mieux les esprits qu'aucune autre Secte ne le pouvoit faire. Mais croit-on aisément que la persuasion d'une Nation toute entiere, soutenue surtout par une valeur qui a soumis une si grande partie du Monde dans un si petit nombre d'années, soit, ou puisse être l'ouvrage d'un homme dépourvu de tous

talens, hors celui de l'artifice; dont tout l'effort se réduit pourtant à avoir permis la pluralité des Femmes? Ne juge-t-on pas plutôt que cette permission, & l'esperance qu'il a donnée aux hommes d'en avoir d'autres après la Résurrection, est, ou l'effet de sa prévention particuliere en faveur du Sexe, ou une conséquence de l'égard que tout Législateur raisonnable doit avoir pour les Coutumes particulieres & populaires, quand elles ne blessent pas le Droit naturel?

On n'imagine qu'à peine, combien les hommes sont injustes dans l'animosité & la passion avec lesquelles ils condamnent ce qui n'est pas conforme à leurs préjugez, & dans le zèle qu'ils ont pour soutenir des Usages dont tout le mérite & l'estime ne sont souvent fondez que sur l'habitude que l'on a de les pratiquer. A juger par notre constitution générale, il sembleroit que nos idées & nos opinions devroient être toujours pareilles chez toutes les Nations. Nous n'avons qu'une même voye pour acquérir des connoissances, qui est celle de la perception des objets, jointe à la faculté qu'ont tous les esprits d'en comparer di-

verſement les idées, de les diviſer, & les compoſer à leur volonté. Il y a plus: car puiſque les objets ſont à peu près les mêmes dans toutes les parties de la Terre, & que les appétits naturels ſont conſéquens de l'organiſation commune à tous les hommes; il en devroit ſuivre une ſenſation pareille par rapport aux mêmes objets, s'il n'étoit encore plus véritable, que toute ſenſation n'étant qu'une affection paſſive de la ſubſtance qui la reſſent, elle ne peut jamais devenir une forme univerſelle & active, dont on puiſſe préſumer que l'effet ſoit toujours ſemblable. C'eſt pourquoi nous éprouvons nous-mêmes qu'un objet ne fait pas toujours la même impreſſion ſur notre ſentiment; & que nous en ſommes diverſement touchez, ſelon notre diſpoſition: ſans compter l'incertitude où nous ſommes ſur le ſentiment d'autrui, qui peut avoir ſur les couleurs, les ſons, les ſaveurs, des idées toutes differentes des nôtres, & convenir néanmoins avec nous dans la maniere de les exprimer. Il arrive de-là que nos idées perſonelles n'ont pour l'ordinaire ni relation ni connexité avec celles des autres, qu'au-
tant

tant qu'on les prend par imitation : ce qui ne peut arriver que dans les Societez où l'usage d'une même Langue fait que l'on s'approprie réciproquement des passions & des sentimens que l'on n'auroit jamais ressentis si l'on avoit été privé d'exemples. Mais cette méchanique, qui fait pleurer ou rire les Enfans à la discretion de leurs Nourrices, est commune à tous les âges, & dans les trois états de la vie. Elle ne nous présente rien de sensible, qu'une triste image de la foiblesse de notre constitution, laquelle, au défaut d'un sentiment propre, se soumet à celui des autres. Il suit néanmoins de cette observation, que les notions éloignées, ou séparées par la diversité du Langage, ne sont point exposées à cette imitation réciproque d'idées, de sentimens, & de passions : desorte que n'ayant que les premieres perceptions de communes, elles ignorent respectivement les conclusions que chacune d'elles en peut tirer ; lesquelles conclusions, diversement combinées ou composées, produisent des sensations, des mœurs, & des usages plus differens que ne le peuvent être les habits ou les traits de la physionomie.

NE soyons donc plus étonnez, nous qui recevons une Révèlation surnaturelle pour règle de nos connoissances, de notre Foi, & de notre Justice; (Révèlation proposée comme l'unique remede à la corruption de la Nature, & à l'ignorance où le Péché nous a plongez,) de trouver à l'autre bout du Monde, des Chinois; lesquels, privez de ce secours, ne connoissent que ce qu'ils voyent, & ne sachant raisonner que sur ce qui leur est sensible, donnent à la puissance de la Matiere tous les effets que nous attribuons à la Nature spirituelle, dont ils rejettent l'existence & la possibilité. Ils sont aveugles, & peut-être opiniâtres: mais ils sont tels depuis 4 à 5 mille ans: & leur ignorance, ou entêtement, n'a privé leur Etat politique d'aucun de ces merveilleux avantages que l'homme raisonnable espere, & doit tirer naturellement de la Societé; commoditez, abondance, pratique des Arts nécessaires, études, tranquillité, sûreté. Et par la même raison, ne nous prévenons pas contre les Arabes, situez à la demie distance des premiers; lesquels, plus éclairez qu'eux, (en conséquence de l'ancien-

cienne institution de leurs Peres, qui leur a fait connoitre qu'il est un DIEU unique, parfait dans son essence, infini dans son pouvoir, Créateur bien-faisant de tout ce qui existe hors de lui, juste Rémunerateur du bien & du mal; & qui veut être craint, & aimé de ceux qui sont capables de le connoitre;) mais aussi plus défians que nous ne le sommes du côté des progrès que la crédulité peut faire sous la forme de la Pieté, n'ont point voulu confondre une Doctrine si magnifique & si vraye, avec de simples Opinions doctorales.

ILS n'ont point imaginé que l'affliction de la Nature, & la privation continuelle du plaisir fût un hommage de la Créature envers son Auteur, qui l'auroit aisément privée des sensations agréables, s'il en avoit condamné l'usage. Ils n'ont point cru non plus que les Prophetes, (dont ils reconnoissent la Mission nécessaire, comme on l'a déja dit, pour réveiller des notions intellectuelles qui se dissipent si facilement parmi les distractions & les occupations mondaines,) fussent envoyez pour enseigner des Doctrines nouvelles, ou mysterieuses,

ou sujettes à contestations. Ils n'admettent point de differentes œconomies dans la manifestation de la sagesse de DIEU. Ils veulent enfin, que ce qui est aujourd'hui reconnu vrai, l'ait été dès le commencement du Monde; & que les obligations d'un Fidele n'ayent jamais changé.

VOILA de part & d'autre des principes bien éloignez des nôtres: dans lesquels nous ne pouvons remarquer que le simple progrès du raisonnement humain, abandonné à lui-même, ou privé du secours de la pleine Révèlation. Les Arabes, qui tiennent le milieu entre les Chinois & nous, se fondent, comme on l'a vu, sur leurs Traditions paternelles; qui paroissent leur avoir conservé la mémoire de la Création du Monde, celle du Déluge, & des autres premiers évenemens qui servent à établir la foi d'un DIEU invisible, & la crainte de ses jugemens. Mais cette mémoire ne donne aucune règle particuliere aux mœurs, par rapport à la Continence, ou à la mortification des sens; elle ne s'applique qu'à la Justice respective, sans laquelle il n'y auroit point de Societé:

ni pareillement ne donne aucune connoissance intellectuelle, sinon la simple croyance qu'il y a des Anges, Ministres particuliers de la volonté de Dieu, desquels ils ignorent cependant l'état & la nature. Ces idées, comparées à celles que nous tenons de la Grace & de la Révèlation, ou qui en sont les conséquences les plus justes & les plus nécessaires que de grands Théologiens en ayent pu tirer, ne nous paroissent que des atômes de connoissances. Toutefois, on n'en sauroit conclure, que, pour remuer des hommes imbus de telles opinions, Mahomed n'a eu autre chose à faire qu'à lâcher la bride à leur incontinence dans cette vie, & à leur promettre des Femmes toutes neuves dans l'éternité. Ce raisonnement est manifestement faux: puisqu'il suppose qu'avant la Mission de ce prétendu Prophete, l'Arabie n'avoit point connu la pluralité des Femmes, ni que l'Orient entier ne l'avoit point pratiqué: ce qui est contraire à la vérité & à la notorieté la plus certaine dans ce fait.

REVENONS donc à dire que chaque Nation a ses usages consacrez par l'ha-

l'habitude, & qu'ils sont indépendans des notions & des coutumes differentes que d'autres Peuples ont sur un même sujet. Ainsi, que chacun d'eux, se persuadant avoir suivi les meilleures conséquences qu'ils pouvoient tirer des principes à eux connus, a établi la Religion, les Loix politiques, & la forme de Societé qui leur sont particulieres. Desorte que les Chinois, dans une certaine étendue de connoissances; les Arabes, dans une autre; & les Chrétiens dans la lumiere parfaite de la Révèlation, n'ont chacun, de leur part, pu tirer de meilleures conclusions de leurs principes que celles qu'ils ont suivies. Cette raison nous doit porter 1°. A respecter mutuellement les coutumes de chaque Contrée. 2°. A desirer l'instruction de ceux qui s'abusent de bonne-foi. 3°. A plaindre ceux sur qui le pouvoir du préjugé l'emporte sur la clarté des lumieres qu'ils pouvoient acquérir. 4°. A ne point imaginer de faux principes pour calomnier les évenemens qui sont contraires à nos idées, & dont nous voudrions nier la vérité. 5°. A reconnoitre dans la personne de Mahomed lui-même, que tout hom-

homme qui projette d'aussi grandes choses, & qui les exécute avec tant de succès, dans la Religion comme dans la Politique, n'a jamais pu être un sujet méprisable par ses défauts naturels. Le bon-sens nous porte au contraire à juger, que s'il a été un Imposteur, il a dû posseder d'ailleurs tant de qualitez supérieures pour en imposer aux autres hommes, pour les entrainer dans ses sentimens, & pour les assujetir, que sa fraude a toujours eu les apparences d'une entiere vérité, du moins par rapport à ceux qu'il a séduits. Au-lieu qu'en le dépouillant arbitrairement des talens qui peuvent avoir favorisé ses succès, dans la seule vue de contenter un sentiment de haine, que tout Chrétien peut, à la vérité, justement concevoir contre le plus grand ennemi de sa Religion; (quoique dans le fond ces qualitez ou talens n'interessent en aucune maniere le Christianisme, puisqu'il s'agit d'un homme mort il y a plus de mille ans;) il faudra reconnoitre que cette vengeance réduit notre raisonnement à l'absurde; puisque si la fortune de ce personnage s'est faite sans moyens naturels, le succès n'en peut être

dû qu'à Dieu, que les Impies accuseront d'avoir induit en erreur une moitié du Monde, & détruit violemment sa propre Révèlation.

Ce Mahomed, à la naissance duquel il semble, selon les Auteurs Arabes, que toute la Nation étoit préparée, qu'elle l'attendoit même avec ardeur depuis plusieurs siecles, (selon l'étymologie de son nom, qui exprime le *desiré des Peuples*,) & qui en devoit être aussi le secours & le Consolateur, suivant une autre interpretation; nâquit à la Mecque l'an de Jesus-Christ DLXXI. le XLII. du Regne de *Cosrou* Roi de Perse, duquel il a été parlé ci-devant, & qui étoit Fils de *Cobad* le Manichéen. *Amrou*, fils de *Hend*, regnoit sur les Arabes de *Gassouan*, depuis huit mois seulement; & l'on comptoit par toute l'Asie l'an 881. de la victoire remportée à *Arbelles* par Alexandre sur Darius. Epoque donnée par Elmacin, mais qui convient beaucoup mieux à l'Ere des Séleucides, ou à la mort d'Alexandre, qu'à sa victoire. Cette naissance arriva à la pointe de l'aurore du lundi 8. jour du mois *Rabié* premier, qui revient exactement

ment au 9. d'Avril de la même année 571. de JESUS-CHRIST. Mais quoique Mahomed reconnoisse lui-même avoir vêcu parmi son Peuple, depuis sa naissance jusqu'à l'âge de 40 ans, sans aucune distinction particuliere, & par conséquent sans aucun Don surnaturel qui ait pu attirer l'attention: cependant, le zèle des Dévots de fantaisie & de passion, qui ne sauroit se contenter de la simplicité des voyes communes, n'a pu s'empêcher d'imaginer plusieurs circonstances qu'ils prétendent avoir signalé cette naissance, & l'avoir annoncée au Ciel & à la Terre.

EMINAH, Mere de Mahomed, étoit Veuve depuis deux mois, quand elle mit au monde cet Enfant; desorte qu'*Abdol-Motalleb* son Ayeul paternel fut obligé de prendre soin du Fils & de la Mere, & de soutenir leur pauvreté, parce que tout leur bien ne consistoit qu'en quelques bestiaux dont toute la famille tiroit sa subsistance. On ne laissa pas de pourvoir cet Enfant d'une Nourrice, qui fut *Halimah*, native de *Saad*, habitation dans le Desert, où il fut élevé jusqu'à six ans; auquel temps elle le rendit à sa Mere.

re. Mais avant de nous engager plus avant dans ce récit, il eſt néceſſaire de faire connoitre la Famille de cet illuſtre Enfant ; non pas tant par rapport à ſon origine, que pour l'intelligence de l'Hiſtoire : afin de pouvoir juger, par les differens degrez de ſa parenté ou affinité, des motifs qui ont donné lieu à l'élevation de divers perſonnages pendant ſa vie, & après ſa mort.

MAHOMED étoit certainement de la Tribu de *Koreïſh*, proprietaire de la Ville de Mecque, & gardienne du Temple qui s'y voit encore. Dans cette Tribu on diſtinguoit la filiation de *Haſchem*, comme une race particuliere conſacrée à la pieté ; & dans cette filiation le vieil *Abdol-Motalleb*, Pere de douze Fils, tous animez d'un zèle particulier pour la gloire & la réputation de la ſainte Maiſon. *Abdollah*, Pere de Mahomed, ſe trouva le dernier de ces douze Fils, & fut conſacré dès ſa naiſſance, par un nom qui ſignifie ſpécialement le *Service de Dieu* ; ce qui le porta pendant toute ſa vie à s'appliquer au Miniſtere de la *Kaaba*, ſans reconnoitre néanmoins l'abus des Idoles qui la profanoient. *Eminah*,

ſa

ſa Femme, n'eut pas d'autre objet dans ſa dévotion ; & ce fut dans la ſuite un regret bien ſenſible à leur Fils, lorſque, parvenu à la connoiſſance de la vérité, & penſant à l'erreur de ceux qui lui avoient donné la vie, (d'où ſuivoit l'incertitude de leur ſalut,) il ne ſe conſoloit qu'après avoir verſé un torrent de larmes ſur leurs ſépultures. On remarque toutefois, qu'il s'attendriſſoit davantage à la mémoire de ſa Mere, qu'il avoit connue dans ſon enfance ; au-lieu qu'il avoit perdu ſon Pere avant que de naitre. Au-reſte, l'on prétend que la réputation d'*Abdol-Motalleb* étoit ſi grande dans la Province de l'Hégias, & que les idées populaires y étoient ſi fortes touchant les évenemens prochains, que ſur les bruits que certains Juifs en avoient répandus dans le Pays, une Reine de Syrie, (ce qui ne peut s'entendre que de quelque Princeſſe de Gaſſouan, alliée des Romains,) lui fit demander ſon alliance, avec des offres avantageuſes tant pour ſa perſonne, que pour celui de ſes Enfans qu'il lui donneroit pour Epoux. Mais ce Vieillard, peu ſenſible au faſte & à l'ambition, préfera ſon Deſert & l'innocence de la vie cham-

champêtre, aux appas d'une fortune plus élevée. Il crut que si les Décrets de DIEU avoient arrêté quelque chose en faveur de sa famille, il en mériteroit bien moins l'exécution par un changement de conduite, que par la continuation de celle qu'il devoit juger lui avoir été agréable, puisqu'il la vouloit recompenser. Ainsi, résolu de ne se point détourner de sa simplicité accoutumée, il maria le dernier de ses Enfans à Eminah, Fille de *Vaheb*, l'un des Fils de son Ayeul *Abdomenaph*.

LE célebre NOUSCHIRVAN, Roi de Perse, étant alors venu dans l'Yemen pour y assûrer la paix & tranquillité des habitans, voulut voir ce Vieillard vénérable, âgé de plus de cent ans, & recevoir de sa bouche même, les conseils qu'il le croyoit en état de donner pour l'avantage de la Nation Arabe. *Abdal-Motalleb* se rendit à son invitation, & entreprit un long voyage pour joindre ce Prince, dans le desir qu'il eut, de son côté, de voir un Monarque si renommé par sa sagesse & sa bonne intention. Il lui fit présent de quelques chevaux rares, & l'on dit qu'il refusa l'or que le Persan

lui

lui offrit en recompense. Mais quelques-uns de ses Enfans, surpris par l'éclat d'une Cour superbe, auroient été tentez de s'y attacher, si le Pere ne les en eût détournez, en leur représentant les avantages de la liberté, qu'ils alloient sacrifier, ou à de vaines esperances, ou même, en cas de succès, à des inquietudes certaines, inséparables de la vie de la Cour.

Mais, qu'auroit dit ou pensé, & le Prince, & le Vieillard, lorsqu'ils s'entretenoient des moyens d'établir la prosperité du Pays, si le Livre du Destin leur eût été présenté, & qu'ils eussent pu découvrir la fin si prochaine de l'Empire des Persans; qui alloit être détruit par le plus foible rejetton de ce vieux Arabe, duquel les jeunes Courtisans faisoient apparemment peu de cas?

Venons, enfin, à la Généalogie certaine & reconnue de ce Prophete si renommé, de ce Destructeur de tant d'Empires & de Royaumes, duquel, quand l'origine pourroit être douteuse, il n'est personne qui ne dût tirer autant de gloire d'être sorti de son sang, que de celui des Césars ou d'Alexandre.

Il descendoit en ligne directe du Patriarche *Abraham*, connu des Chrétiens, ainsi que des Arabes & des Juifs, pour avoir été le Pere de deux Nations choisies pour differens desseins de la Providence: & en descendoit par *Ismaël*, lequel, quoique Fils de sa Servante, a conservé & joui de l'avantage de la primogéniture, & l'a transmis à sa Posterité. *Kedar* fut le Fils d'*Ismaël*, comme on le reconnoit par les filiations rapportées dans la Sainte Ecriture; & l'on ne sauroit douter qu'il n'ait communiqué son nom à la plus grande partie de l'Arabie *Pétrée*, ainsi que les Pseaumes le témoignent. *Kedar* fut Pere de *Hamal*. Celui-ci, de *Nobet*. *Nobet* eut pour Fils *Salaman*, Pere d'*Homaisa*; duquel nâquit *Alyasa*, qui devint Pere d'*Odad*, Pere d'*Odd*, qui engendra *Adnan*, célebre pour sa singuliere beauté, ou, selon l'expression des Arabes, *pour la structure excellente de son corps*. Ce fut de son tems que la Nation Arabe fixa & détermina la règle qui devoit être observée pour la conservation des Généalogies, afin de maintenir la distinction des Tribus & des Familles qui les composoient. Cet espace contient onze Générations, en comptant *Abraham* pour

pour la premiere tête, & *Ednan* pour la derniere. Le second espace en contient dix jusquà *Phaër*, dit *Koreis*, qui a été l'auteur d'une Tribu particuliere. *Ednan* fut Pere de *Moad*, homme guerrier, ennemi déclaré des Juifs, qu'il assujettit, comme on le voit au Livre des *Juges*, où la servitude du Peuple d'Israël est rapportée aux Madianites. Il fut Pere de *Nizar*, autre guerrier, dont l'Etendard est encore gardé au Temple de la Mecque, qui dès ce tems-là étoit regardé comme le principal Sanctuaire de l'Arabie, & un lieu de sureté pour tous les dépôts publics. *Nizar* devint Pere de *Modhar*; lequel engendra *Elias*, Pere de *Medrika*; qui l'a été de *Chazaïma*, duquel est sorti *Kenana*, Pere de *Nodhar*; dont le fils *Malec* renouvella dans sa famille la lumiere prophétique, qui le rendit très fameux pendant sa vie, dont la durée se rapporte au tems de *Josaphat* Roi de Juda.

QUANT à cette lumiere prophétique, dont il est à propos de donner la définition, pour l'intelligence de ce qui doit suivre, & parce que les Musulmans l'ont en singuliere vénèration; ils en expli-

quent ainsi la nature, & les proprietez. Ils disent que c'est un témoignage intérieur, qui rappelle constamment l'homme au plus parfait usage de sa Raison; d'où il acquiert une habitude de prudence & de sagacité qui lui découvre souvent l'avenir, & même le fond des cœurs de ceux qui lui parlent. Ils prétendent que cette lumiere fut communiquée à *Adam*, après sa pénitence; & que depuis elle a passé, non seulement à tous les Prophetes, mais encore à plusieurs hommes sages & courageux, qui se sont rendus recommandables par leur pieté. Ils ajoutent enfin, que quoiqu'il faille la distinguer du Don de Prophétie; entant que celui-ci consiste proprement dans une Mission extraordinaire, pour annoncer aux hommes des véritez anciennes qu'ils ne connoissent plus, & qu'ils négligent, (auquel sens ils tiennent que Mahomed a été & sera le dernier des Prophetes;) cette lumiere prophétique ne s'éteindra pourtant jamais totalement parmi les hommes, afin qu'ils ayent toujours des exemples qui puissent servir à leur correction. Le mal est, qu'après ces grands éloges de la lumiere prophétique, le Peuple grossier y fait parti-

ci-

ciper jusqu'aux insensez ; prétendant que malgré l'aliénation de leur esprit, ils n'en sont que plus propres à pénetrer les choses cachées, par un enthousiasme où il entre moins de préjugez qu'en ceux qui peuvent user de leur raison.

APRE'S cette digression nécessaire, il en faut revenir à la Généalogie que nous avons interrompue en la personne de *Maleck* Pere de *Phaer*, surnommé *Koreïs*, duquel la Tribu entiere des *Koreïshites* a pris le nom, & reçu la proprieté de la Ville de la Mecque, & la garde du Temple, qui leur fut conservée par Mahomed. C'est en la personne de *Phaer*, que finissent les dix générations qui sont comptées depuis *Ednan*. L'on en compte pareillement dix autres, depuis ce même *Phaer* jusqu'à *Abdol-Motalleb* ayeul de Mahomed. Mais comme celles-ci sont embarassées de plusieurs filiations, & de differentes branches, dont l'explication est absolument nécessaire pour l'intelligence de la parenté du Prophete, il faudra entrer dans un détail plus étendu que le précedent.

PHAER fut Pere de *Galib*, qualifié du titre de Roi dans les ouvrages de Chy-

Chymie qu'il a laissez, & qui sont en grande réputation, depuis que les Traductions en Langue vulgaire les ont mis entre nos mains. *Galib* fut Pere de *Lowa*; & celui-ci le devint de *Kaab*, en la personne duquel la Généalogie commence à se partager. *Amrou*, l'un de ses Enfans, a été la tige dont est sorti, à la quatrieme génération, *Abubeker*, surnommé *le Juste*, Beau-pere de Mahomed, & premier Calife. Un autre Fils du même *Kaab* fut *Adi*, duquel, à la huitieme génération, sont sortis *Omar* & *Zeïd*, tous deux Enfans d'*Alchattab*. *Omar*, après avoir été longtems ennemi du Prophete, en devint l'appui, ou le Protecteur le plus illustre, puisqu'il a été l'organe & l'auteur des plus importantes conquêtes des Musulmans. Un autre Fils de *Kaab* a été *Morrhah* Pere de *Kelab*, dont le Fils nommé *Kassi* a pareillement fait deux branches. De la premiere, sortie d'*Abdolazi*, sont venus à la cinquieme génération, *Obidallah* & *Abdollah*, Enfans de *Zuber*, deux des plus illustres Chefs des premiers Musulmans. *Abdomenaf*, Chef de la seconde branche, mais qui avoit le droit de

de primogéniture, a de son côté fait trois branches. Celle de *Vaheb*, Pere d'*Eminah* Mere du Prophete: celle d'*Abdoschems* qui en produisit deux autres; savoir celle de *Rebiah* Pere de deux Filles, *Arwi* Mere du Calife *Othman*, & *Hindah* Mere du Calife *Mohaviah*; & celle d'*Omiah*, Pere d'*Abulas* & de *Haleb*; dont le premier a engendré *Afan*, Pere du Calife *Othman*, & le second a produit *Abusophian*, Pere du Calife *Moaviah*, Chef des *Ommiades*, & destructeur impitoyable de la famille du Prophete.

HASCHEM, ainé des Enfans d'Abdomenaf, & celui duquel la famille de Mahomed a pris sa distinction, a fait deux branches. Celle d'*Ased*, duquel étoit sortie *Phatime* Mere d'*Ali*, IV. Calife & Gendre de Mahomed; & celle d'*Abdol-Motalleb*, qui est ce renommé Vieillard duquel nous avons ci-devant parlé, qui fut Pere de douze Fils illustres dans l'Histoire des Califes, & Ayeul de Mahomed Fils du dernier des douze Enfans. On prétend que ce Haschem a joui de la lumiere prophétique; laquelle, après une longue interruption, il auroit fait revivre dans sa famille. On

dit

dit aussi qu'il condamnoit le Culte des Idoles, mais qu'il n'eut point assez d'autorité pour les détruire : ce grand ouvrage étant d'ailleurs reservé à sa posterité. Mais il est toujours certain qu'il se distingua entre ses contemporains par une pieté solide, & par l'exercice de plusieurs vertus, dont la générosité & l'hospitalité ont été celles qui lui ont procuré le plus d'amis & le plus d'estime. Les Califes de la Maison d'*Abbas*, qui détruisirent à la fin les Usurpateurs *Ommiades*, se faisoient tant d'honneur de sortir de ce vertueux Arabe, que lorsque *Abulabas Saffah* eut occupé l'Empire, son premier ouvrage ayant été la construction d'une Ville superbe, (qu'il bâtit sur le rivage de l'Euphrate, & où il résolut de faire sa résidence, la déclarant Capitale de la Monarchie Musulmane ;) il la nomma *Haschemiah*, du nom de Haschem, qui étoit son Ayeul aussi-bien que celui de Mahomed ; voulant en quelque sorte suppléer à la filiation directe, & marquer le droit que sa proximité du Prophete lui donnoit à l'Empire des Musulmans, & au premier Ministere de la Religion : pendant que les véritables des-

descendans de Mahomed, occupez de la seule pieté & détachez des vanitez, ne songeoient ni à l'Empire, ni à ses richesses, ni à rien de ce qui détourne ordinairement les hommes du grand objet de leur salut. On ne sait point quelle a été la durée de la vie de *Haschem*, ni en quel tems il est mort; mais on sait qu'il a laissé une telle quantité d'Enfans, qu'ils ont formé une espece de division dans la Tribu des Koreïshites, tant par rapport à leur grand nombre, qu'à raison de leurs opinions particulieres touchant la Religion; parce que plusieurs d'entre eux rejettoient & condamnoient les Idoles, & que les autres les approuvoient en conséquence de leur ancien usage.

ABDOL-MOTALLEB, ainé des Enfans de *Haschem*, eut * douze Fils, com-

* *Mr. Prideaux en compte treize, & dit que le Pere de Mahomed étoit l'ainé; comme on peut le voir par l'énumeration qu'il en fait, que j'ai cru devoir rapporter ici. Il* (Abdol-Motalleb) *eut 13 fils, dont les nom étoient*, Abdollah, Hamza, All-Abbas, Abutaleb, Abulaheb, Al-Gidack, Ab-Hareth, Jahel, Almo-Kavarn, Dorar, Al-Zobaïr, Kothan, *&* Abdolkaaba. *L'ainé d'eux tous*, Abdallah, *ayant épousé* Amena, *fut par elle le Pere de* Mahomed *&c. Vie de Mahomed, par M.* PRIDEAUX *D. en T. Amsterdam*, M. DC. XCVIII. *p. 6.*

comme je l'ai déja remarqué. Le premier ſe nomme *Abutaleb*, le 2. *Hareth*, le 3. *Arecach*, le 4. *Aidar*, le 5. *Abougeber*, qui a été l'ennemi déclaré du Prophete; le 6. *Abbuabdallah*, le 7. *Abdubkaaba*, le 8. a été *Heran*, le 9. *Abbas*, tige de tous les Califes Abbaſſides; le 10. a été *Hamzah*, l'un des premiers Proſélytes à la Foi Muſulmane, & qui fut honoré de la garde de l'Etendart du Prophete dans la premiere guerre qu'il eut à ſoutenir contre les Koreïſhites; le 11. a été *Zobeïr*, pere d'Abdallah X. Calife, l'ennemi juré des Ommiades, lequel fut tué à la défenſe du Temple de la Mecque; enfin le 12. a été *Abdallah* Pere du Prophete, comme nous l'avons déja dit. Ainſi la Généalogie entiere de Mahomed ſe trouve confirmée par trente & une générations, comptées depuis Abraham juſques à lui.

Abdol-Motalleb mourut l'an 581. de Jesus-Christ, le 11. de l'âge du Prophete, 4 ans après *Nouſchirvan* Roi des Perſes. Il étoit âgé de 112 ans; & comme il avoit imité la conduite & la vie des anciens Patriarches, il termina ſa carriere, à leur exemple, par la béné-

diction

diction qu'il donna à ſes Enfans : dans les expreſſions de laquelle on voit qu'il proportionna ſes ſouhaits au mérite de leur conduite, & en quelque ſorte aux évenèmens ſuivans : ce qui en releve encore la ſingularité ; pouvant être priſe pour une eſpece de Prophétie de ce qui devoit arriver à ſa famille. Il ſouhaita à *Hareth*, le ſecond de ſes Enfans ; la jouïſſance des pâturages, & celle des plus fertiles montagnes ; ce qui fait, à la maniere des Orientaux, une allusion ſenſible à la ſignification du nom *Hareth*. Il ſouhaita des richeſſes à *Abugehel*, & qu'il n'endurcît point ſon cœur à leur occaſion. Il dit à *Abbas*, qu'il ſeroit Roi de ſes Freres: promeſſe qui s'eſt accomplie dans ſa Poſterité ; qui a poſſédé le Califat pendant près de 500 ans. Il promit à *Deran*, le ſuccès du commerce qu'il feroit en la Terre d'*Oman*. Il avertit *Hamza*, des dangers de la guerre ; & il y périt en effet. Il promit une grande fortune à *Zobeïr*, & lui recommanda de ne ſe point laiſſer corrompre par l'avarice. A ce ſujet, l'Hiſtorien remarque qu'*Abdallah*, Fils de *Zobeïr*, ayant été élevé au Califat d'un conſentement una-

 nime

nime de toutes les Provinces de l'Arabie, il n'y eut que son avarice qui fit obstacle à sa fortune; desorte qu'il s'en est fait un Proverbe qui porte, *qu'il n'y a jamais eu d'homme brave, qu'il n'ait été aussi liberal, jusqu'à Abdallah Fils de Zobeïr.* Il restoit encore l'ainé des Fils à partager, lequel étoit *Abutaleb*, homme vif, impétueux, amateur des chevaux, de la chasse, & des exercices violens. Ce fut à lui qu'*Abdol-Motalleb* confia le trésor de sa famille, *Mahomed* Fils unique, orphelin du dernier de ses Enfans: & il l'avertit que s'il le négligeoit, Dieu lui-même en prendroit soin. Il lui recommanda de plus la moderation & la temperance, comme des vertus nécessaires pour perfectionner celles qu'il possedoit déja. Cela dit, il mourut: & l'Histoire n'a point receuilli ce qu'il annonça à ses autres Enfans, soit qu'ils fussent absens, soit qu'ils fussent morts avant lui, comme *Abdollah* Pere de Mahomed.

Revenons maintenant à cet Enfant, que nous avons laissé entre les mains de *Halimah* sa Nourrice, & transporté, à cette occasion, hors du lieu de sa naissance, pour y être élevé à la maniere des

au-

autres Enfans. Sa Mere *Eminah* vivoit dans le regret de la perte de son Epoux, & dans la confiance que le Ciel protegeroit le Fils qu'il lui avoit laissé. Et à cette occasion les Historiens posterieurs, plus dévots que les anciens, ou du moins plus féconds en suppositions pieuses, ont imaginé que cette Veuve affligée avoit eu un si grand nombre de témoignages miraculeux de la future grandeur de Mahomed, qu'elle ne pouvoit ignorer qu'il ne fût destiné à changer l'état de l'Arabie & du Monde entier, à rétablir le véritable Culte de la Divinité, & à éclairer tous les hommes par des instructions & des Loix oubliées depuis plusieurs siecles. Ils disent enfin, avec une témerité insensée, que les arbres & les pierres qui se trouverent sur le passage de cet Enfant, lorsque sa Nourrice l'emportoit, le saluerent tous sur la route, par des mouvemens de differentes especes. Les arbres se courboient; les rochers étoient agitez, ou se fendoient du haut en-bas, pour lui témoigner leurs respects. Mais entre ces divers prodiges inventez, comme on vient de le dire, lesquels, quoique hors de vrai-

semblance, sont rapportez par tant d'Auteurs, & crus si généralement des Musulmans, qu'il est nécessaire d'en faire mention particuliere ; on convient que l'éducation de Mahomed chez sa Nourrice fut extrèmement simple.

L'HISTOIRE de sa vie porte expressément, que dès qu'il put marcher, elle l'envoyoit tout nud, avec les autres Enfans du Lieu, à la suite des Troupeaux communs du Village ; portant avec lui le peu de nourriture dont il avoit besoin pour quelques jours. On infere justement de-là, qu'il couchoit & vivoit à l'air, comme les autres Enfans, sans aucune distinction, selon l'usage pratiqué en Arabie, où on les accoutume dès cet âge tendre à supporter la chaleur sur la terre, & à se contenter d'une très legere nourriture. Or un jour que l'Enfant étoit à la pâture des Troupeaux, étant déja de l'âge de 4 à 5 ans, *Helimah*, dormant sur sa natte dans sa hutte ordinaire, rêva que deux hommes inconnus s'étant saisis du petit Mahomed, lui ouvroient le ventre, & en arrachoient le cœur. Son effroi & son inquietude furent grands à cette occasion. Toutefois s'étant rassûrée,

fûrée, comme on le peut faire au sujet d'une chimere conçue dans le sommeil, elle n'y pensoit plus; quand, le jour venu, elle apprit par la suite de quelques Enfans, revenus du Troupeau pleins de terreur & de crainte, qu'il étoit arrivé quelque chose d'extraordinaire à son Nourrisson. Cette nouvelle l'engagea à se rendre elle-même dès le lendemain au Troupeau; où elle trouva le petit Mahomed en bonne santé. Cependant elle apprit, & des hommes qui gardoient le Troupeau, & des Enfans qui étoient restez, que Mahomed avoit été véritablement enlevé par des inconnus sur la Montagne voisine; & que les Enfans qui l'avoient suivi de loin lui avoient vu ouvrir le ventre avec un couteau brillant comme du feu: ce qui leur avoit fait une si grande peur, que les uns étoient retournez au Village, & les autres avoient regagné le Troupeau avec toute la vîtesse possible. Elle interrogea donc Mahomed lui-même sur ce qui lui étoit arrivé, & apprit de lui, quoiqu'avec beaucoup de peine, parce qu'il ne vouloit rien dire, que les hommes qui l'avoient pris, lui avoient dit qu'ils étoient des Anges envoyez pour

lui ôter la racine du mal que tous les hommes apportent au Monde: Qu'à l'instant ils l'avoient couché sur le dos, lui avoient fendu l'estomac avec un couteau de feu; & qu'ayant pris son coeur, l'un des deux l'avoit tant pressé, qu'il en étoit sorti quelques gouttes noires: Qu'ensuite ils l'avoient lavé de neige, & pesé dans une balance, d'abord contre dix autres coeurs, & ensuite contre cent, & qu'il s'étoit trouvé plus pesant: Que cela fait, ils avoient remis le coeur à sa place, & lui ayant refermé l'estomac, l'avoient redressé sur ses pieds: Qu'il avoit cru dormir pendant ce tems-là; cependant, qu'il voyoit ce qu'ils faisoient, qu'il entendoit leurs paroles, & qu'il leur répondoit quand elles s'adressoient à lui: Qu'étant remis sur ses pieds, l'un des Anges lui avoit montré le Ciel & la Terre, en lui disant: *Regarde; c'est un seul DIEU qui a fait tout cela: ne veux-tu pas l'aimer & lui obeïr?* Qu'ils l'avoient ensuite renvoyé au Troupeau, lui commandant de ne point parler de ce qui s'étoit passé, & de se souvenir tous les jours, de DIEU, quand il regarderoit le Ciel & la Terre.

LA

La Nourrice, extrèmement touchée d'un évenement si singulier, & en appréhendant les suites, ramena peu après l'Enfant à sa Mere. *Eminah* ayant jugé nécessaire d'instruire *Abdol-Motalleb* de ce qui s'étoit passé au sujet du petit Mahomed, reçut de lui un commandement très exprès de ne jamais revèler ce secret à personne, & d'attendre avec patience les exécutions des Décrets du TOUT-PUISSANT. C'étoit sans doute la conduite la plus sage, & la plus convenable; mais la vanité d'une Mere ne s'arrête pas toujours par de justes considerations. *Eminah* publia mal à propos cet évenement, qui ne fut reçu par les *Kareïshites* que comme une extravagance, ou plutôt comme une tentative des *Haschemites* pour préparer les changemens qu'ils avoient envie de faire à la Religion commune. Pour *Eminah*, elle fut punie de son indiscretion par une prompte mort, qui l'emporta dans la sixieme année de l'âge de son Fils. Ce jeune Orphelin fut conduit aussi-tôt chez son Ayeul, en la maison duquel il vêcut jusqu'à sa mort; après laquelle il passa en celle de son Oncle *Abutaleb*, auquel

la garde & l'éducation en furent confiées ; ſelon la diſpoſition d'*Abdol-Motalleb*.

J'ai déja obſervé, que l'on ſait fort peu de circonſtances de la premiere jeuneſſe de Mahomed, & qu'il n'eſt point ſûr d'en croire les Hiſtoriens poſtérieurs à ſon âge ; dont la dévotion trop ardente s'eſt répandue en fictions, deſquelles nous n'avons nous-mêmes que trop d'exemples juſques dans le ſein de la Vérité. D'ailleurs, il eſt aſſez croyable que l'humeur active de ſon Oncle *Abutaleb* ne lui permit pas de s'occuper d'autres objets que de ceux qui le poſſedoient lui-même tout entier, qui faiſoient ſa ſatisfaction & ſon plaiſir. Telle étoit une eſpece de vie militaire qu'il menoit au milieu de la paix, s'exerçant continuellement à manier des chevaux, qu'il dreſſoit après les avoir nourris ; à tirer de l'arc ; à ſignaler ſon adreſſe avec l'épée, ou par des coups de force ſinguliers. Mais ſon occupation principale étoit la Chaſſe, qu'il alloit faire dans les montagnes de Naged & de l'Yemen aux bêtes les plus farouches, Tigres & Lions, qu'il attaquoit dans le temps de leur plus grande fureur ; s'imaginant que c'étoit celui où elles a-

voient

voient le moins de forces, à cause du manque d'eau général pendant les grandes chaleurs.

Ce fut à cette Ecole que le Ciel destina d'abord Mahomed, & non à l'étude de l'Eloquence; de laquelle il fit néanmoins tant d'usage pendant le reste de sa vie. Mais la Providence, disent les Auteurs Arabes, vouloit l'instruire par degrez, & lui procurer par cette instruction les talens qui ne s'acquierent que par une longue habitude: entre lesquels, ceux qui consistent dans la force & dans l'adresse n'atteignent jamais la perfection, si on ne s'y est exercé dans la premiere jeunesse. Les Arabes reconnoissent aussi que cette éducation a procuré à Mahomed la meilleure partie des rares dispositions de son corps, comme il devoit celles de son esprit à ses voyages. Les premiers, dont il s'agit ici, étoient une vigueur infatigable, & une force proportionnée pour soutenir la chaleur, la faim, la soif, & se priver de sommeil dans les occasions nécessaires; une grande connoissance des chevaux & des chameaux, jusqu'à savoir guérir leurs maladies; beaucoup d'adresse pour les

gouverner ou les monter ; pour tirer des fleches, pour se servir du sabre ou de l'épée : enfin, la connoissance de toutes les ruses nécessaires dans les Chasses périlleuses qu'il entreprenoit à la suite de son Oncle : connoissance qui s'étant mûrie, & unie à celles qu'il acquit dans ses Caravanes, l'a rendu le premier Capitaine de sa Nation, & l'a mis en état de former des Généraux capables de conquérir le Monde. D'autres Auteurs ont dit que c'est véritablement par cette éducation qu'il s'est disposé à apprendre parfaitement la Guerre; mais qu'il ne s'y est consommé que par la pratique effective qu'il en a faite. A quoi ils ajoutent, que s'il n'étoit encore qu'un Ecolier à cet égard, il en sortit Maitre en un autre genre bien plus important, qui est celui de savoir choisir les moyens les plus propres pour parvenir à une fin proposée : talent que les Auteurs contemporains lui attribuent au-dessus de tout homme, & qui semble lui avoir été justement adjugé par ses succès.

A l'âge de vingt ans, ce jeune-homme, pressé par ses besoins, & dans la né-

néceſſité de ſe procurer quelque ſubſiſtance indépendante, s'engagea dans les Caravanes qui négocioient de la Mecque à Damas; dans leſquelles pluſieurs de ſes proches étoient intereſſez, & où il pouvoit ſe flater de quelque profit par des retours ordinairement avantageux. Cependant on rapporte, que comme la Providence vouloit former en lui des qualitez auſſi néceſſaires aux Grands-hommes que leur courage, ſavoir, la fermeté, & la patience dans les accidens contraires; elle ne permit pas qu'il tirât aucune utilité lucrative des divers voyages qu'il entreprit. La dureté & l'avarice du Gouverneur de Damas, qui vouloit prendre des droits arbitraires ſur l'entrée & la ſortie des marchandiſes, & qui exerçoit des avanies juſques ſur les Arabes de *Gaſſan* & de la Mecque; ces vexations obligerent Mahomed à tenter la fortune en d'autres Villes, comme à *Balbech*, dite anciennement Heliopolis, à *Elia* qui étoit l'ancienne Ville de Jeruſalem, & en differens autres endroits. Mais il rencontra par-tout le même eſprit de Gouvernement, la même avidité pour dé-

dépouiller les Marchands d'un gain légitime qui doit être la recompense de leur travail. Ainsi il revint toujours en sa Patrie, rempli d'indignation contre l'injustice des Chrétiens.

Il lui arriva néanmoins dans un de ses voyages, une avanture capable de relever son esperance, s'il avoit voulu la regarder comme un présage de sa future élevation. La Caravane avec laquelle il marchoit, passoit ordinairement au voisinage d'un Monastere, autrement dit une *Laure*, selon l'usage des Grecs. Elle étoit bâtie dans le Desert de Bosra, à quelque distance du Mont Sinaï; & les Dévots la faisoient passer pour le lieu où la Manne, qui nourrit si longtems les Israëlites errans, étoit premierement tombée. Les Moines de cette solitude, vivant sous la conduite d'un Abbé, fournissoient aux Passagers quelques rafraichissemens pour leur argent, & les uns & les autres y trouvoient leurs avantages. Cet usage fut une occasion pour Mahomed d'y accompagner un jour les Chefs de la Caravane, qui y alloient conclure quelque marché; & quoiqu'il fût obligé de res-

rester à la porte pour y garder les chameaux qui devoient servir à rapporter au Campement les vivres que l'on vouloit acheter, il fut si bien remarqué par le Supérieur, qu'au retour de la Caravane, ne voyant point paroitre ce même jeune-homme que le hazard avoit retenu au Camp, il s'informa s'il n'avoit pas passé plus loin : sur quoi ayant appris qu'il étoit resté avec le gros de la Caravane, il témoigna desirer de le voir une seconde fois. Mahomed y alla donc, sur l'invitation de l'Abbé; qui le voyant le salua d'abord profondément, & dit ensuite aux assistans, surpris de la vénèration qu'il témoignoit avoir pour le jeune Mahomed, qu'il la rendoit à un homme qui seroit un jour le Chef de la Nation Arabe. Puis s'adressant à lui-même, il recommanda à sa protection les Solitaires en général, & ceux de cette Maison en particulier; le priant de s'en souvenir quand le temps de son élevation seroit venu. Mahomed reçut, dit-on, cette soumission avec aussi peu d'embaras que s'il eût été déja Monarque de l'Arabie; & répondit en riant : *J'aimerai toujours les Solitaires qui ne se mêleront*

leront que de leurs nattes & de leurs paniers; faisant allusion au travail ordinaire des Moines de ce temps-là. Cependant l'Abbé affirma aux autres Arabes, après que Mahomed se fut retiré, qu'il avoit vu sa tête environnée d'une lumiere rayonnante; ce qu'il regardoit comme un présage assuré d'une haute fortune.

Cette Histoire a vraisemblablement servi de prétexte à la supposition que l'on fait vulgairement d'un certain complot de Mahomed, & du Moine *Sergius*; par lequel on prétend que celui-ci lui apprit les moyens de reformer la Religion de son Pays, & de rendre celle qu'il annonceroit, plus croyable & plus conforme au goût général des Peuples; en prenant sa Morale dans le Judaïsme & le Christianisme; rejettant néanmoins ce qu'il trouveroit dans l'une & dans l'autre de trop contraire aux inclinations naturelles des hommes vers le plaisir, & l'usage des Femmes. On prétend encore qu'il lui apprit à mettre en usage l'épilepsie dont il étoit attaqué, en faisant croire que c'étoit l'effet d'une espece de ravissement ou d'extase; pendant la durée duquel un Pi-

Pigeon, dressé à venir prendre quelques grains de ris dans son oreille, faisoit croire qu'il recevoit alors par le Ministere d'un Ange les differens articles de l'Alcoran, qu'il prononçoit ensuite au Peuple, mais que le Moine Apostat lui envoyoit secretement après les avoir composez, selon le rapport qu'ils devoient avoir aux circonstances du temps & des affaires. Mais dans la vérité, ce Conte est si mal inventé, & choque si grossierement la vraisemblance & la possibilité de la réussite d'un tel artifice, employé pour tromper des Peuples aussi adroits & aussi clairvoyans que les Arabes; que quelque fondement qu'il puisse avoir, il est impossible d'y pouvoir donner la moindre croyance, pour peu que l'on fasse d'attention au caractere des gens auxquels il auroit falu faire illusion, ou à celui de l'homme à qui l'on impute une si pitoyable maniere de se conduire pour une fin aussi délicate.

DISONS plutôt, que cette avanture est peut-être le fondement de l'espece de compassion que Mahomed a toujours eue pour les Solitaires & pour les Moines, pendant qu'il condamnoit avec la

derniere rigueur tout le Clergé séculier à la mort, ou à l'abjuration formelle de sa Religion & de son Culte. Il regardoit les premiers comme des malheureuses victimes de leur propre crédulité, & celles d'une erreur dominante, qui les persuadoit que le retranchement de tout plaisir, la mortification continuelle de leurs corps, & la séparation de toute societé, étoient des moyens efficaces de vivre dans l'innocence; comme étant seuls capables d'éteindre les passions, du moins après plusieurs années de pratique. Il regardoit au contraire les Evêques, les Prêtres, & tout le Clergé séculier; premierement, comme un assemblage politique d'hommes réunis à ce point-ci, de faire servir la Religion à leurs passions, convoitise, avarice, faste, domination; & qui avoient trouvé le secret de persuader aux Peuples, que l'obeïssance aveugle qu'ils en exigeoient est inséparable de celle qui est dûe à DIEU. De plus, il les regardoit comme les véritables auteurs d'une infinité de disputes qui divisoient alors le Christianisme; comme les inventeurs des superstitions du temps; enfin, com-

me des faux Docteurs, qui s'efforçoient de plonger tous les hommes dans l'erreur, selon les conditions, les rangs, les richesses, & la mesure de capacité de chacun d'eux.

REVENONS cependant aux voyages de Mahomed, qui ont été l'occasion de tant de nouvelles connoissances portées dans l'Arabie, & en particulier l'occasion de celles qui ont converti les notions d'un Chasseur ou d'un Marchand de Caravane, en celles d'un Homme-d'Etat incomparable, & d'un Législateur supérieur à tous ceux que l'ancienne Grece avoit produits. A mesure que Mahomed avançoit en âge & en force, son cœur concevoit de plus grands desseins: & quoique le Commerce parût être son objet principal, il ne fit aucun voyage duquel il ne se procurât quelque espece d'instruction d'un autre genre. Il entreprit d'abord d'aller aux Villes maritimes de la Côte méridionale de l'Arabie, telles que *Moka*, *Aden*, & *Mascate*, où se faisoit le trafic des Indes. Il se proposoit d'en rapporter directement des marchandises propres à la Syrie, & particulierement des Soyes, dont le luxe de

Constantinople faisoit une grande consommation, mais qui y passant directement de l'Egypte, n'avoient ni l'apprêt ni les differentes couleurs qu'on leur auroit pu donner à Tyr & à Sidon, si elles y étoient premierement portées. Ce dessein, qui par rapport à la profession d'un Marchand ne laissoit pas de témoigner que celui qui l'avoit conçu étoit capable de plus grandes vues; ce dessein, dis-je, lui donna occasion de traverser diverses fois les Montagnes de l'Yemen; & par conséquent d'y connoitre les opinions, les usages & les mœurs les plus générales des Peuples de ce vaste Pays. Il trafiqua pareillement dans la Terre d'*Oman*, pour acheter de la Poudre d'or, & même des Perles que l'on pêchoit sur la côte, à *Ormus*, & à *Bahrain*. Mais il en trouva peu de débit dans la Capitale de l'Empire des Perses; parce que, outre que les Grands y étoient moins fastueux, que dans les Pays de la Domination des Romains, l'on y tiroit les mêmes marchandises sans passer dans les mains de l'Etranger. C'est vraisemblablement ce qui l'indisposa contre la puissance des Perses, qu'il jugea dès-lors très né-

nécessaire à l'avantage public d'exterminer, en les chassant de l'Arabie.

D'AILLEURS, la Perse étoit alors déchirée par des guerres civiles, qui en rendoient le séjour très dangereux aux Etrangers. L'origine de ces troubles se doit rapporter à la conduite des Princes, successeurs de Nouschirvan. Un Roi sage & moderé a rarement des héritiers qui lui ressemblent; principalement si la longueur de son Regne a fatigué l'attente de ceux qui aspiroient à occuper sa place. La patience fait à cette occasion, à peu près le même effet que la haine: c'est à dire, qu'elle éloigne des mœurs & des maximes de celui à qui l'on reproche d'avoir trop longtems vêcu. Mais le changement qui en résulte dans le Gouvernement de l'Etat, ne manque jamais de produire le blâme du Successeur; quand il ne seroit d'autre faute, que celle d'aller contre l'usage & la longue accoutumance. Ainsi Hormouz, Successeur de Nouschirvan, s'étant porté à une extrême séverité, particulierement contre les Grands & les Magistrats, on compara cette conduite à l'humanité de son Pere. Elle parut

un prodige de cruauté, & ne manqua pas de produire, entre plusieurs revoltes, celle de *Baharam Tchoubin*, qui le dépossèda, & obligea son Fils, nommé *Kosrou Parwis*, de se refugier entre les bras de *Maurice* Empereur Grec; qui fut lui-même dépossedé peu après par *Phocas*. Les Romains saisirent cette occasion favorable pour porter la guerre dans la Perse; où *Kosrou*, Monarque légitime, avoit un grand Parti. Non seulement Maurice lui donna un puissant secours de troupes, mais il lui promit sa fille *Irene* en mariage. Cette guerre dura deux ans, & ne fut pas même terminée par la mort de Baharam. Ainsi, lorsque Mahomed vint en Perse, il y trouva les affaires dans une si grande confusion, qu'il se dégoûta du séjour qu'il y avoit à faire.

CEPENDANT la Fortune, qui se joue des Empires comme des hommes, prit plaisir à perdre *Maurice*, en lui suscitant l'ennemi le plus indigne & le plus vil qui fût alors dans la Grece. Ce fut *Phocas*; qui le vainquit sans combattre, par les intrigues des Prêtres, & des Evêques de la Cour, qui s'étoient rendus

dus maitres de ſa perſonne & de ſa famille. *Maurice* & ſa Maiſon périrent par la main du Bourreau. La ſeule *Irene*, mariée en Perſe avec un Prince déposſedé, échapa au malheur de ſa famille. Mais, quoiqu'elle ſoit devenue dans la ſuite l'une des plus puiſſantes Reines du Monde, & qu'elle ait poſſedé le cœur de ſon Epoux qui étoit enchanté de ſa beauté, elle n'en a pas été plus heureuſe, ayant eu le malheur de livrer ſon cœur à un autre Amant qu'à ce Mari ſi paſſionné. Leur Hiſtoire, ſous les noms de *Koſrou* & de *Schirin*, eſt encore aujourd'hui entre les mains de tous les Perſans, qui la regardent comme la plus belle & la plus amuſante leçon que l'on puiſſe prendre ſur les triſtes effets des paſſions violentes. *Koſrou*, infiniment ſenſible à la déplorable fin de l'Empereur Maurice ſon Beaupere, déclara d'abord la guerre à *Phocas*, & la continua avec bonheur contre *Heraclius* ſon Succeſſeur, auquel il enleva la Méſopotamie & toute la Syrie; juſqu'à ce que la fortune des armes ayant changé ſubitement, celui-ci ne reprit pas ſeulement ces mêmes Provinces, mais

porta encore la guerre dans la Perse avec de si grands avantages, qu'ils devinrent l'occasion de la déposition & de la mort de *Kosrou*, après un Regne de 38 ans.

CE fut pendant ce même Regne que Mahomed vint en Perse, où il reconnut bien-tôt, par un effet de sa merveilleuse sagacité, que cette Monarchie tiroit à sa fin, puisqu'il n'y subsistoit plus aucune des anciennes Loix, & que la démangeaison d'en faire continuellement de nouvelles pour remédier à de prétendus abus, alteroit de plus en plus son ancienne constitution. Il crut aussi appercevoir dans tous les Sujets, une espece d'yvresse, qui, les éloignant de penser au bien-public, ne les remplissoit que de desseins particuliers, incompatibles avec l'interêt général. D'ailleurs, Mahomed n'y trouva plus ce même zèle qui animoit autrefois toute la Nation à soutenir & à étendre sa gloire. La Noblesse ne se connoissoit plus; les Grands se tiroient de son rang, pour affecter celui de Princes; qui, par un autre caprice, ne vouloient pas seulement songer à se rendre des hommes estimables, s'aban-

donnant aux déréglemens d'une imagination corrompue, qui n'étoit satisfaite que par des excès. Cependant, les Trésors de la Perse subsistoient encore. On conservoit à Madaien, dans les souterrains d'un * Château inexpugnable, plus d'or que le reste du Monde n'en contenoit; & un autre Trésor extérieur présentoit à la vue des curieux une si grande abondance de Perles, de Diamans, & d'autres pieces d'argent mis en œuvre, de riches Tapisseries brodées d'or & de perles, que jamais la magnificence des Romains n'y avoit été comparable. *Mais que sont des Trésors sans usage*, s'écrie l'Alcoran, *ou sans une dispensation prudente qui connoisse les tems de les ouvrir, & de les fermer?* Les Grands-hommes qui avoient amassé celui-ci, n'avoient pensé qu'à préparer à leurs Successeurs les moyens d'épargner les Peuples: de méchans Princes, au contraire, gardent leurs Trésors ou les dissipent, & n'en sont pas moins durs envers leurs Sujets.

MA-

* *On comptoit dans ce Château 40000 Colonnes ou tables d'argent, & 30000 pieces de tapisseries brodées.*

MAHOMED s'instruisit encore avec plus d'exactitude de la maniere dont les Perses faisoient la guerre, & dont ils assembloient leurs Armées. Mais il n'eut garde d'approuver leur usage sur ce dernier point, parce qu'ils n'avoient aucun Corps de Troupes règlées, & qu'ils se contentoient de commander, selon les occasions, un plus grand ou un moindre nombre d'hommes par Province; sans s'informer de la disposition de ceux que l'on faisoit ainsi marcher, ni du nombre de ceux qui restoient en chaque Pays pour soutenir les travaux journaliers de la campagne, qui par cette raison demeuroit quelquefois sans culture. D'un autre côté, il trouva que la méthode avec laquelle les Perses faisoient subsister leurs Armées dans les Pays les plus difficiles, par le moyen des Convois, qui ne leur manquoient jamais, & qu'ils savoient assûrer avec tant de précaution que l'Ennemi ne pouvoit les enlever; il trouva, dis-je, que cette méthode étoit digne d'être imitée par les Généraux de toute Nation guerriere: puisque c'étoit le moyen qui les avoit si souvent rendus victorieux des Romains, lesquels,

de

de leur part, n'étant capables ni de supporter la chaleur des sables, ni de se passer d'eau, perdoient immanquablement leurs Troupes toutes les fois qu'ils s'éloignoient des Rivieres. Quant à la Religion des Perses, il la condamna, sur le seul préjugé que lui donna la construction des Temples où ils conservoient des Feux perpétuels, auxquels ils rendoient les honneurs divins. Il ne paroit pas toutefois qu'il ait jamais approfondi si cette vénération étoit absolue, ou relative: mais il y a apparence qu'il conçut, que DIEU étant un Etre invisible, ne peut raisonnablement être figuré par rien de corporel: outre qu'en s'expliquant sur cette matiere dans l'Alcoran, il dit expressément; „ que la fa-
„ cilité qu'il y a à transporter à la
„ Créature l'adoration qui n'est dûe qu'à
„ DIEU, témoigne combien il est dan-
„ gereux d'imaginer qu'il puisse être re-
„ présenté par aucune chose.

APRÈS qu'il eut connu la Perse, la même occasion de Commerce rappella Mahomed en Syrie. C'étoit de ce Pays qu'il pouvoit tirer des Toiles & des Etoffes d'un débit avantageux pour l'ha-

billement des Arabes. Ce fut aussi dans ce Pays qu'il redoubla d'attention pour s'instruire de la Discipline militaire, du Gouvernement politique, & de la Religion d'une Nation aussi puissante & d'aussi grande reputation que les Romains. Mais il fut bien étonné de trouver que cet Empire, si vanté par ceux qui n'en connoissoient que le nom, étoit, aussi-bien que celui des Perses, sur le penchant d'une ruïne très prochaine. Ce n'étoit plus en effet qu'une vaine représentation, ou plutôt un fantôme de ce qu'il avoit été. Les Monarques n'avoient plus de droit à l'Empire, par le sang ni par la naissance. Ils le tenoient, ou comme le fruit de leurs crimes, & d'une usurpation tyranique; ou comme un don de la seule Fortune. Ils ne se maintenoient dans cette élevation, ni par l'amour des Peuples, ni par l'estime des Soldats; mais au moyen des mêmes artifices, intrigues, & violences qui les y avoient conduits. Et dans ce point de fortune, ils ne se donnoient plus d'autre occupation que celle de piller les Peuples, & d'amasser de l'argent: non pour s'en servir à faire du bien, mais pour

sou-

soudoyer une Milice de Barbares; qui, après les avoir épuisez, pilloient ensuite à discretion les Villes & les Provinces, déja désolées par l'avarice du Prince. Les Grands, les Généraux, les Officiers & les Magistrats n'étoient plus que ces mêmes Barbares qui se naturalisoient Romains, de leur seule autorité, quand ils s'étoient fait des noms assez considerables, & qu'ils avoient acquis assez de biens pour forcer l'Empereur à leur accorder les postes qu'ils vouloient choisir, ou pour eux-mêmes, ou pour leurs créatures.

Il apprit, que les Armées n'étoient plus composées des anciens Soldats qui avoient vieilli à l'école de *Belizaire* & de *Narses*: Que les têtes des Légions & des Centuries s'étoient perdues & dissipées, sans que l'on pût dire comment cela s'étoit fait: Que les Milices nouvelles étoient sans valeur, comme sans expérience; accoutumées à fuir dès qu'elles rencontroient des Perses ou des Arabes: Qu'aucun Soldat n'alloit à la guerre par son choix & par sa volonté; mais qu'on les arrachoit du sein de leurs familles pour les faire marcher d'un bout

de Monde à l'autre, ſans eſperance de revoir jamais leurs amis, ou leurs parens : Que les meilleurs de ces Soldats n'étoient que ceux qui, ayant réuſſi quelquefois à éviter le pillage des Barbares, ſoit en défendant leurs Villes, ſoit en ſe cantonnant dans les Bois, avoient continué la vie militaire qu'une premiere néceſſité leur avoit fait embraſſer ; mais qu'en les retirant de leurs differentes Provinces, il en arrivoit un autre mal, puiſqu'elles demeuroient alors expoſées aux entrepriſes de tous ceux qui vouloient profiter des conjonctures. Il apprit encore, que le déréglement des mœurs, & l'improbité des hommes étoient montées à un tel degré, que l'on ne connoiſſoit plus d'honneur ni de vertu. *Phocas*, qui regnoit alors, tenoit pour maxime : „ Qu'il n'y avoit que les Imbécilles qui „ reſpectaſſent ces Idoles, que l'on nom„ me *Vertu* ou *Probité* ; que les autres „ hommes étoient tous également per„ vers, n'y ayant que le plus ou le moins „ d'habileté à ſuivre ſon interêt, qui en „ fît la difference.

En conſéquence de ce principe, il n'y avoit plus de Courtiſan qui ne trafiquât

fiquât publiquement la Justice, sous le nom de *Protection*; aucun Chef militaire, qui ne fût un de ces Barbares féroces, *Goth*, *Vandale*, *Maure*, ou *Gépide*, incapable d'aucune vue de bien-public; ou qui ne fût le protegé déclaré de quelque Evêque ou Prêtre accrédité, ou de quelque Eunuque du Palais. Tous, uniquement attentifs aux moyens de se procurer de l'argent, ne s'en servoient qu'à soutenir un luxe d'autant plus odieux, qu'il insultoit à la misere publique, & une débauche effrénée qui ne respectoit aucune Loi. Cependant, ces Peuples étoient des Chrétiens, qui, selon la premiere idée que Mahomed en avoit prise en Arabie, devoient être des hommes justes, desinteressez, fideles, compâtissans, & mortifiez. Il vit au contraire avec horreur, que ces Chrétiens, dans leur propre Pays, n'étoient que des gens vendus à toute iniquité, & dont la Religion ne se distinguoit du Paganisme que par l'atrocité des querelles & des divisions qu'elle causoit. Il fut le témoin de cette superstition plus que honteuse, où l'on avoit porté le Culte des Saints, & la terreur de leurs Images; dont on fai-

faisoit dépendre non seulement la pieté, mais toute espece de confiance pour obtenir les évenemens desirez. Si l'Empereur donnoit quelque Emploi important, une Charge, le Gouvernement d'une Province, le Généralat d'une Armée, il y joignoit toujours le présent d'une Image, qui devoit lui répondre de la fidelité de celui qui la recevoit, ou le punir atrocement par quelque grande infortune s'il venoit à y manquer. On raisonnoit de même à l'égard des Troupes. Non-seulement chaque Officier avoit son Image particuliere, à laquelle il recouroit pour en obtenir du courage dans les occasions, ou plutôt un succès qui coutât peu d'effort à sa vertu: mais les Corps entiers, Légions & Cohortes, avoient chacune leur Image dans une petite Chapelle à deux roues, laquelle marchoit à sa tête, & qui dans les Campemens ne manquoit pas d'être placée au poste le moins périlleux. C'étoit à cette Image que l'on demandoit, premierement la conservation de sa vie, & d'être préservé de blessures; après quoi on la prioit aussi pour le succès des armes de l'Empire. Mais comme le premier des vœux qui lui étoient adressez étoit formé pour un bien

bien qui s'obtenoit facilement & sûrement par la fuite, le fruit de ces prieres n'alloit ordinairement qu'à leur donner de bonnes jambes.

On juge bien, qu'un esprit aussi juste & aussi solide que celui de Mahomed ne put appercevoir de tels abus, sans en augurer la ruïne & la dissolution prochaine de l'Etat où ils regnoient. On peut même porter la conjecture plus loin, & penser que ces réflexions le conduisirent dès-lors à projeter les moyens de réunir la Nation Arabe, & de l'employer ensuite à la destruction de l'un & de l'autre Empire, ainsi qu'il l'a exécuté 35 ou 40 ans après. Il y a plus; car si l'on examine les moyens qui peuvent s'être présentez à l'imagination de Mahomed pour parvenir à cette réunion des esprits; par laquelle il faloit commencer un tel ouvrage; on jugera qu'il n'y en avoit aucun si puissant que celui de la Religion: vers laquelle les Arabes, tels que nous les avons représentez ci-devant, avoient une pente naturelle; laquelle, prudemment ménagée, pouvoit être portée jusqu'à l'enthousiasme, ou au fanatisme. Mais il arriva malheureusement, qu'au lieu

lieu de choisir la Religion Chrétienne, laquelle, par les titres de sa vérité & de la rectitude de sa Morale méritoit une préference évidente, Mahomed se revolta si violemment contre les abus qu'il y avoit reconnus dans la pratique, qu'il se porta plutôt à l'attaquer elle-même, qu'à reformer ce que les bons Chrétiens n'y supportoient qu'avec peine & douleur. D'ailleurs il se représenta, que la puissance & la Religion des Romains étoient si fortement unies, qu'on ne pouvoit les combattre séparément. Je ne pretends pas dire qu'il conçut de si hauts desseins dès le tems de ses premiers voyages; mais je représente l'état véritable & les dispositions où il trouva les Romains & les Perses, sur lesquels il a dans la suite formé le plan d'une nouvelle Religion qui devoit lui servir de moyen pour anéantir leurs Dominations.

On ne sauroit nier que Mahomed n'ait connu les principes de la Religion Chrétienne ; sur lesquels nous verrons qu'il a amplement reflêchi, par rapport à l'étendue que la Révèlation de Jesus-Christ a donné à celle de Moyse. Il a sans doute lu les saintes Ecritures des deux Testamens ; & il en a fait une très heureuse application aux

matieres contenues dans son Alcoran. Car quoiqu'il semble en avoir alteré les récits en quelques endroits, il est visible qu'il n'a songé qu'à satisfaire les préjugez de sa Nation, & qu'à remplir l'opinion ou tradition qu'elle avoit sur differens articles peu importans en eux-mêmes; parce que son premier objet étoit d'amener les Arabes au Systême de Doctrine qu'il avoit conçu, & que tout le succès de ses desseins rouloit sur le degré de persuasion où il se proposoit de les conduire. Aussi voyons-nous qu'il n'a pas mieux traité l'Histoire profane; & quand nous nous recrions si hautement à l'ignorance & à l'absurdité, de ce qu'il a imaginé, par exemple, de faire un Prophete d'Alexandre le Grand, que nous savons positivement n'avoir jamais connu le vrai Dieu; il paroit que l'on peut découvrir dans ce trait particulier, beaucoup plus d'adresse que d'ignorance: puisqu'il avoit un très grand interêt à persuader les Arabes, que Dieu destine quelquefois les Prophetes à faire des conquêtes extraordinaires, & à soumettre un grand nombre de differens Peuples afin de leur faire connoitre la

vérité par la force, quand la persuasion simple ne suffit pas. D'ailleurs, la maniere dont il a attaqué la Religion Chrétienne n'est point directe: elle est plutôt ironique, & ne paroit pouvoir s'appliquer qu'aux abus que tout le monde y reconnoissoit, & dont lui-même avoit été le témoin. Car puisqu'il a non seulement établi l'Unité de DIEU, comme la base de toute vérité dans la Religion; la nécessité de l'aimer, d'obeïr à ses Loix, qui ne consistent qu'à faire un bon usage de la Raison qu'il nous a donnée; mais encore la Résurrection, le Jugement final & la Rémuneration, qui sont des Dogmes particuliers au Christianisme: enfin, puisqu'il a reconnu la vérité de la Mission de JESÛS-CHRIST, sa naissance d'une Vierge, ses miracles, & la sainteté de sa Doctrine; il semble avoir adopté & embrassé tout ce que le Christianisme admet lui-même de plus incroyable; desorte que ce qu'il en a retranché n'a de rapport sensible qu'aux abus qu'il étoit impossible qu'il ne condamnât point.

C'EST ainsi que n'ayant point imaginé

que

que la Justice de DIEU pût imputer à personne le péché qu'il n'a point commis, il n'a point conçu que la Satisfaction de JESUS-CHRIST fût nécessaire pour purger le Genre-humain d'aucune tache originelle. Après cela; considerant que le principe du Culte déréglé des Images ne pouvoit être autre que l'idée d'une Association des Saints à la Divinité; (c'est-à-dire, l'opinion d'une communication de la puissance de faire des miracles & des prodiges, qu'il a cru réservée à DIEU seul, répandue néanmoins sur de certains Morts reputez bien-heureux avant le Jugement final;) il a proscrit ce sentiment, & l'a condamné, non seulement comme une contradiction évidente, mais comme une injure faite à DIEU, qui ne peut avoir de Compagnon. De-là, portant sa vue sur le Dogme de l'Incarnation du VERBE, qui fait un DIEU d'un véritable Homme, par l'union ineffable de deux *Natures* incompatibles, telles que le *fini* & l'*infini*; il a voulu croire que l'on avoit abusé des expressions de JESUS-CHRIST même, & de ses Disciples, pour leur donner un sens qu'elles ne sau-

roient avoir, & qu'à l'exception des plus emportez, aucun n'avoit prétendu leur donner. Il ne fut pas moins choqué du Dogme qui sépare le même DIEU de son Esprit, pour en faire deux Personnes distinctes: & sans remonter au Platonisme, ni aux spéculations des Philosophes de cette Ecole, il s'est imaginé rendre à Dieu sa véritable gloire, & aux Peuples l'usage de la plus saine Raison, en abolissant toutes les idées confuses, équivoques, & disputables qui avoient jusques-là donné occasion à tant de querelles: & réduisant la Foi des Fideles à la profession d'un seul DIEU infini, Créateur de l'Univers, juste Rémunateur du bien & du mal, il a formé cette Loi principale qui condamne les Associations, avec tous ceux qui, méconnoissant la simplicité de l'Etre Divin, lui donnent un Fils & un Esprit autres que lui-même.

VOILA de quelle maniere Mahomed a conçu le dessein & le systême d'une Religion dépouillée de toutes controverses, & qui ne proposant aucun Mystere qui puisse forcer la Raison, réduit l'imagination des hommes à se contenter d'un

Culte

Culte simple & invariable, malgré les emportemens & le zèle aveugle qui les tire si souvent hors d'eux-mêmes. Système que l'on ne peut attribuer à la suggestion de quelque Moine ignorant, ou de quelque Fourbe bizarre, qui ait précisément choisi un homme rempli de vices, de défauts naturels, qu'ils ont ensuiti obligé de déguiser par toute sorte d'artifices pour en faire leur Prophete: mais qui paroit avoir été l'effet d'une longue & forte méditation sur la nature des choses, sur l'état & la disposition du Monde de ce temps-là, & sur la compatibilité des objets de la Religion avec la Raison, qui doit toujours éprouver ce qui est présenté au Jugement. On peut encore regarder ce Systême comme l'ouvrage le plus étonnant auquel l'ambition ait jamais pu déterminer un homme de grand courage; puis qu'ayant compris la possibilité de la ruïne de deux Empires formidables au Genre-humain depuis tant de siecles, il n'a pas balancé à l'entreprendre; quoiqu'il ait d'abord reconnu que pour venir à bout d'un dessein si prodigieux, il ne faloit pas moins que changer le cœur & l'esprit de tous les hommes, les enlever à

eux-mêmes, à leurs habitudes, à leurs préjugez, aux connoissances dans lesquelles ils avoient été nourris, & où ils avoient vieilli; qu'enfin ayant pu voir de sang-froid toutes les difficultez d'un semblable dessein, & les ayant longuement méditées, il a eu le courage de l'entreprendre, & la gloire d'y réussir.

TEL a été le fruit des voyages de Mahomed, & des connoissances où il est parvenu par leur moyen. Si l'on ose cependant le dire, ce n'est pas seulement à l'indignation excitée par un si grand nombre d'objets honteux dans la Religion, ou tyranniques dans le Gouvernement, qu'il faut rapporter une si haute entreprise: c'est encore à la compassion qu'il avoit pour tant de malheureux, soumis au caprice de méchans Princes & de leurs Ministres. L'idée de leur misere, comparée à la liberté dont on jouïssoit en Arabie, quoique sans faste & sans trésors, attendrissoit tellement ce cœur, à qui l'on reproche aujourd'hui une férocité barbare, qu'en s'entretenant de ses voyages, & racontant ce qu'il avoit vu souffrir aux Peuples de la Syrie, il finissoit ordinairement son récit par ces expressions: *Les Grecs*

sont

sont pourtant des hommes. Ce qui montroit sa pitié, & le desir qu'il avoit de les soulager.

Enfin, Mahomed étant parvenu à l'âge de 28 ans, beaucoup plus riche de talens naturels, de qualitez acquises, d'observations & de réflexions sur tout ce qu'il avoit pu connoitre, qu'il ne l'étoit en biens de la fortune, se détermina à répondre à l'affection d'une Veuve de la Mecque, qui depuis quelques années témoignoit de l'estime pour sa probité & de l'inclination pour sa personne. Il avoit fait pendant le cours de ses voyages quelques négociations pour elle ; & le compte qu'il en avoit rendu s'étoit trouvé si juste & si desinteressé, qu'elle ne put s'empêcher de concevoir une grande estime pour les sentimens d'un homme que l'adversité sembloit n'avoir attaqué que pour rendre sa fidelité plus brillante. Il se trouvoit alors à la fleur de son âge; & quoique sa taille n'eût rien d'extraordinaire, sa physionomie très spirituelle, le feu de ses yeux, & la modestie qui accompagnoit ses démarches, avoient fait une telle impression sur le coeur de cette Dame, qu'elle lui fit connoitre le dessein qu'elle avoit pris de l'épouser par préference aux Arabes les plus riches qui s'empressoient de par-

venir à cette fortune. Le nom de cette Veuve étoit *Chadije*, ou *Chadijah*, que ſon Mari *Abdumenaf* avoit enrichie par le don général de tous ſes biens; deſquels elle crut, à ſon tour, faire une diſpoſition digne de l'approbation générale en choiſiſſant Mahomed pour ſon Epoux, & lui tranſportant toutes les richeſſes qu'elle auroit pu conſerver pour elle-même. *Abutaleb*, Oncle & ci-devant Tuteur de Mahomed, s'empreſſa vivement pour la concluſion de ce mariage, auquel *Abugehel* & *Abbas*, ſes autres Oncles, n'étoient pas ſi favorables; à raiſon d'une ſecrete jalouſie qu'ils avoient conçue contre leur Neveu à cauſe des qualitez éminentes qu'ils reconnoiſſoient en ſa perſonne, & qu'ils jugeoient telles, qu'il n'y avoit que la pauvreté qui pût le retenir dans le rang d'inferiorité où il étoit né, étant le dernier ou le puiſné de ſa famille. Cette jalouſie s'augmenta avec la réputation de ce prétendu Prophete, & fit naitre dans la ſuite quantité d'obſtacles à tout ce qu'il entreprit: auſſi n'y eut-il que la mort du premier, & la priſon du ſecond qui ayent pu mettre des bornes aux effets de leurs paſſions.

MAHOMED étant marié, parut se livrer tout entier à la satisfaction de son Epouse. Jamais Mari ne fut plus tendre ni plus attentif, qu'il se montra pour *Chadije*; comme de sa part, jamais Femme riche n'avoit été si soumise à un Mari pauvre, ni plus occupée à lui faire oublier ses travaux précédens dans la tranquillité & le repos d'un ménage abondant. Il ne pensa point, pendant la vie de *Chadije*, à multiplier le nombre de ses Femmes, ou à prendre des Concubines, comme il auroit pu le faire suivant l'usage & la Loi du Pays: mais ne travaillant qu'à lui donner des Enfans qui fussent les gages de sa tendresse & de sa reconnoissance, il en eut cinq dans le cours de sept années; savoir trois Fils & deux Filles. L'ainé qui fut nommé *Casem*, & qui nâquit dans sa 31. année, lui donna tant de joye, qu'il en prit le surnom d'*Aboul-Casem*, c'est à dire de *Pere de Casem*, selon un usage assez fréquent en Arabie, lorsque l'on a été longtemps sans esperance de posterité masculine. Cependant cet Enfant si cher, & dans la personne duquel il esperoit voir l'effet des promesses qui lui avoïent été faites

à lui-même dans sa jeunesse, lui fut enlevé par une maladie imprévue à l'âge de 4 ans. Il perdit rapidemment ses autres Fils, & leur Mere bientôt après, avec une douleur que tout le bien qu'elle leur laissa ne put adoucir ni diminuer. Et c'est ainsi, disent les Interpretes, *que l'élection de Dieu le vouloit détacher de toutes les choses de la Terre, & de ce qu'il devoit aimer le plus légitimement parmi les choses périssables, afin qu'il apprît à aimer solidement ce qui est éternel.* Mais lorsque dans la suite, son Ministere Prophétique & sa puissance commencerent à éclater en Arabie, ses ennemis, qui s'y trouverent d'abord en grand nombre, lui reprocherent cette perte de sa Femme, & la privation de posterité, comme l'effet d'une espece de réprobation divine; parce que, suivant l'ancienne Tradition, les Prophetes avoient toujours laissé une posterité nombreuse, & respectée dans les siecles suivans. Ils joignirent même les dérisions aux reproches, & le surnommerent *Abtar*, c'est à dire, *sans queue*, par un terme injurieux dont ils prétendirent le flétrir.

Mahomed s'en tint véritablement offensé, & pour y répondre, produisit le

le Chapitre CVIII, de l'Alcoran; dans lequel Dieu déclare „ qu'à la place de „ posterité, il a donné au Prophete le „ Monde entier pour héritage, & tous „ les Peuples qui l'habitent pour Enfans „ soumis, & obeïssans aux leçons de sa „ Doctrine, qui ne contient que véri„ té. „ Le terme Arabe *Cautar*, employé dans cette occasion, est un de ces mots emphatiques qui sont en usage en cette Langue, & qui renferment autant de significations qu'on leur en veut donner. En effet, il y a des Intrepretes qui expliquent ce mot par ceux de multitude ou d'abondance; ensorte qu'il signifie proprement l'assemblage & le concours de toute sorte de biens spirituels & temporels; lequel comprend richesses, famille, science, bonnes oeuvres, sectateurs, Principautez, reputation, autorité, amis, actions éclatantes, miracles, vertus habituelles, & généralement toutes les especes de biens dont la grace de Dieu a comblé la personne de Mahomed. D'autres Interpretes prétendent que le *Cautar* est réellement un Fleuve du Paradis, dont Dieu promet la possession au Prophete, en échan-

ge d'une posterité parmi laquelle il se feroit trouvé des méchans & des pécheurs. *Ce Fleuve est*, dit-on, *d'une immense étendue ; ses rivages sont d'or le plus pur ; les cailloux qu'il roule sont des diamans, des perles, & des rubis ; son eau, plus douce & plus blanche que le lait ; son écume, plus brillante que les étoiles ; & qui boit de sa liqueur une seule fois, ne souffre plus d'alteration pendant sa vie.* Enfin, d'autres interpretent mystiquement cette description fabuleuse d'un sujet qui ne sauroit exister, & y découvrent les proprietez & les merveilles de la Vie spirituelle & intellectuelle, à laquelle tout Musulman doit tendre pour répondre à sa vocation. J'ai donné cet échantillon de l'Eloquence Arabe, pour faire comprendre non seulement quel en est le caractere, & la difficulté de l'imiter ; mais plus proprement encore quelle a été celle de Mahomed, qui, par rapport au choix des termes employes dans l'Alcoran, & à l'ample signification dont ils sont susceptibles, outre la force, l'énergie, & la beauté de la diction, n'a point eu de pareil dans son Pays, ni avant le temps où il a

paru,

paru, ni depuis 1150 ans écoulez entre sa naissance & le temps auquel nous vivons.

Mahomed étant déja parvenu à l'âge de 36 ans, & accoutumé à la retraite où l'avoient retenu un domestique paisible, la compagnie d'une Femme qu'il aimoit, & sur-tout les fortes méditations qui l'occupoient; songea à prendre une autre Femme: & comme ses biens le rendoient un assez bon parti, & qu'il avoit de plus la reputation d'un homme juste, integre, de grande valeur, & d'une capacité singuliere dans le Négoce, il se trouvoit à portée d'aspirer aux meilleures alliances. Il jetta donc les yeux sur l'une des Filles d'*Abdallah*, surnommé *Abubeker*, fils d'*Othman*, de la famille de *Teim*, descendue de *Kaab* Pere de *Koreish* son huitieme Ayeul. Cet *Abubeker* étoit l'un des principaux habitans de la Mecque; il étoit encore surnommé *Al-Seddick*, c'est à dire le *Juste*, par un titre accordé à sa vertu, qui étoit honorée de tous ses compatriotes. Il avoit de sa part beaucoup de respect pour celle de Mahomed; de sorte que, pleins d'estime l'un pour l'autre, ils se porterent avec joye à s'unir plus étroitement

ment par une telle alliance. La Fille, nommé *Ayscha*, étoit fort jeune lorsque Mahomed l'épousa; on la mit sous la conduite d'une Sœur de son Pere, qui ne la rendit gueres plus sage; son tempérament l'ayant porté à la coquetterie & aux intrigues, où elle se jetta toute sa vie, malgré les corrections de son Mari & de son Pere. Ainsi elle auroit mis un grand obstacle à la douceur que Mahomed se proposoit de trouver dans son domestique, s'il n'avoit attribué durant quelque temps ses échapées à sa grande jeunesse. Mais dans la suite, il fut forcé de les reprimer par autorité; & c'est ce qui a donné occasion aux diverses Loix qui se trouvent dans l'Alcoran touchant la conduite des Femmes & la puissance des Maris. Au reste, la jeunesse d'*Ayscha* rend très probable l'opinion de ceux qui disent qu'elle étoit Vierge au temps de ses nôces, de sorte que le principal surnom de son Pere a été pris dans cette qualité de sa Fille. En effet, *Abubeker* ne signifie autre chose que *Pere de la Pucelle*; & c'est un titre duquel *Abdallah* se fit honneur, non seulement tant qu'il vêcut sous l'Empire de Mahomed son Gendre, mais lorf-

lorsqu'il fut parvenu à la souveraine puissance avec le titre de Calife. D'autre côté Mahomed, instruit une fois en sa vie de l'espece de plaisir propre à un tel mariage, n'en voulut plus tâter, & se contenta de Femmes qui avoient déja quelque expérience dans la vie conjugale, soit qu'elles eussent été repudiées, soit qu'elles fussent demeurées veuves: & il ne se trompa point dans l'esperance qu'il conçut de trouver avec elles plus de douceur, plus d'attention à lui plaire, & plus de conduite ou d'observation de bienséances.

Mr. *Prideaux*, dans la *Vie de Mahomed* qu'il a donnée au Public, décide nettement que *Phatime*, seule des Enfans de Mahomed qui lui ait survêcu, étoit Fille de *Chadije*, & la derniere de ses Enfans. M. *D'Herbelot*, au contraire, assure qu'elle étoit le premier fruit du mariage d'*Aischa*, fondé sur la tradition commune, qui porte que Mahomed perdit sa premiere Femme à 34 ans, après 7 ans & un mois de mariage; que *Phatime* lui est née dans le cours de sa 36. année, puisqu'elle est morte avant que d'avoir atteint l'âge de 27 ans, & précisément six semaines après le décès de son Pere. Cependant,

dant, comme il eſt certain qu'*Aiſcha* ſe déclara ouvertement contre *Ali* Epoux de *Phatime*, & qu'elle lui arracha l'Empire des mains pour le donner à *Moaviah*, qui n'étoit ni de la famille du Prophete, ni de la ſienne; il y a bien de l'apparence qu'elle n'auroit pas rejetté ſon propre Gendre en faveur d'un étranger : ainſi l'on peut conclure que *Prideaux* a l'avantage de la vraiſemblance en faveur de ſon ſentiment, & que *D'Herbelot* a celui de l'exactitude chronologique. Quoi qu'il en ſoit, Mahomed, peu ſatisfait de la ſocieté d'un Enfant, paroit avoir alors, & pour la premiere fois, multiplié le nombre de ſes Femmes; quoiqu'il ſoit certain, que c'eſt préciſément en ce temps-là qu'il a été le plus occupé pour donner une forme à l'entrepriſe qu'il étoit prêt de faire éclore, & qu'il ſemble avoir fixé à la 40. année de ſon âge, comme au tems le plus convenable à la maturité de l'eſprit & aux forces du corps.

Ce fut donc dans l'intervalle de la 36. à la 40. année de ſon âge qu'il épouſa *Sewda* Fille de *Hareth*, ſurnommé *Zama*, que l'on peut croire avoir été ſon Oncle, & le ſecond des Enfans de ſon Ayeul *Ab-*

dol-

dol-Motalleb. Ce n'eſt pas celle de ſes Femmes qu'il a le mieux aimé, puiſqu'elle renonça en faveur d'*Aiſcha*, aux nuits que Mahomed lui devoit donner à ſon tour, ſuivant l'obligation réciproque d'un Mari & d'une Femme légitimes. Il épouſa auſſi *Safia*, qui étoit Juive, & Lévite d'extraction ; ce qui lui faiſoit dire, après que le Don de Prophétie ſe fut manifeſté en la perſonne de ſon Epoux, qu'Aron étoit ſon pere, que Moyſe étoit ſon Oncle, & Mahomed ſon Mari ; raiſons qui la rendirent préferable à toutes les autres Femmes de l'Arabie, par ſa liaiſon avec les plus grands Prophetes. Il eſt impoſſible de marquer exactement le temps des autres mariages de Mahomed, qui furent en grand nombre : tant parce qu'il étoit extrêmement robuſte & vigoureux, que parce que n'étant plus attaché par aucune paſſion bien vive, il avoit beſoin de changement pour ſa recréation, ou plutôt pour le ſoulagement des travaux de ſon eſprit. Il y a des Auteurs qui lui donnent juſqu'à 21 Femmes differentes, deſquelles 5 moururent avant lui, 6 tomberent par leurs fautes dans le malheur de ſe voir repudiées, & 10 autres reſterent Veuves après ſa

mort. D'autres réduisent le nombre de ses Femmes à 15 : ce qui fait juger que les premiers comptent quelques Concubines Esclaves au nombre des Femmes légitimes, dont il eût néanmoins un très grand nombre, & beaucoup au-dessus de ce que la nécessité de l'ordre lui a permis d'accorder à ses Sectateurs : auxquels en recompense il a laissé l'entiere disposition de leurs Esclaves achetées à prix d'argent ; au moyen toutefois de leur consentement à un ouvrage, qui étant destiné par la Nature à donner un plaisir réciproque aux deux sexes, exige que le plus fort renonce alors à son pouvoir. Les autres Femmes que Mahomed épousa vers le milieu de son âge viril, furent *Om-Salama*, *Om-Habiba*, *Maimunah*, & peut-être *Giowaira*, quoiqu'il y ait plus d'apparence que le mariage de celle-ci est postérieur aux autres de quelques années; car comme toutes ces Femmes avoient déja été à d'autres Maris, elles perdirent, long-temps avant la mort du Prophete, les beautez qui l'avoient engagé d'en faire ses Epouses. C'est aussi ce qui l'obligea à remplacer dans la suite cette troupe usée, dont il n'avoit point d'Enfans,

fans, par de la jeunesse; laquelle au moins devoit ranimer ses plaisirs, & l'esperance de quelque posterité. Il y employa, suivant le Droit naturel, quelques Esclaves Concubines, & entre autres la belle *Marie*, surnommée *l'Egyptienne*; qui paroit avoir été la plus chere à son Maitre, & la plus redoutable à ses Femmes, à cause de la préference qu'il sembloit donner, non seulement à ses graces, mais à sa douceur & à sa complaisance.

Au-reste, nous aurons toujours bien de la peine à imaginer, comment il s'est pu faire qu'un homme d'un caractere aussi sérieux qu'un Prophete, chargé de l'instruction des Peuples, de la reformation de la Doctrine & des Mœurs, organe & dépositaire des promesses & des menaces du Tout-puissant, Predicateur assidu des véritez éternelles qui lui étoient révélées de moment à autre, & qui devoient par conséquent occuper toute son attention journaliere, ait pu être en même temps si emporté, & si sensible à des plaisirs qui ne semblent faits que pour des personnes peu occupées, & dont l'imagination n'est pas enlevée par

des perceptions incomparablement plus vives & plus animées que celles du corps. Il est d'ailleurs étonnant, qu'un homme qui rouloit dans son esprit d'aussi grands desseins, qui avoit tant besoin de repos pour la méditation d'un projet, (dont les moyens devoient être infiniment compliquez, & les conséquences d'une étendue que l'esprit ne se représente qu'avec difficulté;) qu'un tel homme, dis-je, ait choisi volontairement, & en vue d'une satisfaction si peu convenable à son objet principal, l'agitation, le trouble, & l'inquietude, qui ne pouvoient manquer de résulter de la compagnie d'une telle multitude de Femmes, renfermées, & en même temps si interessées à savoir ce qui se passoit dans le monde au sujet de leur Mari; qui l'exposoit à mille hazards, dont les moindres étoient la honte & l'infamie qui pouvoient retomber sur elles. A cela il faut joindre les troubles domestiques qui naissent des préferences données aux unes ou aux autres de ces Femmes par le Mari même; les effets de leur jalousie mutuelle pour éprouver l'amour, la consideration, la supériorité, qui sont des objets auxquels

on

on ſe porte machinalement, & malgré toute contrainte. Enfin il y a tant d'indécence à un homme public, parvenu à un âge de maturité, de laiſſer voir une foibleſſe qui en ſuppoſe tant d'autres, que la conduite de Mahomed à cet égard paroit totalement inexcuſable. Cependant, les Interpretes n'ont pas négligé de répondre aux objections qui ſe préſentent naturellement ſur ce ſujet.

Ils diſent 1°. que la grande ardeur, & l'extrême force de temperament avec laquelle Mahomed rempliſſoit les devoirs du mariage, étoit un don de Dieu, qui le vouloit conſoler par cette eſpece de plaiſir, des diſgraces auxquelles il devoit être expoſé pour la cauſe de ſa gloire. Ils diſent 2°. que Dieu a voulu deſabuſer les hommes, par cet exemple, de l'idée abſurde qu'il s'étoient faite d'une vertu de Continence inutile, & même préjudiciable à la Societé; pendant qu'ils ſe permettent une vraye incontinence, qui y peut cauſer de véritables deſordres; qui enleve les Filles & les Femmes à leurs Peres & à leurs Maris; qui peuple les familles d'Enfans étrangers; & qui couvre les violences & les injuſtices les plus

blâmables, du prétexte d'une liberté de cœur & d'esprit, à laquelle toutes les autres passions se prêtent pour corrompre l'innocence, & la vertu même. 3°. Ils disent que les superstitions Chrétiennes ayant dépeuplé le Monde d'une partie de ses habitans, des deux sexes, pour faire habiter des Deserts & des Monasteres, & frustrer la Nature de la posterité qu'elle en devoit attendre; il étoit nécessaire qu'un Prophete, appellé pour ouvrir les yeux de tous les hommes & leur faire connoitre la véritable Vertu, pratiquât lui-même en ce genre quelque chose d'excessif; afin de les engager à mépriser une fiction de Vertu, à laquelle une vénération bizarre les soumettoit par habitude; & à estimer au contraire la Vertu solide, qui ne consiste jamais que dans son rapport avec le bien universel de la Societé; lequel est aussi éloigné des entreprises que le Libertinage suggere, qu'il l'est d'une basse superstition, qui ne peut être produite que par l'ignorance & la timidité. Enfin ils disent, que la force de l'ame est tellement relative à celle du corps, que Dieu, en donnant la premiere au Prophete, n'a

pu lui refuser les qualitez qui sont les effets de la plus parfaite constitution des organes.

Il avoit, disent-ils, un courage au-dessus de la crainte dont tout homme vulgairement constant & ferme pourroit être ébranlé: une générosité qui s'étendoit à l'Etranger comme au Compatriote, parce qu'elle envisageoit toujours l'utilité la plus générale, & qu'elle n'étoit point retrécie dans les bornes où les sensations communes & le plus prochain interêt la resserent: une fidelité à toute épreuve: une discretion qui l'assuroit de ses Amis, qui ne les chicanoit jamais, & qui les lui faisoit aimer & estimer d'aussi bonne foi, qu'il desiroit lui-même d'en être aimé & estimé: une prudence qui découvroit de loin les sentimens des hommes, à la simple & premiere inspection. Enfin, parce que l'énumeration deviendroit ennuyeuse, il avoit une superiorité de génie, qui savoit estimer le Vrai, & la capacité des moyens, avec une précision sans pareille. Voilà les vertus que les Arabes mettent au-dessus de la Continence, du Jeûne, de la Discipline, & des Pratiques des Mo-

nasteres, & pour l'interêt desquelles il semble que Dieu a sacrifié jusqu'à la reputation de son Prophete, par rapport au trop grand amour du sexe qu'on lui reproche. Après ces mariages, il est certain qu'il continua de vivre comme auparavant, dans la familiarité de ses Amis, qu'il choisit toute sa vie avec une grande distinction ; ensorte qu'on a dit de lui, qu'il a eu l'avantage de ne s'y être jamais mépris. C'est sans doute à l'excellence de son jugement, que l'on doit rapporter une telle fortune : mais comme nous avons à parler dans la suite du choix qu'il fut faire des premiers hommes auxquels il confia son secret, il seroit inutile de s'étendre ici sur cette matiere.

C'EST toutefois l'occasion dans laquelle nos Historiens Chrétiens ont imaginé de lui donner des Amis intimes, dont aucun contemporain n'a jamais parlé ; & d'en faire les complices du crime qu'il méditoit, & qu'il a exécuté. Ces Amis sont, dans la supposition de M. Prideaux, le Moine *Serguis*, auparavant Abbé de la Laure de Bosra, sous le nom de *Bahira* ; & le Juif *Abdias-Ben-Salon*,

sous

ſous le nom d'*Abdallah Ebn-Salem ;* avec leſquels on l'accuſe d'avoir concerté & mis à fin le projet qu'ils lui avoient inſpiré, de renverſer toute la Terre par le moyen d'une Religion imaginaire, compoſée du Judaïſme, du Chriſtianiſme & des Paſſions humaines, dont les trois enſemble ont fait un mêlange artificieux qui a ſéduit la moitié du Monde. Mais M. Prideaux convient en même tems, que le concert de ces trois Impoſteurs a été ſi bien ménagé, que l'on n'en a jamais eu aucune preuve directe ni indirecte. Il convient auſſi d'un fait certain, qui eſt, que Mahomed étoit ſans Lettres, & ſans connoiſſance de tout ce que l'on peut appeller Science, ou Litterature ; & qu'il en fait lui-même la premiere preuve de ſa Miſſion extraordinaire. M. Prideaux ajoute, que le zèle Chrétien, animé dans les anciennes Croiſades, & néanmoins auſſi dépourvu de la connoiſſance des faits, que de celle de la Doctrine que Mahomed combattoit, n'a pu ſe priver de la conſolation de ſe ſervir de toutes ſortes d'armes, bonnes & mauvaiſes, tant pour attaquer un tel ennemi, que pour s'en défendre. Il dit encore,

& je ne saurois m'empêcher d'y souscrire, qu'avant les Traductions qui nous ont été données de quelques Ouvrages Arabes par les Savans du siecle passé, tels que Golius, Eugenius, Pocok, Gabriel Etonissa, Echellensis, & autres, nous connoissions si peu l'Histoire de Mahomed, que nous ignorions qu'il eût eu des Successeurs autres que les Turcs: tant s'en faut que nous eussions quelque connoissance de sa vie & de ses mœurs. Ainsi, crédules par zèle & par contradiction, nous avons reçu tout ce qui s'est présenté pour déposer contre lui. Mais s'il est permis d'en revenir à la plus raisonnable façon de penser, je croi pouvoir dire que Mahomed, Imposteur, ne s'est ouvert de son secret à personne; d'autant plus qu'il auroit commis une indiscretion très inutile, puisque le succès a presque toujours passé ses esperances, & qu'il a toujours fourni de son propre fonds cette éloquence admirable & inimitable qui entrainoit tous les cœurs après lui. Il étoit ignorant des Lettres vulgaires, je le veux croire; mais il ne l'étoit pas assûrément de toutes les connoissances qu'un grand Voyageur peut

acqué-

acquérir avec beaucoup d'esprit naturel, lorsqu'il s'efforce de l'employer utilement. Il n'étoit point ignorant dans sa propre Langue, dont l'usage, & non la lecture, lui avoit appris toute la finesse & les beautez. Il n'étoit pas ignorant dans l'art de savoir rendre odieux ce qui est véritablement condamnable, & de peindre la vérité avec des couleurs simples & vives, qui ne permettent pas de la méconnoître. En effet, tout ce qu'il a dit est *vrai*, par rapport aux Dogmes essentiels à la Religion; mais il n'a pas dit *tout* ce qui est *vrai* : & c'est en cela seul que notre Religion differe de la sienne.

Il est temps après cela d'en venir à moi-même; & de me justifier devant le Lecteur, de l'impression que peut faire le style Oriental & Arabe que j'employe dans ce récit. Je suis Chrétien comme lui, & j'en fais une profession aussi sincere; mais je suis opposé à deux principes, sur lesquels a roulé jusqu'à présent notre Controverse avec les Musulmans. Le premier est, *Qu'il ne se trouve aucun motif raisonnable dans tout ce qu'ils croyent ou pratiquent; ensorte qu'il faille renon-*

cer au sens-commun pour s'y soumettre. Le second, *que Mahomed ait été un Imposteur si grossier & si barbare, qu'il n'est point d'homme qui n'ait dû, & qui n'ait pu s'appercevoir de sa tromperie & de sa séduction.* Contre ces principes je soutiens 1°. Que sans la grace de la Révèlation Chrétienne, qui nous éclaire bien au-delà de ce que Mahomed a voulu connoître & savoir, il n'y auroit systême de Doctrine si plausible que le sien, si conforme aux lumieres de la Raison, si consolant pour les Justes, & si terrible aux Pécheurs volontaires ou inappliquez; & que dans les pratiques du Culte qu'il a établi, on découvre manifestement la cause & la démonstration de cet attachement invincible qu'ont les Musulmans pour leur Religion: attachement très connu par nos Missionaires, qui sont obligez d'avouer le peu de progrès qu'ils font parmi eux. 2°. Je soutiens que Mahomed, Imposteur, n'a été ni grossier, ni barbare; qu'il a conduit son entreprise avec tout l'art, toute la délicatesse, toute la constance, l'intrépidité, les grandes vues dont Alexandre & César eussent été capables dans sa

pla-

place. Il eſt vrai que ſes mœurs ont été plus ſimples que celles de ces deux Conquérans ; qu'il a moins connu l'interêt, l'avarice, le luxe, & la prodigalité : au-lieu deſquels il a employé la Religion pour motif de ſes exploits. Il n'a point non plus aſſujetti ſa Patrie ; au contraire, il ne l'a voulu gouverner que pour la rendre Maitreſſe du Monde, & de ſes diverſes richeſſes, deſquelles & lui, & ſes premiers Succeſſeurs ont fait un uſage ſi deſintereſſé, qu'ils doivent être admirez à cet égard par leurs plus grands ennemis. Au-reſte, comme le but de cet Ouvrage n'eſt que mon amuſement particulier, après lequel je ſubſtitue celui d'un Lecteur équitable, je ne croi pas avoir beſoin de juſtifier mon ſtyle, & les termes que j'emprunte des Livres Arabes. Un pareil Ouvrage, où nous ne pouvons prendre que peu d'interêt du côté de l'inſtruction, & de la connoiſſance des véritez dogmatiques, doit au-moins eſſayer de plaire par la ſingularité des expreſſions.

Nous voici donc parvenus à cette fameuſe année XLI. de la vie de Mahomed, commencée du 20. Avril 611. dans

dans laquelle nous allons voir la métamorphose d'un homme particulier en Prophete ; illuminé par des révèlations, d'autant plus singulieres qu'elles ne précedent presque jamais les évenemens, & ne semblent avoir été données que pour expliquer les raisons de la Providence Divine dans leur diverse dispensation ; ou pour montrer que son motif principal est toujours de conduire les hommes à la connoissance du Vrai, & à la pratique des bonnes œuvres, c'est à dire de celles qui sont relatives à la Justice & au bien général de la Societé. Les idées que nous avons de la Prophétie, sont bien differentes de celles des Arabes. Nous pensons, sur les exemples des Prophetes d'Israël, tels qu'Esaye, Jérémie, Daniel, & autres, qu'un Prophete connoissoit l'avenir avec tant de lumiere & de clarté, qu'il savoit tout ce qui devoit arriver à peu près comme Dieu le connoit lui-même. Ainsi nous jugeons qu'*Esaye* a connu les circonstances de la Vie du Messie, de sa Mort, & de sa Passion, & qu'il les a écrites avec autant d'évidence pour nous qui lisons son Livre, que l'auroit pu fai-

faire un cinquieme Evangéliste. Nous voulons aussi que *Jérémie* vît toutes les circonstances de la destruction de Jerusalem, & qu'ils les ait dépeintes avec des couleurs capables de toucher les pécheurs de ce tems-là, s'ils avoient eu quelque reste de sentiment pour leur Patrie. On prétend enfin que *Daniel* a annoncé de même tout ce qui appartient aujourd'hui à l'Histoire des Monarchies Persanes, Grecques, & Romaines; car nous ne connoissons gueres mieux le passé dans cette Histoire, à certains égards, qu'il paroit en avoir connu l'avenir. Mais les Arabes ne regardent pas la Prophétie comme un Don de Dieu, simplement absolu, tel que nous l'imaginons. Ils croyent qu'il est toujours caractérisé par les talens naturels de ceux qui le reçoivent, ou selon l'application que la Providence en veut faire pour l'instruction de ceux à qui les Prophetes sont eux-mêmes adressez. Ainsi, peuvent-ils dire, lorsque Dieu a voulu faire connoître aux Juifs la mauvaise Politique de leurs Rois, qui s'empressoient de rechercher l'Alliance des Rois d'Egypte, qui d'ail-

d'ailleurs laissoient corrompre les mœurs de leurs Peuples, souffroient que l'esprit de dissolution & de vertige s'emparât de la Capitale, & qu'il empoisonnât tous les cœurs jusqu'à leur faire haïr & mépriser leur Religion, & les maximes les plus importantes à tout Gouvernement: alors Dieu paroit avoir suscité divers Hommes excellens, qu'il a remplis de l'espece de discernement nécessaire pour être touchez de l'abus de cette Politique, qui alloit confondre l'Etat. Ces Hommes extraordinaires reçurent aussi de la Providence, la vivacité, l'éloquence, & le pathétique, avec la hardiesse convenable pour exprimer la vérité, & pour la faire sentir à ceux que le Desordre & l'Illusion n'avoient pas encore endurcis.

PAREILLEMENT, lorsque les Juifs captifs, transportez dans la Terre de Babylone, se croyoient perdus, & confondus pour jamais avec les Nations Idolatres; Dieu suscita Daniel pour les consoler par l'esperance d'une révolution prochaine; laquelle mettant l'Empire en d'autres mains, les employeroit aussi pour leur

leur rétablissement. C'est la raison pour laquelle les Visions de Daniel représentent le grand évenement qui détruisit peu après la Monarchie des Babyloniens, & qui transporta leur puissance aux anciens Perses. Mais comme ceux-ci furent vaincus à leur tour par les Macédoniens, qui fonderent un autre Empire dans la Syrie, duquel les Juifs souffroient beaucoup; & que les Macédoniens furent eux-mêmes soumis par les Romains, lesquels dispersérent la Nation Juive, ruïnerent son Temple, & détruisirent absolument le Culte qui y étoit pratiqué; il étoit nécessaire que ces mêmes révèlations représentassent quelque chose de tout cela. Cependant, comme il seroit absurde d'imaginer que le Prophete ait connu cet avenir avec la clarté dont nous jouïssons après l'évenement, contentons-nous de dire qu'il peut en avoir découvert une ombre très confuse; laquelle auroit été même bien inutile, sans l'interpretation qu'un Ange lui en donna par l'ordre de Dieu. Ainsi nous reviendrons à croire avec les Arabes, que c'est bien moins la connoissance de l'avenir qui distingue & constitue le

Prophete, que le talent de parler ou d'écrire avec une force capable de retirer les hommes de l'erreur, ou de les rappeller à l'attention qu'ils doivent particulierement à la Vérité & à la Justice.

Mais il y a bien une autre objection, que les Arabes mêmes ont employée contre Mahomed, au tems où sa Vocation étoit encore incertaine à l'égard du public. Ils lui demandoient des miracles; comme s'il eût été de l'essence d'un homme qui avoit entrepris d'instruire les autres, d'autoriser ses paroles, plutôt par des prodiges que par des raisons. Ils citoient, à la vérité, leurs Traditions paternelles touchant les Prophetes qui avoient été dans leur Pays; & ils avoient de plus les exemples de *Moyse*, d'*Elie* & d'*Elisée*, parmi les Hébreux, comme celui de Jesus-Christ parmi les Chrétiens. Mais peut-on conclure de ces exemples, que les véritez morales & pratiques n'ayent pas leurs démonstrations en elles-mêmes? En effet, s'il a falu que le Messie operât tant de merveilles, & se ressuscitât lui-même pour prouver sa Divinité, il n'a pas eu besoin de miracle pour faire re-

ce-

tevoir sa Morale. Tout le monde y a généralement applaudi ; & on l'admire encore aujourd'hui, quoiqu'on la pratique si peu. Ainsi Mahomed, en prêchant une semblable Morale, n'a eu d'ailleurs aucune vérité douteuse ou suspecte à persuader, si l'on en excepte le Dogme de la Résurrection, peu croyable aux hommes charnels. L'Unité & la suprème Puissance de DIEU, ne sont point des véritez de même espece que celles-là : elles sont démonstratives par la simple Raison humaine. Partant, les Arabes, & moins encore les Chrétiens, ont-ils été en droit d'exiger des miracles de la part d'un homme, qui déclaroit & protestoit sans cesse n'avoir d'autre pouvoir que de persuader ceux qui le vouloloient écouter pacifiquement, ou celui de soumettre par les armes ceux qui résisteroient à la puissance de ses raisons ; par rapport auxquelles il osoit défier les Hommes & les Anges d'entrer en lice avec lui.

CELA posé, il ne semble pas que le sentiment des Musulmans sur le titre de Prophete qu'ils donnent à Mahomed, soit aussi dépourvu de prétextes qu'on le dit

communément parmi nous. Il suffit, en effet, qu'ils le puissent justifier par l'exemple de ce qui s'est passé chez les Juifs en cas pareil; puisque nous adoptons leur croyance à cet égard: & partant, il n'est point nécessaire qu'ils nous désignent des prédictions formelles de l'avenir, faites avant l'évenement. Il doit suffire qu'ils fassent voir que Mahomed a réellement possedé des talens extraordinaires pour le raisonnement, l'éloquence & la composition; & qu'il les ait employez à l'instruction des hommes, avec un si grand courage, qu'on a pu croire que Dieu en étoit l'auteur. Car c'est-là ce qui constitue le caractere de Prophete, bien plutôt que des prédictions de l'avenir, ordinairement si sujettes à n'être point entendues, ou à être si mal interpretées, que l'on n'en peut tirer de démonstration qu'après leur accomplissement, lequel n'arrive souvent que 7 ou 800 ans après la mort de ceux qui les ont prononcées. Et tels sont, par exemple, les fameux Oracles qui prédirent *que la Sainte Vierge devoit enfanter*; ou *du Sceptre des Juifs, qui ne devoit sortir de leurs mains qu'à la*

venue du Messie. D'ailleurs, la résistance que l'on a longtems apportée à son prétendu Ministere de Prophete, ne fait point de preuve contre lui, qui ne s'étende à tous ceux qui ont été appellez à une semblable fonction ; de qui les persécutions servent à présent de titre à leur Vocation, & convainquent leurs ennemis d'une malignité cruelle & opiniâtre, qui n'est plus contestée. Ainsi, ce que l'on peut opposer valablement à Mahomed doit se réduire, ou à la négation des Dogmes & des Préceptes qu'il a établis ; (ce qui souffre déja une grande difficulté, parce qu'il demeure certain que sa Doctrine ne péche que par son insuffisance, si on la compare à l'étendue de la Foi Chrétienne ;) ou à la négation de la vérité de sa Mission, laquelle n'a véritablement d'autre preuve que ses succès, & la beauté de sa Morale. Enfin, telle opinion que l'on puisse prendre de cette Mission, ou Vocation de Mahomed à la Prophetie, en voici l'Histoire, telle que les Auteurs ont voulu la donner.

Une certaine nuit de l'Hyver de l'an DCXI. de l'Ere Chrétienne, le 12 de

Janvier selon Elmacin, il fut soudainement réveillé d'un sommeil profond où il étoit, par l'apparition d'une lumiere très vive, dont il se sentit pénetré, sans ressentir néanmoins aucune chaleur. Le premier éblouïssement étant passé, il ouvrit les yeux, & apperçut un Ange, dont l'énorme grandeur l'épouvanta, parce que sa tête & ses pieds lui parurent toucher le Ciel & la Terre. Ce qu'il en reconnut dans le premier moment, lui parut plus blanc que la neige la plus pure, & plus brillant que la lumiere du Soleil : de sorte que n'en pouvant soutenir l'éclat, il referma les yeux, réfléchissant en lui-même sur ce que ce pouvoit être, & s'il étoit bien assûré de ne point rêver. En ce moment il se sentit saisi par les cheveux, sans violence ni douleur, & se trouva dressé sur ses pieds. Ce mouvement lui ouvrit les yeux, & l'Ange lui parut alors moins terrible; mais la crainte & l'effroi le pénetrerent de nouveau, lorsqu'il entendit le son de sa voix. Il retomba le visage contre terre, les mains jointes sur sa face, en la posture d'un homme qui adore. Il entendit alors distinctement ces paroles : *Leve toi, au*

nom de ton Seigneur & le mien, qui a créé toutes choſes, & qui a formé l'homme d'un peu de ſang épaiſſi. Il ſe trouva debout, & l'Ange lui préſenta un papier en lui diſant; *Prens & lis, au nom de ton Seigneur. Il a donné l'écriture aux hommes, pour leur apprendre ce qu'ils ignorent. Loue ton Seigneur, exalte ton Seigneur à jamais.* Alors Mahomed reſſentit en lui-même une joye inconnue, & une ſi grande dilatation de ſon cœur, que n'en pouvant ſupporter l'excès, il retomba à terre ſans force & ſans mouvement. L'Ange lui répéta les premieres paroles, *Prens & lis*; & Mahomed répondit: *Seigneur, je ſuis pauvre & ignorant, & je ne connois point les lettres, & n'ai jamais ſu lire.* A cet aveu plein d'humilité, l'Ange repartit par les magnifiques & célebres paroles qui ſont devenues le Formulaire de la Foi de tous les Muſulmans: DIEU: *il n'y a point d'autre* DIEU que DIEU; & *Mahomed eſt ſon Prophete.* Cela dit, l'Ange ne fut plus viſible à ſes yeux, & il demeura rempli de ſentimens inexprimables, mêlez de terreur, d'eſperance, & de foi. Cependant étant revenu à lui, il appella le ſecours de

ſes Femmes, en leur criant: *Venez, venez, envelopez moi de couvertures, envelopez moi; je ſuis prêt de mourir.* Elles le trouverent en effet dans une ſueur extraordinaire, & ſi foible, qu'elles appréhenderent pour ſa vie. C'eſt ainſi que ſe paſſa le premier entretien de l'Ange avec Mahomed.

Mais d'autres Auteurs, qui ne ſe contentent pas de ſi peu, ajoûtent que l'Ange le fondit & refondit juſqu'à trois fois; tant pour lui donner la connoiſſance de l'Ecriture, que pour lui communiquer le courage, la patience, & l'intelligence des choſes cachées qui étoit néceſſaire pour ſa nouvelle fonction. Les paroles de cette premiere converſation ſe trouvent rapportées au Chapitre 96. de l'Alcoran. Mais elles y ſont dénuées de toutes les circonſtances, que nous apprenons ſeulement de ceux qui ont recueilli les diſcours familiers du Prophete, & ſes actions particulieres: ce qui fait voir qu'en effet l'Alcoran eſt proprement un Livre découſu, dont les Verſets n'ont aucune connexité ni rapport; quoiqu'il ſoit évident qu'on auroit pu leur donner une ſuite naturelle & raiſona-

ſonable, ſoit en vue des évenemens qui en ont été l'occaſion, ſoit en vue des matieres qui y ſont traitées. Mais l'on a reſpecté l'antiquité de la Collection qui en fut faite par les ordres du Califfe *Abubeker*, auſſi-tôt après la mort de Mahomed, dans un temps où l'on ſongeoit ſeulement à empêcher qu'il n'y en eût de perdus.

Quant à la diviſion des Chapitres, on la tient poſterieure de pluſieurs ſiecles à la premiere Collection, & elle paroit n'être qu'un effet du hazard, parce que leur dénomination n'eſt jamais priſe de la matiere qu'ils contiennent, mais bien de quelque mot ſingulier qui s'y rencontre. C'eſt auſſi un témoignage bien évident que les Muſulmans n'ont pas travaillé à faire connoitre ce Livre plus beau, plus éloquent, ou mieux compoſé qu'il ne l'eſt naturellement: mais qu'ils ſe ſont contentez de l'eſpece de ſublimité qui s'y trouve au milieu de ce délabrement. Le Chapitre 96. paſſe, en conſéquence des paroles que nous venons de rapporter, pour devoir être le premier de tous. Et l'on juge auſſi que le 95. devroit être immédiatement à ſa ſuite, parce qu'il eſt

 adreſſé

adressé à l'*homme craintif, envelopé de nattes & de couvertures:* ce qui semble faire allusion à l'Histoire précedente. Cependant, le Chapitre 94. intitulé *du Décret Divin*, paroit expliquer le 96. d'une maniere beaucoup plus claire.

Voici de quelle maniere le Seigneur parle. *Nous avons fait descendre du Ciel, dans la profondeur de la nuit que nous avions choisie, l'Ange qui t'a délié la langue*, & *éclairé l'entendement*; & *nous t'apprendrons quel est le mérite de cette nuit, préferable à mille autres nuits, à mille jours, & à mille années, puisque c'est le temps de la descente des Anges, Ministres de l'Esprit de Dieu, qui a porté la vérité dans ton cœur, quand ils se sont faits entendre à ton oreille.* L'intelligence de ces paroles est sans doute très facile, si l'on en fait l'application à l'évenement ci-dessus rapporté. Mais un Interprete célèbre leur donne une autre origine. Il dit que le Prophete, exhortant un jour ses Soldats à supporter les fatigues d'une guerre néceſſaire, leur parla d'un Israëlite qui avoit porté les armes durant mille mois pour le service

de

de Dieu & la défenſe de ſa Religion ; mais qu'un tel exemple, loin de faire impreſſion ſur eux, les porta à lui répondre, que la vie eſt trop courte pour ſe propoſer d'acquérir un ſemblable mérite. Ainſi, plutôt rebutez qu'animez, chacun penſoit à retourner chez ſoi ; lorſque ce nouveau Verſet fut communiqué au Prophete, qui le répandit auſſi-tôt parmi le Peuple.

Mais dans la ſuite, on en a fait une application fort éloignée de l'eſprit & du ſens de Mahomed ; puiſque l'on a prétendu qu'il ſignifie, qu'une ſimple lecture de l'Alcoran eſt préferable à un ſervice militaire de pluſieurs mois, ou de pluſieurs années. Or l'on conçoit aſſez combien un Dogme pareil pouvoit être contraire aux efforts de courage & de perſéverance, qui étoient néceſſaires pour établir cette nouvelle Religion. Auſſi ne voit-on pas qu'une telle interprétation ait été ſuivie juſques au temps où la pieté des Muſulmans s'imagina devoir imiter celle des Chrétiens, en ce que ceux-ci récitent tous les jours certaine partie de leurs Ecritures. Mais elle ne ſe piqua point de les imiter dans le

Chant

Chant musical, & la varieté des Airs qu'ils y donnent; les regardant plutôt comme indécens dans la Priere, ou comme un obstacle à la méditation que l'on doit faire des Livres saints. Ce furent les *Mollahs*, *Imans*, & autres personnes du Clergé Musulman, qui inventerent le mérite de cette lecture de l'Alcoran, dont ils firent une fonction differente de la Priere & de la Prédication, depuis que les Califes & les Gouverneurs eurent abandonné le Ministere Ecclésiastique, qui étoit autrefois le premier ressort de leur autorité, & que les nouveaux Ministres des Mosquées furent des hommes vils, dépourvus de tous les talens qui avoient fondé la Religion. Ces Ecclésiastiques ne purent se distinguer, ni acquérir de la considération parmi le Peuple, qu'en introduisant de nouvelles pratiques de dévotion, sous le spécieux prétexte de la spiritualité. Il en est arrivé à peu près autant dans le Christianisme, par l'établissement de tant d'Ordres Religieux, qui renferment une infinité de personnes des deux Sexes, dont la plupart seroient inutiles au Monde dans toute autre profession. Ainsi l'on voit

voit que les Ecclésiastiques ont également profité, dans deux Cultes si contraires, des moyens qui se sont présentez pour pouvoir se séparer des autres Citoyens, & s'établir un mérite distinctif, même devant Dieu. Au-reste, cette premiere apparition de l'Ange fut suivie durant plus de 22 ans d'une si grande quantité d'autres semblables, & de la distribution d'un nombre si considerable de Versets, qu'on en a formé un volume que les Musulmans nomment *Coran*, ou *Al-Coran* quand on y joint l'*article*, pour exprimer le Livre par excellence, ou le Livre auquel nul autre n'est comparable: puisqu'il contient la pure Parole de Dieu, ou l'expression de sa Volonté, telle qu'elle a été révèlée par l'Ange au Prophete choisi qui devoit la faire connoitre aux hommes, sans mêlange d'aucun fait humain, ni d'autre expression étrangere qui puisse en affoiblir l'autorité.

Mais le terme de *Parole de Dieu* ne doit pas être pris au sens, que ce soit une parole sortie de lui ou de sa bouche; comme le pourroient penser des esprits assez grossiers pour attribuer un corps

corps & des membres à la Divinité. Les Interpretes ont pris soin d'avertir les Musulmans à cet égard, & de prévenir l'impression qu'ils pouvoient recevoir du Dogme des Chrétiens qui personifient cette Parole. Ils disent donc, que c'est une partie du Décret éternel qu'il a plu à la bonté & à la justice de Dieu; concourantes ensemble, de manifester aux hommes par le ministere de Mahomed, pour leur faire connoitre le plus parfait usage qu'ils puissent faire de leur Raison. Ils ne veulent pas non plus que ce soit une Règle, ou une Loi occasionelle, qui n'aît commencé d'être vraye que quand il a plu à Dieu de la manifester. Ils la nomment, au contraire, *la justice de tous les siecles*, & assûrent que la perfection d'un Fidele, en quelque temps qu'il ait vêcu, a toujours été relative à cette souveraine Justice, qui a perpétuellement subsisté dans le Décret divin. Mais ce sentiment n'en est pas demeuré à la simple spéculation. Comme les hommes se portent naturellement à renchérir sur la simplicité des opinions qui leur sont proposées, il est arrivé qu'au-lieu de renfermer le respect dû à

cette Loi, sous l'idée de Parole de Dieu, dans la nécessité absolue de sa pratique; on est venu à disputer sur la dignité de son origine, & à mettre en question, si elle étoit créée ou increéée. Mais pendant que l'on employoit les dernieres violences pour l'une ou l'autre these, selon la portion du crédit ou de l'autorité de ceux qui les soutenoient, on a totalement négligé d'y conformer ses mœurs.

L'ALCORAN, considéré comme Loi suprème en cette qualité de Parole de Dieu, fut pris pour Arbitre du grand differend survenu pour la succession du Prophete, entre *Ali* son Gendre & le Calife *Moaviah*. Mais l'artifice de l'Usurpateur ayant prévalu sur la candeur du légitime héritier, le Public mécontent commença à raisonner sur la maniere frauduleuse dont les Grands s'exemptoient de l'observer. Et comme la succession des *Alides* n'a jamais manqué de partisans, il y eut des Docteurs qui s'échaufferent si fort l'imagination à ce sujet, qu'ils soutinrent que le préjudice fait à *Ali* n'étoit pas une injustice ordinaire, commise au mépris d'une Loi usuelle; mais

mais qu'elle attaquoit Dieu même, & la vérité de son Etre; parce que l'Alcoran, qui adjuge aux Enfans la succession de leurs Peres, est une Loi invariable, & aussi éternelle que Dieu même, dont le Décret est essentiel à son Etre, puisqu'il ne peut exister sans sa volonté. Cependant d'autres Docteurs, non moins attachez à la succession des *Alides*, mais qui se piquoient de ne donner que des notions claires & précises, userent bien-tôt de distinction pour se mettre à couvert de l'autorité despotique des Califes, qui vouloient faire recevoir l'une ou l'autre opinion selon qu'ils l'imaginoient contraire ou favorable à leur autorité; & qui pour cet effet faisoient dresser des Formulaires qu'ils contraignoient de signer, sous differentes peines de mort, d'exil, de prison, de privation de biens, &c.

Ces Docteurs convenoient que l'Alcoran, consideré comme partie du Décret divin, ne pouvoit être mis au nombre des choses créées; parce qu'étant essentiel à Dieu, il lui doit être coéternel. Mais ils disoient en même temps, que par rapport aux hommes, auxquels
il

il n'avoit pas toujours été connu, on ne pouvoit se dispenser d'admettre un changement qui avoit rendu manifeste & obligatoire ce qui ne l'étoit pas auparavant; ou bien, que ce seroit nier la vérité & la nécessité de la Mission du Prophete par le ministere duquel cette Loi avoit été révèlée. Toutefois, comme l'Autorité ne respecte que rarement les bonnes raisons, le Docteur *Ahmad Ben Hambal* ne put éviter une correction de 50 coups de fouet, que le Calife *Motassem* lui fit donner publiquement dans la Mosquée, & même une longue prison, dont il ne fut délivré que par son Successeur, pour n'avoir pu fléchir, contre sa conscience, à la volonté d'un Prince qui n'entendoit pas la question, ou qui du moins ignoroit les conséquences fâcheuses que sa propre opinion pouvoit avoir.

QUAND je dis que ce Prince n'entendoit pas la question, je veux marquer qu'il lui arriva dans cette occasion ce qui est ordinaire à tous les Princes qui n'étant pas Théologiens, & ne pénetrant pas les motifs ni les conséquences des disputes, se laissent prévenir par l'un des

Partis, qui rend toujours l'autre suspect à leur autorité. En effet, c'étoit si peu par zèle pour la Maison d'*Ali*, que *Motassem* s'entêta de cette opinion, qu'il en a été le persécuteur déclaré pendant sa vie, & qu'il en transmit la haine à son Successeur. Mais d'autre part, les Docteurs, piquez de voir que tout le fruit qu'ils retiroient de leurs études & de leurs méditations, n'étoit que de s'exposer davantage aux violences des Princes, ne voulurent plus s'entendre avec la Politique mondaine, ni concourir avec elle pour recevoir les opinions dominantes à la Cour, ou jugées nécessaires pour augmenter la soumission des Peuples. Et c'est ce qui a perpétué les Sectes qui divisent encore aujourd'hui la Religion Musulmane; que l'Autorité civile & militaire ont dans la suite également négligées, parce que leurs differens sentimens n'influent en aucune maniere sur le Gouvernement, depuis qu'il ne s'agit plus entre elles des droits de la succession, abandonnée, ou plutôt demeurée vacante, après un si grand nombre de siecles, & sur-tout depuis que l'Empire est passé à des Nations étrangeres, telles que les

Turcs,

Turcs, les Tartares, Uzbecks, & Mogols.

TELLE est donc l'idée générale que les Musulmans ont prise de l'Alcoran révèlé à Mahomed : à quoi ils ajoutent, que la composition du Livre entier est si sublime, si élégante, & si persuasive, qu'il n'est point de Lecteur attentif qui n'en reconnoisse d'abord l'excellence & la divinité. Enfin, ils n'oublient pas d'employer, en faveur de ce Livre, le même argument dont Mahomed s'étoit si heureusement servi ; en disant, qu'il est au-dessus des forces ordinaires de la Nature, qu'un homme sans Lettres, nourri dans l'ignorance, & dépourvu de toutes les connoissances théologiques, (qu'un Savant auroit pu tirer en Arabie même; soit des Mages, des Juifs, des Chrétiens; soit des autres Nations Asiatiques, Indiens, Brachmanes, Mogols, Chinois, ou Insulaires; soit de l'ancien Paganisme des Grecs & des Romains,) ait pu inventer par ses propres forces un systême de Doctrine capable d'ouvrir les yeux de tout le monde, & d'anéantir ou dissiper, comme par un souffle, tout ce que l'adresse humaine, la fourbe, l'étude, l'interêt, le libertinage, & l'ambition ont

pu imaginer, depuis qu'il y a des hommes, pour tromper les ſimples, & les engager dans des pratiques convenables à leurs differentes vues. *C'eſt ici la cauſe de tous ceux qui ont le cœur droit*, dit l'Alcoran au Chapitre 47. *Ceux qui n'ont pas l'intention ſincere, ou que l'interêt de leur propre Raiſon & celui d'une Juſtice univerſelle ne touchent pas, ceux-là ne doivent rien à notre ſocieté. Qu'ils nous perſécutent, qu'ils nous combattent; Dieu ſera pour nous, avec le plus grand nombre. Ceux qui ne veulent pas aujourd'hui être vos Freres, ſeront bientôt vos Eſclaves. Il vous payeront un tribut amer, de leurs biens, de leurs ſervices, de leurs Enfans, & de tout ce qu'ils poſſedent. Vous les paſſerez au tranchant de l'épée: vous n'en laiſſerez vivre que ce qu'il vous plaira; parce qu'ils ont mépriſé la Raiſon & la Vérité, les dons excellens que Dieu leur vouloit partager avec vous.*

CEPENDANT, Mahomed donna un ſi bon ordre à ſon domeſtique, que le ſecret important de ſes Apparitions ne tranſpira point dans le public. Pendant deux ou trois années que dura cette précau-

caution, Mahomed parut toujours le même Particulier que ses Concitoyens avoient vu & connu jusques-là; vivant & conversant avec eux dans une simplicité bien éloignée de ce qui se préparoit. Mais dans l'interieur de sa maison, on le trouvoit & plus sérieux, & plus abstrait, & plus retenu avec ses Femmes. Il s'en abstenoit assez souvent, pendant des jours & des nuits entiers; ensorte que ses Femmes, & principalement *Aischa* qui étoit la plus jeune, en conçut de l'inquietude, dans la crainte que quelque amour nouveau n'en fût le véritable sujet. Toutefois, Mahomed ne pensoit alors qu'à s'éloigner de toute sorte de commerce : il se cachoit dans les montagnes voisines de la Ville, pour s'occuper, ou de Dieu, ou des projets de son ambition, & des moyens les plus propres pour les conduire au succès dont il se flatoit. La Montagne de *Thour* étoit celle qu'il fréquentoit davantage, parce qu'elle étoit la plus voisine de sa demeure; mais il étoit aussi quelquefois à des distances plus éloignées, & principalement à l'*Abucabis*, où la Tradition porte qu'il a eu ses

plus étroites communications avec l'Ange.

CEPENDANT, comme l'inquietude des Femmes sembloit exiger de sa prudence quelque précaution particuliere, pour conserver la paix & le silence nécessaire au secret qu'il vouloit garder, il jugea à propos d'appeller dans sa maison *Chadije* sa Femme, pour lui confier cet important secret. Elle avoit été Veuve assez longtemps; & quoique privée d'Enfans, elle n'avoit pas voulu se donner à un autre Mari, duquel elle n'auroit pu attendre une préference qui flate si sensiblement les Femmes les plus vertueuses. Elle avoit d'ailleurs, avec beaucoup d'esprit, un courage au-dessus de son sexe, & un sentiment de pieté digne de la famille dont elle étoit sortie. Mahomed éprouva pendant quelque temps la solidité de son caractere; après quoi ayant jugé y pouvoir prendre une entiere confiance, elle fut la premiere à laquelle il osa déclarer sa Vocation Prophétique, avec le détail de tous les moyens qu'il avoit projettez pour rétablir la Religion & le Culte pu-

public dans la pureté dont il avoit l'idée.

CHADIJE, pleine d'élevation dans les sentimens, & d'une pieté superieure à celle qui est ordinairement pratiquée chez le Sexe tendre, goûta les propositions du Prophete, & conçut avec évidence que le rétablissement de la Religion serviroit, non seulement à délivrer la Nation du joug des Etrangers, mais la mettroit en état d'aspirer à des conquêtes faciles, qui porteroient la gloire & la renommée de son Epoux aussi loin que celle des plus illustres Conquérans. Ainsi *Chadije*, persuadée de l'utilité du projet, ne cessa plus d'exhorter Mahomed à le poursuivre & à vaincre sa propre modestie, qui faisoit seule un si grand obstacle à l'exécution des desseins de DIEU.

NOS Auteurs Chrétiens, qui affectent toujours d'attribuer à l'imposture de Mahomed toute la honte dont il leur est possible de la charger, comparent cette séduction de *Chadije* à celle que fit le Diable dans le Paradis terrestre: prétendant, que comme le Serpent se servit

d'une Femme pour porter le premier Homme au mépris du commandement de Dieu; Mahomed, pour répondre à son véritable original, avoit dû faire couler le poison de sa mauvaise Doctrine par l'organe d'une autre Femme, capable d'adresse & d'insinuation. Cependant, les Auteurs Mahometans ne nous apprennent point que *Chadije* ait jamais travaillé à répandre la Doctrine du nouveau Prophete. Et véritablement, il y a peu d'apparence qu'il eût voulu choisir une Femme, que son Sexe obligeoit de vivre renfermée, pour en faire le premier Apôtre de sa prétendue Religion. Tout ce que l'on peut présumer de plus, est que *Chadije*, une fois persuadée, a pu jetter les premieres semences de la Doctrine de Mahomed dans le cœur des personnes qui étoient à son service, ou à celui du Prophete.

Le second Prosélyte de la Religion Musulmane a été *Zeïd*, fils de Hareth, Cousin-germain & Beau-frere de Mahomed, duquel il est aussi qualifié *Serviteur*, non seulement parce qu'il s'étoit intimement attaché à sa personne, mais plutôt parce que depuis l'élevation du Pro-

Prophete: à la Dignité de Chef de la Nation Arabe, il a fait la charge de ſon Miniſtre: fonction qui, en ce tems de ſimplicité, ne donnoit encore à ceux qui en étoient revêtus, d'autre titre que celui d'Employé, ou de Serviteur. C'eſt-pourquoi l'Hiſtorien Elmacin, qui nomme exactement les *Viſirs*, ou Miniſtres des Princes dont il a donné l'Hiſtoire, ne qualifie ceux des premiers Califes que du nom de *Serviteurs:* ce qui fait voir qu'ils étoient encore éloignez du faſte des Rois de l'Orient qui les avoient précedez. Au-reſte, ce *Zeïd* eſt fameux dans cette Hiſtoire par rapport à l'injuſtice que Mahomed commit envers lui par l'enlevement de ſa Femme, dont il étoit devenu amoureux, & qu'il l'obligea de repudier pour l'épouſer enſuite.

Enfin, le troiſieme Proſélyte fut *Ali*, qui fut depuis Gendre de Mahomed; qui l'aimoit autant que ſi c'eût été ſon Fils, tant à cauſe de ſa hardieſſe ſurprenante, (qui l'a porté à exécuter des choſes comparables, ou ſuperieures à tout ce qu'on lit de plus merveilleux dans l'Hiſtoire, par rapport au cou-

rage & à la force du corps ;) qu'à cause de sa docilité à se soumettre à la justice & à la raison, malgré l'impétuosité de son temperament. On a dit de lui, qu'il étoit aussi véritable & aussi juste, qu'il étoit courageux. Mais la simplicité de ses mœurs, & sa constance redoutable aux méchans, les engagea à pratiquer des artifices dont il se méfia trop peu, & qui le priverent de l'Empire, lui & sa posterité. On a dit de lui, qu'il étoit Musulman avant que de naitre; & qu'ayant empêché sa Mere de se prosterner devant son Idole particuliere pendant tout le tems qu'elle le porta dans son ventre, elle le mit au monde dans l'enceinte de la *Kaaba*, où elle étoit allée faire ses prieres. Mahomed disoit lui-même, par rapport à cette singularité : *Ali est né pour soutenir la vérité de Dieu, comme je suis né pour la publier.*

Ces trois sont reconnus sans contestation pour les premiers Musulmans. Mais les six qui les ont suivis dans la même vocation ne sont pas moins illustres.

Le premier d'entre eux est *Abdollah*, sur-

surnommé *Abubeker*, Beau-pere du Prophete, & en même temps l'homme de toute l'Arabie qui avoit une plus grande réputation de justice & de probité. Mahomed se rendit maitre de son esprit, & le porta à l'enthousiasme dont il étoit possedé lui-même, en lui faisant considerer l'état de la Nation Arabe, presque assujettie par les Etrangers; & si peu attentive à son bonheur & à sa gloire, qu'elle alloit elle-même au-devant du joug, tantôt vers les Perses, & tantôt vers les Romains, selon que l'un ou l'autre Peuple avoit la fortune favorable. Il lui fit envisager comme un grand malheur, la faute d'avoir reçu les Juifs dans le sein de la Patrie; parce que cette Nation n'étoit plus sensible qu'à l'interêt; qu'elle avoit oublié la pieté & l'Alliance de ses Peres avec Dieu, si ce n'est quand il s'agissoit d'usurper le bien des Arabes, & de s'approprier les plus fertiles endroits de leur Pays; que c'étoit alors qu'ils faisoient valoir leur filiation d'Araham; mais qu'ils ne reconnoissoient les Arabes pour leurs Freres, qu'à la condition de calomnier leur origine, & de traiter leur Pere Ismaël comme un Enfant proscrit &

& deshérité. L'Esprit divin, ou plutôt l'enthousiasme, se saisit alors de l'imagination de Mahomed, qui commença un nouveau discours, tel que le peut faire un homme transporté. Il y parla sous le nom d'Abraham, en disant à Dieu: *Seigneur, j'ai placé un de mes Enfans dans une vallée stérile, auprès de votre Maison sacrée: Seigneur, donnez protection & immunité à ce Pays; & ne permettez pas que ni moi, ni mon Fils adorions jamais des Idoles, ni autre chose que vous.* Il fit voir ensuite à *Abubeker*, que les malheurs de la Nation Arabe n'avoient d'autres principes que la corruption du Culte de Dieu: Que chaque Particulier, & chaque Famille avoient des Idoles selon leur goût & leur fantaisie: Que cette abomination avoit pénetré jusques dans le Lieu saint, où l'on voyoit, à la honte des Anges, d'Ismaël, & d'Abraham, les infames Idoles de *Lath* & d'*Ozza*, auxquelles on rendoit des honneurs qui n'étoient dûs qu'à Dieu. Ce discours, naturellement susceptible de véhémence & de traits, fut poussé aussi loin que Mahomed le jugea convenable à son auditeur: puis, avec une modestie adroitement ména-

nagée, il feignit de craindre d'en avoir trop dit, & de s'être laissé emporter par son zèle; quoique sans regret d'avoir ainsi déclaré ses sentimens à un Beau-pere de la sagesse & de l'amour duquel il étoit assûré. Il vit toutefois l'effet de son discours, & il eut la joye de s'en pouvoir applaudir; ayant remarqué que pendant qu'il dura, les larmes coulerent des yeux du personnage qui l'écoutoit.

Peu de jours après, *Abubeker* revint visiter Mahomed, accompagné d'*Othman* Fils d'*Affan*, (l'un des plus considerables Citoyens de la Mecque, & qui dans la suite est devenu le troisieme Successeur du Prophete;) d'*Abdol-Rahman*, Fils d'*Aawf*; de *Zobeïr*, Fils d'*Awam* Beau-frere de Mahomed; & de *Saad*, Fils d'*Abu-Wakas*; tous personnages importans, & qui le sont encore devenus davantage depuis leur conversion au Musulmanisme.

Abubeker, portant la parole, témoigna à son Gendre, par une soumission qui se trouve rapportée au Chapiere 46. de l'Alcoran, qu'il avoit été si touché des véritez qu'il lui avoit découvertes dans la conversation précedente, qu'il

étoit

étoit résolu d'embrasser sa Doctrine ; puis adressant à Dieu sa priere, il dit, comme il est rapporté au même Chapitre 46 : *Seigneur, enseigne moi par ton inspiration. Touche moi de la reconnoissance qui est dûe à tes bienfaits. Eclaire mes Parens, qui m'ont donné la naissance ; éclaire mes Enfans, à qui je l'ai pareillement donnée par ta volonté. Je m'abandonne à toi, & je desire d'être un véritable Musulman* ; c'est à dire, de suivre la Religion d'Ismaël & d'Abraham, qui étant nommé *Islam*, communique le nom de *Moslem* à ses Sectateurs, d'où nous formons celui de *Musulman*. Cette Profession fut reçue de Mahomed avec applaudissement, comme on peut aisément l'imaginer ; & il y répondit par les paroles qui se trouvent au même Chapitre : dans lesquelles, après avoir loué l'affection d'*Abubeker* envers ses Parens, par la consideration des peines & des soins que l'éducation des Enfans coûte aux Peres & aux Meres pour les conduire jusqu'à la virilité ; il assure le nouveau Croyant, que tous ceux qui croiront en DIEU, & qui exerceront la Justice, n'auront ni crainte, ni tristesse, & qu'ils

qu'ils recevront en Paradis une recompense inexprimable & éternelle de leurs bonnes œuvres. Il y a lieu de douter que le reste de ce Chapitre doive être pris pour la continuation du Discours que Mahomed fit en cette occasion; à cause qu'il y est parlé au Verset 10. de la nouvelle conversion d'un Juif, qui est certainement posterieure. Mais on croit au contraire, qu'il prononça alors une partie du Chapitre 21. qui est intitulé *les Prophetes*; & qui paroit en effet un Discours neuf, & très propre à toucher des personnes capables de réflexion, ou plus instruits que le commun du Peuple; pour lequel il semble qu'il ait destiné d'autres Chapitres qui ne contiennent que des descriptions du Paradis & de l'Enfer, des exhortations à la guerre, ou la promulgation des Loix dont il jugea l'établissement nécessaire. Voici quelque traits de ce Discours.

„ CITOYENS de la Mecque: L'heure „ est venue, de rendre compte de votre „ raison & de votre courage. En-vain „ vous les avez reçus d'un Maitre tout-„ puissant, liberal, & bien-faisant, si „ vous les traitez avec négligence, & si „ vous ne refléchissez jamais. Je vous „ avertis

„ avertis de la part de ce Maitre. *Je* „ ſuis nouvellement chargé de ſa Légation, „ pour vous dire qu'il ne veut plus que „ vous abuſiez de ſes dons précieux, en „ paſſant une vie inutile, & ne les em- „ ployant qu'à des amuſemens indignes „ de lui. Ne laiſſez plus diſtraire vos „ cœurs par des plaiſirs imaginaires : „ ouvrez vos ames, & recevez y la vé- „ rité. Mais ce Mahomed qui vous „ parle, n'eſt-il pas un homme tel que „ vous ? Etes-vous venus écouter les „ chimeres de quelque Songe, des Vers „ rimez par un Poëte adroit, ou de „ vieux Contes des anciennes Hiſtoires, „ amuſemens frivoles des Vieillards & „ des Enfans ? Attendez-vous des mira- „ cles, ou des preſtiges ? Hommes A- „ rabez, écoutez ; c'eſt Dieu qui va „ parler : c'eſt lui qui a fait le Ciel & „ la Terre, & qui n'ignore rien de ce „ qui s'y paſſe ; il connoit le fond de „ vos cœurs. *Di leur* *, Prophete, que „ de

* *C'eſt une de ces expreſſions, communes dans l'Alcoran, par leſquelles le nouveau Prophete faiſoit entendre à ceux qui l'écoutoient, qu'il ne parloit plus de lui-même, & que l'Eſprit de Dieu le transportoit.*

„ de toutes les Villes qui sont péries
„ pour la dureté de leurs cœurs, nous
„ ne leur avons adressé que des hommes
„ semblables aux autres, que nous avions
„ instruits par la révèlation. *Di leur*
„ qu'ils interrogent les familles de la Loi
„ & de l'Evangile, & qu'ils apprennent
„ d'elles que ces Envoyez n'ont point
„ été des Anges, ou des Hommes qui
„ vécussent sans manger. Ils n'ont point
„ été éternels sur la Terre, & n'ont
„ point prolongé leurs vies au-delà du
„ terme déterminé. *Di leur*: Nous n'en
„ avons pas été moins fideles à exécuter
„ ce qu'ils ont promis de notre part;
„ nous les avons toujours délivrez, &
„ nous avons perdu les prévaricateurs
„ & les endurcis. Et maintenant nous
„ t'envoyons une Parole qu'ils ne peu-
„ vent pas refuser d'entendre. Nous
„ parlons un langage vulgaire, qui est à
„ la portée du plus foible, & du plus
„ fort. Combien avons-nous fait périr
„ de Villes injustes, à la place desquelles
„ nous avons fait naitre d'autres géné-
„ rations? Quand ces Nations mauvai-
„ ses sentoient notre châtiment, elles
„ fuyoient avec vîtesse des lieux qu'elles

 „ croyoient

„ croyoient frappez de notre colere. Mais
„ *di leur*, que les Anges s'en moquoient.
„ Ne hâtez point votre fuite, Enfans
„ d'iniquité ; retournez à votre Patrie,
„ & à vos demeures paternelles : on vous
„ interrogera ſans doute, avant que de
„ vous punir. Oh malheureux que nous
„ ſommes ! *répondront-ils* ; nous n'a-
„ vons point été auſſi méchans que l'on
„ nous en accuſe ; & ils n'ont point ceſ-
„ ſé de nous reprocher leur punition
„ comme une injuſtice, juſqu'à ce qu'ils
„ ayent été détruits & renverſez comme
„ une moiſſon coupée. *Di-leur* : Avons
„ nous tiré du néant le Ciel, la Terre,
„ & tout ce qu'ils contiennent, pour un
„ divertiſſement odieux, ſans égard à
„ la vérité & à la juſtice ? *Prophete*, fais
„ évanouïr le menſonge, fai diſparoître
„ la vanité, perce-les de mille traits ; les
„ fleches feront la vérité, & ce ſont les
„ armes que nous te mettrons entre les
„ mains. *Di-leur* : Malheur à vous, à
„ la fauſſe opinion que vous avez de
„ Dieu ! Les Cieux & la Terre ſont à
„ lui, & rien de ce qu'ils contiennent ne
„ s'eſt encore laſſé de lui obeïr. Le So-
„ leil & les Aſtres n'ont point dédaigné
„ leur

„ leur servitude : ils n'ont point appellé
„ d'autres Dieux de la Terre pour ressus-
„ citer les morts. *Citoyens*, ne voyez-
„ vous pas, que s'il y avoit plusieurs
„ Dieux égaux en puissance, ils se dé-
„ tuiroient les uns les autres ? Mais
„ louange à DIEU, Seigneur de la Gloi-
„ re. Il est unique, & nul ne lui de-
„ mandera compte de sa volonté, ni de
„ l'usage de son pouvoir. C'est lui qui
„ interrogera les hommes, & qui leur
„ demandera raison des Dieux qu'ils se
„ sont forgez sans raison. C'est l'avertis-
„ sement que je vous donne, pareil à ce-
„ lui des Prophetes qui ont été avant
„ moi. Il n'y a point d'autre DIEU que
„ DIEU, & c'est lui seul que vous de-
„ vez adorer.

J'ARRETE ici cette Traduction d'une Piece si magnifique, dans la crainte que sa lougueur ne la rendît ennuyeuse malgré la singularité des pensées ; ne s'agissant que de Lieux-communs, qui sont traitez à peu-près de même maniere parmi nous. Mahomed y rapporte ensuite l'Histoire abregée des differens Prophetes, avec des circonstances qui nous sont inconnues. Il dit, par exemple, qu'Abraham étant en-

core Enfant, s'instruisit de la vérité de Dieu par la contemplation du Ciel: Qu'il demanda à son Pere la raison du Culte qu'il rendoit à ses Idoles; & que le Pere ne lui en donna d'autre, que l'imitation de la Religion de ses Ancêtres, qu'ils avoient pratiquée jusqu'à la mort: Qu'Abraham lui en avoit montré l'erreur, sans autre fruit que d'exciter sa colere; ce qui avoit réduit le jeune Enfant à la nécessité de former le dessein de briser ces Idoles, à la premiere occasion que l'absence de son Pere lui pourroit procurer. Il ajoute, qu'en effet cet Enfant les brisa toutes, à la réserve de la plus grande; & que le Pere étant revenu, surpris de cette destruction, en demanda la cause à son Fils; qui répondit, que puisque c'étoient des Dieux, il pouvoit les interroger eux-mêmes, & qu'ils en diroient mieux la vérité. Sur quoi le Pere s'irritant davantage, le Fils osa lui reprocher qu'il servoit des Dieux qui ne pouvoient ni parler, ni se défendre. On le condamna pour ce sujet à mourir dans une fournaise ardente, de laquelle Dieu le délivra, comme il délivra depuis de pareils ennemis, Loth,

Moy-

Moyse, & tous les Prophetes jusqu'à JESUS-CHRIST Fils de Marie, né d'une Vierge, & conçu par le souffle du TRE'S-HAUT, pour être un prodige à toutes les Nations.

„ Pour vous, Arabes, *reprend Mahomed au Verset 92. du même Chapitre 25.* vous n'êtes qu'un Peuple. Je „ ne suis qu'un seul Dieu, votre Sei„ gneur; & vous ne devez servir que „ moi. Les Chrétiens & les Juifs ont „ eux-mêmes divisé leur Foi, & ils en „ rendront compte au dernier jour: „ Jour terrible! où les méchans seront „ rappellez du néant, non pour vivre „ comme la premiere fois sur la Terre, „ mais pour être des tisons de l'Enfer, „ dans un lieu si profond que leurs cris „ épouvantables ne seront entendus d'au„ cun endroit." Ceci nous représente un échantillon des autres Discours de Mahomed; dans lesquels on trouve partout la même force, mais non pas la même nouveauté; puis qu'il est sujet aux dites & redites, & aux défauts de compositions ordinaires à ceux qui n'ont point rectifié, par l'usage de l'Eloquence, ou par une étude méthodique, les

talens naturels qui remplissent leur imagination de figures, & leurs bouches d'expressions, les unes mieux choisies que les autres.

L'EFFET de ce Discours fut de persuader les cinq Auditeurs nouveaux, qu'Abubeker avoit conduits au prétendu Prophete : lequel, de sa part, touché d'un succès qui lui avoit soumis une partie des plus renommez Citoyens de la premiere Ville de l'Arabie, prit plus de confiance à la Vocation qui lui avoit été manifestée, & ne fit plus de difficulté de parler en public. Ce fut d'abord en sa maison, où les curieux le venoient entendre ; ensuite dans les Places de la Ville, où le Peuple s'assembloit pour l'écouter ; enfin dans le Portique du Temple, où les Pélerins & les Dévots de profession se trouvoient en plus grand nombre. Il ne paroit pas cependant, que ses discours fissent d'abord un grand effet. On étoit bien aise de l'entendre, parce qu'il débitoit des Histoires inconnues, & qu'il les narroit d'une maniere agréable ; mais les peintures qu'il faisoit du Paradis & de l'Enfer touchoient peu ses Auditeurs,

parce

parce que la Résurrection étoit pour les Arabes un Dogme étranger, dont ils n'avoient jamais ouï parler, & qui leur parut tellement incroyable quand il leur fut proposé, que la plupart s'en moquerent, ou le mépriserent comme une puérilité. Il gagna donc très peu de monde, dans ces premiers commencemens: mais on s'apperçut néanmoins que ses opinions n'avoient pas laissé de se répandre, & de faire impression sur les esprits, sinon jusqu'au point de les soumettre totalement, au moins jusqu'à celui de former des scrupules dans leurs consciences, & d'animer leur courage à l'amour de la liberté, & à la haine des Etrangers. Mahomed se servit avantageusement du consentement que les Juifs & les Chrétiens donnoient au Dogme de la Résurrection; car il renvoyoit toujours les Arabes à leurs Livres, dans lesquels il supposoit que les premieres véritez avoient été fidelement écrites, quoiqu'elles eussent depuis été corrompues en divers endroits par des motifs d'interêt & de malice, dont il les accusoit.

Il imputoit aux Juifs la corruption du Texte de la Loi, par principe de haine

contre les autres Nations ; par le motif de l'orgueil & de la vanité avec lesquels ils se préferoient à tous les Peuples du Monde ; & par celui de l'avarice qui les portoit à des usures énormes, pour dépouiller les autres hommes de leurs biens, loin d'exercer la charité & la compassion, qui sont les vertus les plus nécessaires à la Societé, & qui leur avoient été si recommandées par la Loi. Pareillement, il imputoit aux Chrétiens la corruption du Texte de l'Evangile, par le principe des divisions extraordinaires qui regnoient entre eux, & dont le premier effet, après les persécutions réciproques, (qui contentent les passions particulieres,) avoit été l'alteration d'un Livre qui n'enseignant que des véritez très simples, & ne recommandant que la paix & l'union, condamnoit également les animositez & les opinions extrèmes de tous les Partis.

Ainsi, après bien des Prédications, & au bout de trois années, Mahomed ne se trouva gueres plus avancé que le premier jour. Il ne comptoit encore au nombre de ses véritables Disciples que 39 personnes, entre lesquelles il y avoit

trois Femmes, avec le nommé *Thela*, qui prétendoit avoir été présent à l'avanture de l'Abbé de *Bosra*, ci-devant rapportée ; & un autre Fils d'*Abucaab*, que *Nophail* Fils de *Haulah*, qui se trouva Prince des Koréishites, fit mettre en prison sous prétexte qu'il avoit excité quelques troubles dans la Ville. Mahomed avoit de grands ennemis parmi les Koréishites : car outre que le Peuple, (qui ne se départ que difficilement des usages pratiquez depuis longtemps,) lui étoit opposé, parce qu'il vouloit conserver ses Dieux, & continuer le même Culte & la même habitude de vie; les Chefs de leur côté, qui vouloient gouverner cette espece de Republique, avoient un interêt sensible à prévenir les desseins de Mahomed; qui, sous prétexte d'une reforme dans la Religion, tendoient manifestement à le rendre maitre de tous les esprits, pour les conduire à des fins ignorées, mais qui les excluroient infailliblement du Gouvernement. Entre ces Chefs de la Ville l'on comptoit *Abu-Sophian* Fils de *Haub*, Chef des Enfans d'*Ommias* ; *Abu-Taleb* Chef des *Hashémites*, & On-

cle de Mahomed ; *Abulahab*, & *Abugehel*, Frere puisné d'*Abutaleb*, & par conséquent Oncle du Prophete ; & *Omar*, Fils d'*Alchattab*, homme d'une extrème consideration parmi le Peuple ; prévenu contre les nouveautez, mais d'ailleurs judicieux, d'une inviolable fermeté pour la Justice, & très accessible à tout ce qui pouvoit se présenter à lui sous le titre de vérité. Cet *Omar* eut un jour quelques paroles avec Mahomed, & les suites en furent si fâcheuses, que le premier tira son poignard pour en frapper le Prophete : ce qu'il auroit fait, s'il n'avoit été arrêté par *Naim* Fils d'*Abdallah*, qui se jetta au milieu d'eux, & les empêcha de s'approcher. L'occasion de cette querelle fut qu'une Sœur d'*Omar*, & le Fils unique qu'elle avoit, ayant embrassé la Religion du nouveau Prophete, Omar lui reprocha leur changement comme l'effet d'une séduction, de laquelle il se tenoit offensé. Cependant, cette même conversion devint l'occasion de la sienne, qui se fit de la maniere suivante. *Omar*, ayant un jour trouvé son Neveu lisant un Livre à lui inconnu,

dont

dont le titre étoit *Thab*, il le lui arracha des mains, en supposant que c'étoit quelque ouvrage de l'Imposteur qui lui avoit troublé l'imagination. Mais quand il l'eut en sa possession, il ne put s'empêcher d'y jetter les yeux, qui tomberent sur ces mots. *Nous ne t'avons point adressé la parole pour affliger la nature, ni te rendre misérable; c'est un avertissement de misericorde que donne aux hommes celui qui a créé la Terre qui les porte, & les Cieux qui les éclairent.*

OMAR, frappé de ces magnifiques paroles, s'informa de l'Auteur du Livre, & apprit que c'étoit en effet un Discours de Mahomed, qui se trouve aujourd'hui le 20. Chapitre de l'Alcoran. Il le lut en entier, & fut autant surpris de la force des raisons qu'il crut y découvrir, que de la douceur & des charmes de l'expréssion. Cependant, comme il ne vouloit point se prévenir, il prit le dessein de communiquer cet ouvrage à *Valid*, Fils de *Mogehirah*, Poëte de son métier, & qui passoit dans la Ville pour le plus fin connoisseur en matiere d'Eloquence & d'Erudition. L'Histoire remarque que ce *Valid* étoit natif d'*Iamamah*, où le

Peu-

Peuple employe quelque expression en un sens different de celui qu'on lui donne dans la Langue polie : ce qui fit que le Poëte se mit à rire immoderément à la seule lecture du titre, qui ne contient cependant autre chose que la Formule ordinaire qui se voit à la tête de tous les Chapitres de l'Alcoran: *Au nom de* DIEU *très clément & misericordieux.* Cette indiscretion, causée par quelque idée ridicule qui vint à la tête du Poëte en cette occasion, impatienta *Omar*, qui ne voulut pas lui en laisser lire davantage; ainsi la chose en demeura là pour cette fois.

MAIS *Valid* ayant fait ses réflexions, alla lui-même trouver Mahomed, & le pria de lui montrer quelque chose de ses compositions. Le Prophete n'en fit point de difficulté, & lui récita le Chapitre intitulé *L'Adoration*, qui se trouve aujourd'hui le 41. de l'Alcoran. Le Poëte l'écouta sans émotion. Il admira la vive peinture que Mahomed lui fit du peu de charité qui se trouve d'ordinaire parmi les Superstitieux & les Associateurs; dont la Religion, toute personnelle, n'imagine, dit Mahomed, des Interces-

ceſſeurs auprès de Dieu, ou des Puiſſances qui lui ſont collaterales, que dans la fauſſe eſperance de gagner leur protection par des hommages & des dévotions faciles : parce que leur propre conſcience accuſe leur dureté & leur avarice, devant le Dieu de tous les hommes, qui n'a voulu ſuppléer a l'inégale diviſion des richeſſes que par l'humanité & la liberalité, qu'il a tant recommandées en faveur des pauvres. Mais quand il en vint à ces paroles des Verſets 13. & 14. du même Chapitre: *C'eſt la diſpoſition de celui qui voit tout, & qui ſait tout ; de celui qui m'a commandé d'avertir les Citoyens de la Mecque.* Di-leur, Prophete, *qu'il n'y aura bientôt plus que des ſupplices, & des ſupplices ſans compaſſion, comme ceux d'Aad & de Zhemud ;* à ces mots, le ſaiſiſſement & l'horreur s'emparerent du Poëte ; ſes cheveux ſe dreſſerent ſur ſa tête, & ſon cœur étonné ne lui fourniſſant que des ſoupirs & des larmes, il tomba aux pieds du Prophete, qui le releva en lui diſant ces paroles pleines de conſolation, qui ſe trouvent dans un autre Chapitre : *Dieu ne commande aux hommes que juſtice & charité, afin que le pro-*

prochain ne soit pas abandonné: il vous défend les choses honteuses, l'injustice, & la violence. Ces menaces ne s'adressent qu'aux endurcis, & je ne suis envoyé que pour avertir le monde des moyens d'éviter la punition.

CEPENDANT *Valid* devint Musulman, & *Omar* en apprit la nouvelle avec beaucoup de surprise. Il en voulut savoir le motif, de la bouche même du nouveau-converti : & le récit qu'il lui en fit ébranla sans doute ce courage, dont la fermeté devoit être bientôt le principal appui de la nouvelle Doctrine. Vers la fin de la troisieme année de la Vocation du Prophete, un jour d'Hiver, où le Peuple se promenoit au soleil sur la Place de la Ville; Mahomed, qui y passa, apperçut *Omar* & *Abulahab* son Oncle se promenant ensemble séparément du reste des Citoyens. Il pensa d'abord que ces deux hommes, qu'il savoit être ses ennemis, s'entretenoient de lui, & complotoient quelque chose à son desavantage. Mais loin de s'en irriter, il sentit son cœur touché de compassion pour leur aveuglement; en sorte que portant sur ses yeux & sur son visage une partie de

sa robe, pour dérober sa contenance aux spectateurs, il pria Dieu ardemment & jusqu'à l'effusion de quelques larmes, pour la conversion de ces deux hommes, ou pour celle de l'un des deux qu'il lui plairoit toucher de sa grace. Il passa de la Place dans sa maison, où il arriva vers l'heure de la Priere, dont il s'acquitta avec un souvenir assez vif de celle qu'il avoit faite au sujet de ses ennemis: après quoi il s'endormit sur des carreaux, ou *Sophas*, qui se trouverent sur son Estrade.

QUOIQU'IL ne dormît que d'un sommeil leger, il rêva dans ce moment, qu'il se trouvoit transporté dans un Jardin délicieux, rempli de fleurs & de fruits, qu'on lui dit être le Paradis. Il fut toutefois surpris d'y voir une espece de seau qui sert à tirer l'eau des Puits, & crut demander à quoi ce meuble pouvoit servir dans le Paradis, & à qui il appartenoit. Sur quoi il lui fut répondu, qu'il étoit à son Oncle *Abulahab*: à laquelle réponse il s'écria: *Eh, Seigneur! Qu'est ce qu'Abulahab peut avoir de commun avec le Paradis?* Il fut alors réveillé par un bruit que l'on fit à sa porte,

te, & qui l'obligea de se lever. Mais il fut en même temps bien étonné d'entendre dire que c'étoit *Omar* qui le venoit visiter, accompagné d'*Achiamah* Fils de son Oncle *Abulahab*. *Omar* étant entré, le salua par ces paroles tirées d'un Chapitre de l'Alcoran : *J'ai rendu la vie à celui qui étoit mort :* & Mahomed lui répondit par ces autres paroles qui se trouvent dans le Chapitre 34. intitulé *Saba : Voilà le signe que Dieu donne à celui qui se convertit à lui. S'il aime l'élevation, il trouvera en lui toute sorte de grandeurs ; il te donnera l'Empire du Monde, si tu lui demeures fidele : mais l'Univers est peu de chose, & tu le mépriseras.* Ces paroles semblerent percer le cœur d'*Omar*. Il versa beaucoup de larmes, qui interrompirent sa Profession de Foi : pendant laquelle *Achiamah* embrassoit les genoux du prétendu Prophete. Alors l'idée du songe, & son explication s'étant tout à coup présentées à l'esprit de Mahomed, il s'écria en s'adressant à ce dernier ; *Pleure à jamais ton Pere, il est perdu ; Dieu ne sauvera que ceux qu'il lui plait d'éclairer.*

C'EST ainsi que se fit la célebre conver-

version d'*Omar* & d'*Achimah*, dont le bruit s'étant bientôt répandu dans la Ville, combla d'abord *Aboulahab* de douleur & de rage, & tous les Koréishites d'étonnement & de crainte. Mahomed se trouva, par le moyen de cette derniere augmentation du nombre de ses Disciples, à la tête de 42 personnes, qui reconnoissoient sa Vocation & son Ministere. C'est l'état où il avoit pu conduite sa fortune, pendant trois années de peine & de travail assidu : ce qui fait sentir combien les grandes entreprises rencontrent de difficultez dans leur exécution, malgré les idées de possibilité dont l'imagination les revêt avant de les commencer. Mais, d'un autre côté, il y avoit dequoi s'applaudir par rapport à la distinction personelle de ses Disciples ; qui se trouvoient, non seulement les plus illustres de la Ville, mais en même tems les plus vertueux & les plus capables, par leur caractere, de contribuer au succès de son entreprise. Cependant, comme la conversion de la multitude étoit le point capital, il résolut de faire effort pour la gagner, en redoublant ses instructions publiques, &

ne refusant à personne les entretiens particuliers que l'on vouloit avoir avec lui. Ce fut à cette occasion qu'il renouvella dans ses discours les descriptions les plus vives de l'Enfer & du Paradis, qu'il jugeoit être propres à toucher les cœurs timorez. Mais peu après, il éprouva qu'il avoit une ressource bien plus certaine dans les discours qui recommandoient la compassion & la liberalité envers les pauvres : parce qu'ils flatoient également les riches & les indigens ; les uns, par le sentiment de la vérité ; & les autres, par celui de l'interêt. Toutefois, il ne jugea pas que de simples paroles fussent suffisantes pour porter la conviction de sa Doctrine aussi loin qu'il le desiroit. Il y joignit la pratique réelle d'une extrème liberalité, tant par lui-même, que par ceux d'entre ses Disciples qui se trouverent en état de l'exercer. Enfin, dans le dessein de la rendre perpétuelle parmi ceux qui embrasseroient sa Religion, il en fit un précepte obligatoire ; portant, que tout Musulman seroit tenu de distribuer liberalement aux pauvres, ou indigens, la dixieme partie de ses biens, soit qu'ils consistassent en ar-

gent,

gent, en recoltes, en revenus, ou en autres profits.

On lui reproche néanmoins, que ce précepte est conçu en des termes un peu équivoques, & qui semblent favoriser le relâchement qui s'est introduit dans la suite, de ne donner en aumône que le dixieme des fruits & revenus de son bien, sans toucher au capital. Mais on ne peut pas dire aussi que ces termes excluent le sentiment des Rigoristes, qui y soumettent tout ce que l'on possede; & même, de quelque maniere qu'on le prenne, on ne trouve pas que le Christianisme, ni aucune autre Religion, ait jamais pris une précaution si formelle pour le soulagement des malheureux, que l'a fait Mahomed : puisque, sans s'arrêter à une charité vague & indéterminée, (qu'il ne recommande pourtant pas moins que les autres Législateurs,) il a donné le commandement positif de distribuer le dixieme de son bien dans toutes les années de sa vie. C'est donc à ce tems, où la force & la vigueur de ses idées se peignoient facilement à ses Auditeurs, & où la contention de son esprit devoit être la plus

grande par rapport à la néceſſité où il ſe trouvoit, ou de périr bientôt, ou de parvenir promptement au ſuccès dont il s'étoit flaté : c'eſt, dis-je, à ce tems que ſe doivent rapporter les compoſitions qu'il a le plus travaillées, ſoit pour les matieres hiſtoriques qu'elles contiennent; ſoit pour l'application qu'il en fait toujours vivement aux erreurs & aux vices de ſon tems; ſoit enfin, pour l'expoſition de ſa Théologie, laquelle, quoique très ſimple, a pu donner beaucoup d'exercice à ſon eſprit par rapport à la déduction des preuves, & à la maniere de les propoſer; non-ſeulement à cauſe de ſon peu d'uſage dans la méthode de ſuivre un raiſonnement juſqu'à la démonſtration; mais auſſi à cauſe de l'extrème ignorance du Peuple Arabe ſur de pareilles matieres : lequel, d'ailleurs, avoit la délicateſſe la plus incommode pour juger de l'Eloquence & des expreſſions d'un Orateur ou d'un Poëte.

Mais, puiſque nous parlons ici de la Théologie de ce nouveau Prophete, il eſt néceſſaire de remarquer encore, que c'eſt à ce même tems qu'il en faut raporter la fixation à trois Points capi-

taux,

raux, qu'il eſt important d'indiquer ici.

Le premier eſt, de *croire la vérité*, c'eſt-à-dire l'Exiſtence & l'Unité de Dieu; excluſivement de toute autre Puiſſance qui puiſſe être imaginée partager ou modifier ſon pouvoir & ſa volonté: ce qu'il rejette en général, ſous le nom d'*Aſſociation*, comme l'idée la plus baſſe & la plus indigne que l'on puiſſe avoir de la Divinité. Le ſecond eſt, de croire que Dieu, Créateur univerſel, eſt connoiſſant, puiſſant, & juſte pour *recompenſer* la vertu & *punir* le vice, le bien & le mal, non ſeulement en cette vie, mais encore après la mort; parceque tous les hommes reſſuſciteront & comparoitront devant lui, pour recevoir le jugement très équitable qu'il portera de leurs actions. Le troiſieme, de croire que Dieu, pitoyable envers les hommes qui ſe perdent par défaut d'inſtruction qui pourroit les retirer du vice, & leur faire connoitre la vérité, a dans les derniers temps ſpécialement & perſonellement *ſuſcité Mahomed*, pour être ſon *Prophete*, ou ſon *Envoyé*; duquel ils doivent apprendre les moyens de lui plaire, & de parvenir

 à

à la recompense des bons, & d'éviter la punition des méchans. C'est à quoi se réduisoit alors la Théologie de ce Prophete; & même l'on ne voit pas qu'il l'ait étendue davantage dans la suite, si ce n'est par rapport aux Anges, & à la construction du Ciel, dont il n'a parlé que très grossierement & très insuffisamment. Quant aux préceptes particulieres du systême de Morale, affirmatifs & négatifs, desquels il a composé sa nouvelle Loi; il y a beaucoup d'apparence qu'il ne s'en est avisé que successivement, & à mesure que les occasions de les établir se sont présentées.

Si la conversion d'Omar avoit fait un grand éclat parmi le Peuple de la Mecque, la conduite franche & sincere avec laquelle il rendoit compte aux grands & aux petits des motifs de son changement, & les liberalitez qu'il faisoit avec une espece de profusion, ne firent pas un moindre effet pour justifier la nouvelle Religion. Le nombre des Disciples s'augmenta même si considerablement, que vers le milieu de l'année 615. de JESUS CHRIST, qui étoit la 5. de la Vocation de Mahomed, on en

comp-

comptoit 114. Ce fut alors qu'*Abusophian*, *Aboulahab*, & *Nophail*, Prince des Koéishites en cette année, plus irritez que jamais d'un progrès qui leur faisoit craindre de se voir bientôt soumis à un homme qu'ils accusoient hautement d'imposture, ou de tomber nécessairement dans le malheur d'une guerre civile, se déterminerent à convoquer une Assemblée générale du Peuple, pour y prendre en commun les résolutions qui seroient jugées les plus convenables au péril qui menaçoit la Patrie. Les Auteurs Arabes qui ont écrit la Vie de Mahomed, ont beaucoup parlé de la déliberation de cette Assemblée, & ne manquent pas d'en attribuer le succès à la disposition singuliere de la Providence, qui fait avorter, quand il lui plait, tous les efforts de la Politique mondaine quand elle s'oppose à ses desseins. En effet, quoiqu'*Abutaleb* Chef des *Haschémites*, & Oncle de Mahomed, y eût déclaré qu'il n'embrasseroit jamais la Doctrine de son Neveu, & qu'il étoit résolu de persévérer dans les pratiques & dans les usages où il avoit constamment vêcu, (lesquels il te-

noit d'un Pere que toute la Nation avoit respecté jusqu'à sa mort ;) il ne laissa pas de défendre avec chaleur les interêts de Mahomed ; en soutenant qu'il s'étoit toujours conduit en bon Citoyen ; qu'on ne pouvoit lui reprocher qu'une particularité d'opinions, dont on ne connoissoit encore ni le crime ni le mérite ; mais qu'à en juger par la conduite de ceux que l'on disoit les avoir embrassées, il n'étoit pas possible de les condamner, puisque l'on ne remarquoit en eux qu'une augmentation des bonnes qualitez & des vertus qui les avoient fait ci-devant estimer à tout le monde. Enfin, il insista sur la nécessité de garder à l'égard de ce Citoyen les règles ordinaires de la Justice, qui ne permettent pas de condamner personne sans l'entendre.

Au contraire *Abusophian*, soutenu par un Vieillard inconnu, que les Auteurs posterieurs ont imaginé avoir été le Diable déguisé sous cette forme, prétendit prouver que Mahomed s'étoit rendu coupable de mort en attaquant la Religion commune du Pays ; en tenant des Assemblées particulieres ; & en s'efforçant

çant de soulever le Peuple par des Harangues publiques & des Ecrits séditieux qu'il répandoit, lesquels ne contenoient que des menaces propres à répandre la terreur, & à troubler la Societé. Ces deux avis partagerent l'Assemblée, jusqu'à ce qu'*Abulahab*, Frere puisné d'*Abutaleb*, desesperant de voir passer le plus rigoureux, proposa l'exil comme la seule précaution qui pût être prise pour la sûreté & la tranquillité de la Ville, au défaut de la condamnation capitale. Le Vieillard inconnu soutint, au contraire, que la mort de Mahomed étoit le seul moyen qui pût garantir l'Arabie des troubles & des guerres civiles qui étoient inévitables s'il avoit la liberté de répandre sa pernicieuse Doctrine en d'autres lieux. Cependant, la grande consideration que l'on avoit pour *Abutaleb*, l'emporta dans la déliberation. L'on n'y résolut autre chose, sinon qu'il seroit fait une Députation à Mahomed pour l'interroger sur quelques faits; & une autre aux Juifs de *Chaibar*, pour leur demander l'usage qu'ils faisoient de certains Points de Doctrine que Mahomed prétendoit établir par l'autorité de leur Loi.

D'AUTRE part, *Abutaleb*, frappé du péril que son Neveu avoit couru dans cette rencontre, jugea lui devoir un avertissement particulier; & comme son âge & sa qualité d'ancien Tuteur de sa jeunesse lui donnoient un droit évident sur sa personne, il l'envoya chercher. Mahomed, présent devant son Oncle, défendit sa Doctrine, & s'engagea de prouver qu'il étoit plus raisonnable d'obeïr à Dieu qu'aux hommes, sur-tout à l'égard d'une Révèlation qui l'obligeoit d'agir & de parler, par une force invincible. Il la compara à une évidence d'une vérité proposée, qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme de rejetter contre le sentiment intérieur de sa conscience. Sur cela, *Abutaleb* prétendit l'intimider par une menace de l'abandonner à la discretion de ses ennemis; disant, qu'il étoit aussi plus raisonnable de se rendre aux sentimens communs, que de soutenir opiniâtrément des imaginations dérèglées; que, non content de se montrer inflexible aux remontrances de ses Amis, il vouloit perdre tous ses Compatriotes, en les entêtant du même caprice. Ce fut alors que Mahomed, par un trait de générosité

au-

auquel les Hiſtoriens donnent les plus grands éloges, répondit à ſon Oncle, qu'il choiſiroit plutôt la mort, que de s'engager envers lui par une promeſſe témeraire qu'il ne dépendroit pas de lui d'accomplir, ne pouvant manquer à Dieu, qui l'avoit choiſi pour le Miniſtere qu'il accompliſſoit.

Cet entretien dégénerant en conteſtation, Mahomed ſe retira: mais peu après *Abutaleb* le rappella, & lui promit que malgré les efforts de ſes ennemis, il le défendroit toujours de leurs pourſuites & de leurs violences. Cette derniere partie de la converſation ne ſe paſſa pas ſans larmes, qui furent les témoignages réciproques de l'amitié qui étoit entre l'Oncle & le Neveu. Cependant *Abou-lahab*, n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit détacher ſon Frere ainé de l'amitié qu'il portoit à Mahomed, l'attaqua par un autre endroit, qui fait connoitre combien les mœurs communes des Arabes étoient corrompues, & que ce n'eſt pas ſans ſujet que le Prophete a ſi ſouvent rebattu dans l'Alcoran l'Hiſtoire de *Lot*, & des cinq Villes criminelles qui périrent par le feu. Il y avoit à la Mecque

que un jeune Garçon, nommé *Emarat*, Fils de *Valid*, qui passoit pour le plus beau & le plus accompli de l'Arabie. *Aboulahab* le fit offrir à son Frere, pour la recompense du sacrifice qu'il lui feroit de la personne de Mahomed. Mais *Abutaleb* ne se trouva point accessible à une corruption si indigne, & il n'en fut que mieux persuadé de l'injustice de la haine & de la passion de son Frere.

REVENONS maintenant à la Députation des Mecquois vers le prétendu Prophete, & aux remontrances qui lui furent faites de leur part touchant le trouble qu'ils l'accusoient de mettre dans la Ville, entre ses Compatriotes & ses Freres. On lui reprochoit aussi, qu'il enseignoit un Culte nouveau, contraire à la pratique immémoriale des Arabes; qui avoient toujours joint à l'adoration de Dieu, celle du Ciel & de tous les Astres dont il est orné, ainsi que celle des Images. Ils disoient qu'on conservoit ces Simulacres dans les Temples publics & dans les maisons particulieres, parce que l'on n'avoit jamais douté qu'une partie de la vertu & de la puissance des Astres

tres n'y fût renfermée; soit comme une grace faite avec connoissance, en faveur de la nature humaine; soit comme un effet de la science de ceux qui les avoient ou fabriquées, ou consacrées dans des momens propres à multiplier & à retenir leur influence, (laquelle idée est à peu près semblable à celle qu'on a aujourd'hui des Talismans.) Ils ajoutoient encore, que la Doctrine de la Résurrection étoit non seulement inouïe, mais absolument incroyable, contraire à l'expérience de tous les siecles; pendant la durée desquels on n'avoit jamais vu de morts ressusciter. Que l'opinion d'un Jugement futur & général des actions de tous les hommes étoit plus propre à les intimider, qu'à les conduire: l'utilité commune, & le respect dû à la Societé étant des motifs suffisans pour porter les Citoyens à remplir leurs devoirs, sans y joindre des fables & des inventions puisées chez des Nations étrangeres, accablées de superstitions. Ils lui dirent enfin, que ses liberalitez & celles de ses Disciples justifioient son intention, à l'égard de ceux que leur naturel portoit à penser favorablement des actions extérieures; mais

qu'elles étoient aussi fort suspectes à ceux qui les regardoient comme une espece de corruption, pratiquée pour surprendre les suffrages de la populace. Qu'ainsi, la conduite la plus convenable à un homme sage, tel qu'il s'étoit montré jusqu'alors, étoit celle qui donneroit le moins d'occasion au scandale de ses Concitoyens, & aux accusations de ses ennemis; à moins qu'il n'entreprît de faire des Miracles publics, suivant l'exemple des Prophetes précedens, qui n'avoient point refusé aux differens Peuples vers lesquels ils avoient été envoyez, cette espece de démonstration des véritez qu'ils leur annonçoient. Ensorte que s'il prétendoit enseigner la même Doctrine, il devoit employer les mêmes preuves; qu'autrement il encourroit avec justice l'indignation génerale, & peut-être, encore plus malheureusement, les suites d'une accusation capitale devant ses propres Concitoyens.

On voit aussi par ces propositions, de même que par les réponses qui vont suivre, que la difficulté que se formoient alors les Arabes, n'a jamais regardé l'impossibilité d'un Jugement géneral

neral des actions humaines, considerée par rapport à l'équité, à la connoissance, & au pouvoir de celui qui le doit faire; mais que n'ayant aucune notion de la spiritualité de l'Ame, ni de sa difference essentielle d'avec le Corps, ils ne concevoient pas que ce Jugement pût s'accomplir sans la restitution des Corps dans leur intégrité: ensorte que les mêmes hommes, qui d'une part étoient supposez ne plus exister, puisqu'ils étoient morts, & même réduits en poussiere depuis plus ou moins de tems, fussent d'autre part supposez rétablis dans leur existence propre, pour rendre compte du bien & du mal qu'ils auroient fait pendant leur vie; ce qui leur paroissoit également incroyable, & impossible. On voit au Chapitre 17. de l'Alcoran, intitulé, *Le Voyage*, que les Miracles qu'ils demandoient pour fonder leur approbation de la nouvelle Doctrine, étoient, ou la naissance subite de quelque Fontaine sur les Montagnes voisines de la Mecque; ou la structure de quelque Jardin délicieux dans le Desert; ou la chûte de quelque morceau de la voûte du Ciel, qu'ils jugeoient être solide, n'ayant pas de

de meilleure idée touchant la construction de l'Univers, qu'ils en avoient d'eux-mêmes & de leur propre nature. Ils demandoient encore l'apparition d'un Ange, ou de quelque autre substance invisible; ou bien que le Livre sublime que Mahomed se vantoit de recevoir par les mains d'un Ange, leur fût adressé à eux-mêmes, afin qu'ils pussent être assurez de la vérité d'une telle Révèlation.

Les réponses que le prétendu Prophete fit à ces demandes, se trouvent répétées en differens Versets de l'Alcoran: mais il n'y en a aucune qui paroisse si précise & si solide que celle qui est rapporté au Chapitre 6. au Verset 105. & suivans. *Ils ont juré*, dit-il, *par le serment le plus sacré, que s'il se faisoit l'un de ces Miracles en leur présence, ils croiroient au Livre qui t'est adressé.* Réponds; *Certes, les miracles sont au pouvoir de Dieu: il est le Maitre de la Nature, quoique les Infideles ne le comprennent pas.* Di leur; *Celui qui fait croitre les moissons sur la Terre avec quelques gouttes d'eau qu'il y répand des Cieux; celui qui nourrit l'homme avec du pain dont il fait de la chair & des os, n'est-il pas tout-puis-*

puissant pour planter un Jardin dans le Desert, ou pour faire couler les eaux du sein des Montagnes? Oui certes, il est tout-puissant; car il renverse la raison des Infideles, & frappe leurs yeux d'aveuglement, afin qu'ils perséverent dans l'erreur qu'ils ont choisie, l'erreur qu'ils ont préferée à la vérité. Di-leur, Prophete, *que quand ils verroient descendre les Anges, que quand les morts leur parleroient, & qu'ils verroient toute la Nature découverte sous leurs yeux, il ne croiroient que par le bienfait de Dieu. Peuples, vous en voyez assez pour vous convaincre: nous n'avons employé les prodiges, que pour la terreur ou la punition des Incrédules. Ne choisissez pas votre perte, comme ont fait les Associateurs. Louange soit à* DIEU. Ne *suis-je pas un homme tel que les autres? M'a-t-il confié le pouvoir de faire des Miracles? Je ne suis envoyé que pour vous inviter à choisir le bien qui vous est offert, & à craindre le mal qui fera punir les méchans. Je ne vous dis que ce qui est enjoint; ce que je dois crier à force de voix à ceux qui voudront m'entendre, & à ceux qui refuseront de m'écouter.*

AVEC cette réponse, qui fait assez

connoitre que Mahomed ne s'attribuoit point le pouvoir de faire des Miracles, & qu'il s'en tenoit à prouver sa Doctrine par un raisonnement solide, n'ayant d'ailleurs à combattre que des Erreurs d'habitude, ou d'opinion : avec cette réponse, dis-je, les Députez retournerent à leurs Chefs, qui virent bien que tant de fermeté de la part du prétendu Prophete, & si peu de vérité à lui opposer de leur côté, leur annonçoit que la Ville, & peut-être l'Arabie entiere se tourneroit bientôt en sa faveur. C'est pourquoi revenant à l'exécution du résultat de l'Assemblée générale précédente, ils résolurent de consulter les Juifs pour apprendre d'eux, par le moyen des Livres anciens qu'ils avoient conservez, si les Prophetes qui avoient paru dans leur Nation avoient tellement enseigné l'Unité de Dieu, qu'ils eussent positivement défendu de n'adorer ou d'invoquer aucun autre objet. On devoit aussi s'informer de leur Doctrine & de leur sentiment touchant la Résurrection des morts. Enfin, on devoit leur demander à quel signe on reconnoissoit les Prophetes, & s'ils n'étoient pas obli-

gez de prouver leur Miſſion par des Miracles. Cette conſultation, qui devoit être faite aux Juifs de *Chaïbar*, fut renvoyée à ceux de *Medine*, que l'on jugea plus ſavans & plus capables de donner de juſtes ſolutions à de telles difficultez. Les Envoyez des Mecquois furent *Al-Nadar* Fils d'*Al-Hareth*, & *Al-Abas* Fils d'*Abumaaeh*, tous habiles, & capables de rapporter les inſtructions ſuffiſantes ſur ces importantes matieres.

Les Juifs, ou plutôt la Synagogue de Medine, répondit à la premiere demande : Que la Loi prononce qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, auquel appartient toute gloire, honneur & puiſſance ; parce que ceux que les Nations ſe ſont elles-mêmes forgez, ſont des Démons, ou autres Créatures incapables de leur procurer aucun bien. Sur le ſecond Article elle répondit : Que le Dogme de la Réſurrection, & celui d'un Jugement final de toutes les actions des hommes, ne ſe trouvoient point dans le Texte de la Loi ; mais qu'on ne les en croyoit pas moins véritables, parce que c'étoit une Tradition des Peres, qui ne con-

tenoit rien que de conforme à la Justice, à la Sagesse, & à la Puissance de Dieu. Enfin, sur la demande particuliere que firent les Députez touchant le caractere propre qui devoit faire connoitre les Prophetes, ils répondirent : Que de tous ceux qui avoient paru chez leur Nation, il n'y en avoit que cinq qui eussent possedé le don des Miracles : Que les autres pouvoient l'avoir, mais qu'ils ne l'avoient pas exercé ; qu'ils s'étoient contentez d'annoncer aux hommes des véritez oubliées par laps de tems, négligence, ou distraction : Qu'aucun de ces Prophetes n'avoit rien changé à la Loi écrite, ni à la Doctrine révèlée ; Qu'ils en avoient, au contraire, demandé l'exécution avec un très grand soin, en menaçant les prévaricateurs, de la colére de l'Eternel : Que c'étoit la pierre de touche, & la marque certaine qui les avoit toujours distinguez des Prophetes des fausses Divinitez, lesquels ont employé, en certaines occasions, jusques aux Prestiges & aux Miracles apparens pour empêcher les Fideles d'acquiescer à la vérité.

CES réponses, très justes, & très conve-

venables à des témoins si anciens de la Vérité révèlée, furent suivies d'un avis particulier que la Synagogue de Médine donnoit aux Mecquois, pour sonder l'étendue des connoissances de Mahomed, & pour éprouver la vérité des Révèlations qu'il disoit lui être si familieres. C'est *Ahmed*, Fils d'*Abdal Ali*, qui en a conservé la Tradition, qui se trouve rapportée dans son Apologie pour le Mussulmanisme, citée par Maracci dans son Prodrome. Cette épreuve consistoit en trois interrogations qui lui devoient être faites publiquement, & auxquelles il faloit l'engager de répondre dans un espace fort court. La premiere contenoit la vérité de l'Histoire des *jeunes Témoins* : ce que l'Intreprete explique de l'Histoire des Sept Dormans, qui étoit aussi cachée, dit-il, & aussi ignorée avant la révèlation qui en fut faite au Prophete, qu'elle paroit présentement admirable depuis qu'il l'a rendue publique par un Discours qui suivit cette interrogation.

Mais, pour entendre ce fait, il faut savoir que les Chrétiens de l'Orient avoient, dit-on, une Tradition confuse d'une Histoire de certains Freres, natifs de la Ville de Smirne ; qui, après avoir

confessé l'Evangile devant le Magistrat, & avoir été renvoyez chez eux, s'étoient ensuite retirez dans une Caverne éloignée, par la crainte des tourmens que l'on faisoit alors souffrir à ceux qui perséveroient dans la profession du Christianisme: Qu'ils s'étoient miraculeusement endormis dans cette Caverne, & ne s'étoient réveillez que longtemps après que les persécution eurent cessé: ensorte que quand ils revinrent dans la Ville de leur naissance, ils trouverent non seulement d'autres hommes, mais un autre langage, un autre monnoye, & un si grand changement dans tous les objets, qu'ils se crurent transportez dans un autre Monde. Or l'on ignoroit par rapport à cette Histoire, 1°. si elle avoit quelque fondement de vérité; 2°. le nombre de ces Freres dormans; 3°. la durée de leur sommeil; 4°. le nom de la Caverne & du Pays où cet évenement s'étoit passé. Mahomed répondit, comme nous l'allons voir, affirmativement & hardiment à tous ces faits, sur lesquels il ne pouvoit être démenti: & l'on ne sauroit disconvenir que cette effronterie ne soit préjudiciable à l'estime que ses autres grandes qualitez pouvoient mériter. Mais il faloit

loit être Prophete, ou passer pour tel à quelque prix que ce pût être, & surtout ne pas demeurer court dans une action publique telle que celle-ci.

La seconde interrogation rouloit sur l'Histoire du *Conquérant Voyageur*, auquel l'Orient & l'Occident ont été également soumis. L'Interprete applique cette question à Alexandre le Grand, Conquérant de la Perse & de l'Inde, qui pourtant n'a jamais rien possedé dans l'Occident. Mais il le fait sans doute parce que Mahomed, dans sa réponse, semble en avoir fait la même application, quoique sous un nom different; puisqu'il le nomme l'*Homme aux deux cornes*; vraisemblablement en conséquence de ce que ce Prince se trouve ordinairement coëffé, dans les effigies qu'on en fait, de deux cornes de bélier, depuis qu'il eut pris la fantaisie de vouloir se dire Fils de Jupiter Hammon: ce qui n'arriva qu'après qu'il eut fait la conquête de l'Egypte, & après qu'il eut visité son Temple; dont le Prêtre, Interprete de l'Oracle, le reconnut pour Fils de la Divinité qui y étoit adorée. D'autres rapportent differens motifs de cet-

cette appellation, qui est généralement en usage dans tout l'Orient, pour signifier Alexandre Conquérant de l'Asie. Il y a pourtant encore un autre sentiment qui suppose un autre Conquérant du même Pays, plus ancien qu'Alexandre, & qui pourroit bien être le célebre *Sesostris* Roi d'Egypte. Mais, comme ce qu'en dit Mahomed ne convient pas mieux à l'un qu'à l'autre, parce qu'il en rapporte des choses incroyables & hors de raison; cette supposition ne peut être d'aucun usage pour éclaircir la difficulté. Quoi qu'il en soit, on peut assûrer qu'il n'y a rien de plus absurde que la réponse de Mahomed touchant l'Histoire de l'un ou de l'autre de ces Heros. Car, sans dire un mot de ce que tout le monde connoit de leurs actions, il se contente de rapporter qu'Alexandre, qu'il nomme *Dulcarnaim*, étant parvenu à l'extrèmité de l'Occident, trouva que le Soleil s'enfonçoit dans un Lac de boue noire, & qu'à l'Orient il trouva qu'il s'y levoit sur des Peuples qui n'avoient aucun abri pour se garantir de sa chaleur; étant d'ailleurs exposez aux ravages & aux incursions de deux autres Peuples nommez *Jujug* & *Magug*, qui pas-

paſſoient entre deux Montagnes fort élevées, pour venir du Nord tourmenter leurs malheureux voiſins. Que l'*Homme à deux cornes*, touché de compaſſion pour leurs miſeres, bâtit entre ces Montagnes une muraille de fer, de la hauteur de mille coudées, & leur ferma par ce moyen le paſſage, qui ne ſera ouvert qu'à la fin du Monde, où cette muraille ſera ſoudainement réduite en pouſſiere.

ENFIN, la troiſieme queſtion ſe devoit faire ſur l'*origine* de l'*Ame* ſpirituelle; & ſur les *moyens* par leſquels elle peut animer un corps matériel, ſe rendre ſenſible, & capable de communiquer ſon ſentiment & ſa raiſon aux autres par l'organe de la parole. Or l'on voit, à l'occaſion de cette demande, que Mahomed pouvoit éclaircir par la force de ſon propre jugement, & faire entendre aux autres avec le talent de la parole qu'il poſſedoit ſi éminemment; on voit, dis-je, qu'autant qu'il a employé de hardieſſe, & même de témerité pour ſuppléer à ſon ignorance par rapport aux autres queſtions; autant il s'eſt ménagé à l'égard de celle-ci, n'ayant puiſé que dans ſon bon-ſens & dans ſa raiſon

la réponse qu'il y devoit faire, comme je le montrerai incontinent.

TELLES furent donc les trois réponses que la Synagogue de Médine rendit aux Deputez des Mecquois, & les avis dont ils accompagnerent leurs réponses, pour témoigner le desir qu'ils avoient de contribuer à l'éclaircissement de la vérité, par rapport à l'apparition inattendue d'un nouveau Prophete. Au reste, les *Recueils des Traditions Musulmanes* de *Bockari* & de *Meslem* rapportent le fait avec quelque difference, surtout à l'égard des interrogations que les Juifs conseilloient de faire au prétendu Prophete; mais comme ces réponses, qui sont conservées dans l'Alcoran, ont un rapport évident à la narration d'*Ahmed*, je n'ai fait aucune difficulté de le suivre par préference.

CEPENDANT, les ennemis de Mahomed, plus irritez que surpris du succès de cette Légation par rapport aux réponses principales, s'imaginerent que du moins il leur seroit aisé de le surprendre par les trois questions que les plus subtils d'entre les Docteurs de Médine avoient bizarrement imaginées. Ils les pro-

posérent

poserent solemnellement un soir du septieme mois, sous la condition que Mahomed y répondroit publiquement le lendemain avant l'heure de midi. Le même jour, le Peuple, assemblé en très grand nombre dans le Portique de la sainte Maison, entendit le Discours qui fait aujourd'hui le 18. Chapitre de l'Alcoran, & qui est intitulé, *De la Caverne*. Ce Discours, que l'on peut soupçonner d'avoir été composé avec précipitation à cause des mauvaises solutions qu'il y donne aux deux premieres questions, n'est pas d'ailleurs dénué de grace, & de la véhémence ordinaire à ses autres Prédications. Il commence par les actions de graces qu'il rend à l'Etre tout-puissant, de ce qu'ayant résolu de l'employer à son service, & d'envoyer aux hommes une nouvelle Révélation par son ministere, il ne l'avoit chargé d'annoncer que des choses si conformes à la raison, que ses plus grands ennemis n'avoient pu lui refuser un témoignage approbatif. Il s'encourage ensuite lui-même pour résister aux assauts de la contradiction. Puis passant à l'invective contre les Juifs & les

les Chrétiens, il les accuse d'une ignorance profonde, qui leur cache la véritable interpretation des Livres saints ; & d'une jalousie criminelle qui les a portez à les corrompre. Il touche quelque chose de la honte qu'il trouve dans l'opinion de ceux qui admettent une génération dans la Divinité, & qui donnent un Fils au Créateur de toutes choses.

De là venant à la premiere question, il déclare qu'elle regarde de jeunes-gens qui vivoient au temps passé ; lesquels ayant rendu un témoignage public à la vérité, se retirerent ensuite dans une Caverne spacieuse, nommée *Abrakim*, où ils s'endormirent par la volonté de Dieu jusqu'à ce que le tems des persécutions fût accompli : Que leur sommeil étoit tel que des gens extasiez, parce qu'ils avoient les yeux ouverts. Il ajoute que leur Chien, qui étoit couché à l'entrée de la Caverne, paroissoit vouloir la défendre contre ceux qui s'y seroient présentez, quoiqu'il fût aussi réellement endormi que ses Maitres : lesquels étoient au nombre de sept, non compris le Chien, qui faisoit le huitieme vivant ; & il en termine l'Histoire

en

en assurant que leur sommeil avoit duré 309 ans, ce que les Interpretes expliquent d'années lunaires. Toute cette narration est chargée de figures propres à faire comprendre aux Auditeurs que la vérité de ce fait, étant totalement ignorée des hommes, lui avoit été révèlée pour leur conviction.

Il passe ensuite à l'Histoire de la formation de l'Homme; qu'il dit avoir été créé d'un peu de poussiere, & se perpétuer sur la Terre par une semence, de laquelle la volonté de Dieu fait tirer un Sexe parfait selon son espece. Il ne distingue point l'Ame, du reste de la substance matérielle, si ce n'est en supposant que Dieu l'a rendue vivante & capable de toutes ses fonctions animales & raisonnables. Il s'étend ensuite sur la liberalité plus que magnifique dont la bonté de Dieu a usé envers les hommes, en leur abandonnant la Terre avec toutes ses commoditez & ses richesses, pour être leur séjour & leur héritage de Pere en Fils. Il dit que malgré cela, toutes les Nations se sont égarées, & qu'elles méconnoissent les titres essentiels de la Divinité: les unes lui ayant donné des Compagnons, les autres des Fils &

des

des Filles ; comme si son pouvoir n'étoit pas infini, ou que son existence éternelle eût besoin d'être perpétuée par la génération. Il releve ce discours par des paraboles & des allégories, qui dépeignent vivement l'inquietude naturelle des hommes : laquelle les porte toujours à abandonner la vérité pour courir après des fictions, que le déréglement de l'imagination fait naitre au dommage de la Raison.

PROPOSE *leur*, dit-il au Verset 46. *l'exemple de leur propre vie : elle est comme l'eau qui tombe du Ciel, qui, se joignant aux germes de la Terre, la rend verte & agréable aux yeux pour un peu de tems ; car quand la moisson est passée, il n'y reste que des pailles seches, que le vent dissipe comme si elles n'avoient jamais été.* Di-leur ; *Les richesses & les Enfans sont la verdure de la Terre ; ils sont l'ornement de votre vie ; mais les bonnes œuvres en sont la moisson : elles vous assureront le prix éternel qui est destiné à ceux qui cherchent la vérité, & elles vous conserveront dès cette vie, par l'esperance dont vous serez remplis en ce jour, où nous ferons marcher les montagnes pour se précipiter dans la mer. En ce jour, où la Terre applanie*

nie n'aura rien qui puisse vous mettre à couvert de notre indignation, vous paroitrez dépouillez de toutes choses, comme au jour de votre premiere naissance, & vous n'aurez de Protecteurs que vos propres actions. Au Verset 55. il ajoute ; *Nous vous peignons la vérité telle qu'elle puisse vous étonner, ou vous plaire ; mais les hommes aiment les disputes, ils recherchent l'agréable, & se munissent contre la crainte. Puissiez-vous toutefois la connoitre, cette vérité, & vous en laisser toucher ! Direz-vous qu'elle n'est point venue jusqu'à vous, que l'on vous a arrêté lorsque vous vouliez l'embrasser ? Dites plutôt, que vous rejettez le pardon qui vous est offert, & que vous attendez avec tranquillité la punition dont les méchans sont menacez.* Di-leur encore ; *que nous n'envoyons des Prophetes aux hommes, que pour les inviter par la douceur & l'esperance. Les menaces ne regardent que les méchans ; les Disputeurs, qui, par de vaines subtilitez cherchent à faire disparoitre la vérité ; & ceux qui prennent nos avertissemens en dérision. Y-a-t-il en effet des hommes plus injustes, que ceux qui ayant bien compris ce qui leur est proposé touchant la vérité de Dieu ; s'obstinent*

ſtinent à la combattre, ou s'en font un ſujet de raillerie? Ils périront &c.

Il reprend enſuite l'allégorie, & raconte un voyage ſuppoſé de Moyſe avec un Prophete inconnu, lequel mit à bout la patience du premier par des actions dont l'apparence n'avoit aucune raiſon; mais qu'il juſtifia dans la ſuite par l'expoſition du motif qui en avoit été le principe. Après quoi il entame l'Hiſtoire d'Alexandre, en la maniere dont nous l'avons rapportée ci-deſſus, & finit ce long Diſcours par le Verſet 110. qui porte ces mots: *Enfin* di-leur, Prophete, *que tu es un homme comme eux, & que tu ne leur rapportes que ce qui t'a été révèlé; ſavoir, que* Dieu *eſt* un; *qu'il n'a jamais eu de Compagnons dans le Gouvernement ni la formation de l'Univers, & qu'il n'en doit point avoir dans le Culte de ſes Créatures.*

C'est ainſi que Mahomed ſe tira, en partie par ſa hardieſſe, & en partie par ſon bon-ſens, du piege dangereux que les Juifs, concourans avec ſes ennemis, avoient tendu à ſa prudence, ſur le pié qu'il n'employoit qu'un artifice fa-

facile à démasquer par des demandes imprévues, qui l'obligeroient d'avouer son ignorance, ou le défaut de sa révèlation. Mais il en arriva tout au contraire, puisqu'elles donnerent occasion au discours que nous venons de rapporter, dont l'effet augmenta la réputation & le succès du nouveau Prophete, jusqu'à doubler & tripler le nombre de ses Disciples, & à lui en procurer encore d'autres dans la Ville de Médine, soit parmi les Juifs, soit parmi les Arabes, qui eurent connoissance de ses réponses.

Mais, quelque respect que les Musulmans conservent encore aujourd'hui pour le Chapitre où elles sont contenues, & quelque réputation qu'elles ayent procurée à leur Auteur, on peut assurer avec certitude que c'est la partie la plus foible de l'Alcoran, & qu'il n'y a que la profonde ignorance où vivoient les Arabes qui puisse excuser la bizarre vénération qu'ils ont prise pour des Contes aussi frivoles que l'Histoire des *Sept Dormans*, ou que celle *de la Muraille bâtie par Alexandre* pour renfermer les Peuples chimeriques de *Jujug* & *Magug*. Mais en recompense, il faut avouer que la ma-

niere dont il y traite la question de *l'origine de l'Ame*, est non seulement fine & délicate; mais qu'elle est encore très physique, & convenable aux tems où l'on ne distinguoit point les proprietez de l'Esprit de celles de la Matiere.

En cette même année 615. de Jesus-Christ, & la 5. de la Vocation du prétendu Prophete, il lui arriva une autre avanture, digne d'être rapportée avec toutes ses circonstances. *Kosrou* Roi des Perses, duquel nous avons déja parlé, poursuivant contre l'Empereur *Heraclius*, Successeur de *Phocas*, la vengeance de la mort de son beau-pere *Maurice*, conquit toute la Syrie contre les Romains; se rendit maitre d'Antioche, Capitale de l'Orient; d'où se rabattant sur la Ville de Jérusalem, il en ruïna & profana les Eglises, à la sollicitation des Juifs de Tiberiade & de Rahma. Il enleva l'Arbre ou le tronc de la Croix, qui y étoit révéré depuis longtemps, dont, par les soins de l'Imperatrice *Helene*, on avoit fait la découverte sous le Regne de *Constantin* son Fils. Ces nouvelles parvinrent jusques en Arabie, à la honte & au dommage des Chrétiens, & des Mo-

Monaſteres, qui ſe trouverent, à cette occaſion, inſultez par les Juifs en differens lieux du Pays. Mahomed lui-même en fut ému, & jugea, peut-être avec trop de précipitation, qu'il pourroit amener le Prince victorieux à la foi des véritez qu'il annonçoit: ce qui donneroit à ſa nouvelle Religion tout l'éclat qu'il deſiroit lui procurer, & la rendroit vraiſemblablement maitreſſe de l'Orient. Il réſolut donc de tenter fortune à cet égard, & de ſe ſervir du prétexte d'une félicitation ſur la victoire récente du Perſan, pour lui faire entendre, que le moyen le plus réel de conſerver ſes grands avantages, étoit de mériter la protection céleſte, en procurant à l'Etre ſuprème un Culte pur, exempt de toutes les ſuperſtitions qui défiguroient la Religion dans toutes les Contrées Orientales. Il ſemble donc qu'il abandonna pour-lors ſon ancien deſſein, d'employer ſa propre Nation à la ruïne des deux Empires; & qu'il imagina que celui des Romains étant ſur le point d'être détruit par les Perſans, la force de ceux-ci alloit tellement devenir ſupérieure aux autres Puiſſances de l'Orient, que le projet de les ſou-

ſoumettre ne pourroit plus s'exécuter que par le moyen de la Religion, qui captive auſſi-tôt les Victorieux que les Vaincus.

POUR parvenir à cette fin, il écrivit une Lettre à Koſrou, & penſa [illegible] la lui faire tenir à Jeruſalem, ou du moins dans la Syrie pendant qu'il y goûtoit le fruit de ſes victoires; celui qu'il en avoit chargé trouva que ce Prince s'étoit déja retiré à Madajem, Capitale de ſon Empire, pour y faire triompher la belle *Schirein* ſon Epouſe, à l'occaſion de laquelle il avoit entrepris cette guerre, ainſi que nous l'avons dit plus haut. On remarque, que Mahomed eut deſſein de confier ſa Lettre & cette négociation à la capacité d'*Omar* Fils d'Al-Chattab, dont il imagina que la hauteur & l'inflexibilité de courage pourroient faire plus d'impreſſion ſur le Conquérant: mais qu'Omar lui-même s'en excuſa, par le peu d'eſperance qu'il conçut de cette entrepriſe; & qu'il conſeilla d'y envoyer plutôt *Saad* fils d'Abuacas, qui fut celui dont il plut à Dieu de ſe ſervir dans la ſuite pour la ruïne totale de cet Empire.

QUOI

QUOI QU'IL en ſoit, la Lettre fut rendue à Koſrou dans un temps auquel, enyvré de ſa proſperité, il n'étoit gueres en état de faire réflexion à la grande incertitude des fortunes humaines. Il mépriſa l'Arabe qui la porta, & celui qui l'avoit écrite; deſorte qu'ayant demandé fierement, *quel étoit ce Mahomed qui avoit oſé lui écrire*, & appris *qu'il étoit Fils d'un homme pour lequel Nouſchirvan ſon Ayeul avoit témoigné beaucoup d'eſtime dans un voyage qu'il avoit fait en Arabie*, il parcourut la lettre des yeux, aſſez legerement, & la déchira ſans y faire d'autre réponſe. Le Prophete fut inſtruit & touché de ce mépris; mais il ſe contenta de dire à ſes Amis : *Notre entrepriſe auprès du Monarque des Perſes n'a point réuſſi: il a rejetté une grande grace. Louange ſoit à Dieu, qui n'abandonnera point la vérité, & déchirera ſon Empire comme il a déchiré ma Lettre.* Toutefois, le bruit de ce méchant ſuccès ne laiſſa pas de ſe répandre dans la Ville de la Mecque. Ses ennemis en firent valoir les conſéquences ; comme ſi le Perſan eût dû en cette occaſion envahir bientôt toute l'Arabie, & que

l'on vît déja les Coureurs de son Armée désoler les campagnes des environs. Sur quoi Mahomed, croyant devoir une instruction au Public, capable de diminuer ses allarmes en lui découvrant le secret de l'avenir, prononça à ses Amis, & répandit dans la Ville un Discours qui se trouve aujourd'hui le 30. Chapitre de l'Alcoran, lequel est intitulé *Les Romains.*

Ce Chapitre paroit véritablement contenir une Prophétie évidente d'un évenement futur, & peu croyable au tems où il avoit été annoncé: & il feroit aujourd'hui le sujet d'une Controverse importante entre les Chrétiens & les Musulmans, si ceux-ci n'étoient avertis par le texte même, de ne point disputer avec les Chrétiens & les Juifs. Cependant les Chrétiens, portez par un penchant naturel à contredire l'idée qui suppose que l'Alcoran contient des véritez prophétiques, & singulierement l'Abbé *Maracci* qui en a pubié une réfutation complette, n'ont pas manqué d'attaquer cette Prophétie, peut-être avec plus de véhémence que de valables argumens. Les Musulmans, de leur côté, évitant la dis-

dispute, ainsi qu'il leur est ordonné, sont demeurez dans le silence, parce qu'en effet ils s'embarassent peu de ce que nous pouvons penser sur un sujet dont les preuves demeurent entieres à leur égard. C'est aussi pourquoi nous ne trouvons que d'anciens Interpretes de l'Alcoran, tels que *Galaleddin* & *Zamaschari*, qui ayent fait valoir cette Prophétie comme un Titre justificatif de la Mission de Mahomed. Mais d'ailleurs, ils sont tombez à ce sujet dans une faute trop ordinaire à ceux qui défendent une opinion par préjugé; ne s'étant point embarassez de faire connoitre la conformité de l'évenement avec la promesse, & s'étant contentez de supposer, que puisque c'est une Prophétie, elle a dû avoir un accomplissement nécessaire.

C'est à peu près par l'effet d'une semblable prévention, que nous demeurons nous-mêmes dans l'ignorance de plusieurs véritez par rapport à l'accomplissement d'un grand nombre de Prophéties qui se trouvent dans les Livres Saints, desquelles la juste application seroit aussi utile pour la confirmation de ce que

nous devons croire, que pour faire connoitre le véritable usage que Dieu vouloit que les hommes fissent alors de la Prophétie; lequel tendoit peut-être moins à soutenir une Religion déja formée par une Loi positive, & par une pratique de plusieurs siecles, qu'à corriger les mœurs contraires qui se glissoient dans la Societé. Mais l'ignorance de l'Histoire ancienne, & la paresse qui nous éloigne des recherches qui pourroient l'éclaircir, dans un autre goût que celui des controverses, seront toujours des obstacles supérieurs au desir que l'on peut former sur ce sujet. De plus, il faut reconnoitre, que si les Musulmans se sont mis si peu en peine de justifier l'accomplissement de cette Prophétie; les Chrétiens, de leur côté, n'ont pas eu plus d'empressement pour faire voir qu'elle est véritablement demeurée sans effet. Ils se sont contentez d'en parler avec dérision, sans approfondir s'il y avoit eu pour-lors des guerres effectives entre les Grecs & les Perses, comme l'Alcoran le suppose. C'est-pourquoi je pense qu'avant d'aller plus loin dans ce récit, il est important d'examiner, & les expressions de cette pré-

prétendue Prophétie, & les diverses circonstances chronologiques qui peuvent servir à l'éclaircir.

A l'égard de la Prophétie, voici précisément ce qu'elle porte. *Les Romains ont été vaincus dans notre voisinage; mais après leur défaite, ils vaincront à leur tour, dans l'intervalle de 20 années. Les succès réciproques des deux ennemis seront l'ouvrage du Tout-puissant, avant ou après le terme marqué en ce jour. Les Fideles se réjouiront, parce qu'ils savent que la victoire n'est donnée que par le secours du Très-haut, puissant, misericordieux, & juste. Ah! promesse de Dieu, vous serez toujours infaillible, & vous ne trouverez de résistance ou de contradiction que dans l'impuissance des méchans.* Le reste du Chapitre est extrèmement prophétique, & est même singulier pour le choix & la force des expressions, la beauté des figures, la varieté & la dignité des pensées. Mais comme il n'a presque aucun rapport avec les 7 premiers Versets, que l'on regarde comme prophétiques, & que d'ailleurs l'Auteur n'y employe que des lieux-communs, ordinaires dans les discours préparez pour animer la Pieté & la

Religion, il ne sera pas nécessaire d'en dire davantage.

QUANT aux faits historiques du même tems, voici ce que l'on peut recueillir des meilleurs Ecrivains, Grecs, Syriaques, & Arabes: quoique ces derniers, tels qu'*Abulfarage* & *Eutichius*, ne s'accordent pas avec les autres dans toutes les particularitez de leur narration. On compte le commencement du Regne de *Kosrou* Monarque des Perses, de l'an 589. de JESUS-CHRIST: mais il ne fut paisible dans la possession de ses Etats que dix ans après; & l'Empereur *Maurice* son Beau-pere fut dépossedé par *Phocas* dès l'an 603. au mois de Novembre. Kosrou commença la guerre contre les Romains en 604. Il reprit sur eux la Mésopotamie, tout ce qu'ils possedoient en Arménie, avec les Villes de Dara, Amida, & d'Alep, qui étoit l'ancienne Beroé. Il continua cette guerre après la mort de *Phocas*, qui arriva en Octobre 609. & conquit la Syrie en l'année 615. de JESUS-CHRIST, que l'on compte la 27. du Regne du même Kosrou. Cette conquête le rendit maitre d'*Antioche*, ancienne Capitale de l'Orient; d'*Ephese*;

phése; de *Balbeck*, dite auparavant *Heliopolis*; de *Damas*, alors la plus grande & la plus riche Ville de l'Empire; de *Cesarée*, & enfin de *Jérusalem*; d'où il transporta la précieuse Relique de la Sainte Croix de JESUS-CHRIST. Il y a donc beaucoup d'apparence que c'est de cette Victoire célebre, qui jetta la terreur dans toute la Chrétienté de l'Asie, & qui se passa dans le plus proche voisinage de l'Arabie, que Mahomed a voulu parler dans le commencement de ce Chapitre, comme d'un évenement qui causoit une égale surprise chez tous les Peuples, qui les menaçoit d'un changement absolu de Domination; ce qui pourtant ne devoit pas arriver, comme il le témoigne en ce lieu.

L'année suivante, l'Empereur *Heraclius* ne croyant pas qu'il lui fût possible de conserver l'Egypte, ni ce qui pouvoit rester au-delà de la Cilicie, songea à en retirer le plus d'argent qu'il pourroit. Plusieurs Villes se racheterent de sa domination, pour se donner aux Perses; & de tout ce qu'il ramassa en or, ou en marchandises précieuses, il chargea une Flotte dans les Ports d'Egypte; qui de-

devoit porter à Conſtantinople cette conſiderable partie des richeſſes de l'Orient. Mais la Providence en diſpoſa bien autrement. Les vaiſſeaux furent ſurpris d'une tempête qui les jetta tous à la Côte de Syrie, où ils furent dépouillez de leurs differentes charges ; les Soldats & Mariniers réduits en eſclavage, & les Tréſors portez dans la ſuperbe Capitale de la Perſe. Ce Tréſor, dû à la tempête, fut appellé par les Perſes *Badaverd*, qui ſignifie à la lettre, *un don fait par le vent*. Il fut enfermé, ſous ce titre, dans l'une des cent voûtes du Palais de *Madajem* ; & l'on dit qu'il conſiſtoit principalement en une grande quantité d'Or ployable & maniable comme de la pâte ; ce qui a fait imaginer aux Chymiſtes que c'étoit de l'Or artificiel, fabriqué en Egypte, où le ſecret d'en faire, qui y étoit autrefois commun, ne s'eſt perdu que par les précautions que Diocletien avoit priſes pour en éteindre la connoiſſance, en faiſant brûler tous les Livres qui y avoient quelque rapport. C'eſt peut-être en vue de la conquête que les Muſulmans firent de ce Tréſo, & de la Ville même de *Ma-*

da-

dajem, environ 20 ans après cet évenement, que Mahomed annonce la réjouïssance des Fideles, qui devoit arríver en un certain jour qu'il n'exprime pas.

En l'année 618. *Cosrou* ayant renouvellé ses Armées, & l'Empereur Grec ne lui opposant aucune défense, il se rendit maitre des Clefs de l'Egypte. On appelloit ainsi trois Places, situées le long des canaux qui avoient été tirez depuis *Damiete* jusqu'au célebre Port de *Suès*, qui est à l'extrèmité de la Mer-Rouge. Après quoi il s'empara de *Babylone*; puis d'*Alexandrie*, avec la même facilité, Heraclius n'ayant point secouru cette ville par Mer; comme il le pouvoit faire, le Persan n'ayant point de Vaisseaux, ni aucune connoissance de la Mer. Enfin, les Conquêtes devenant de plus en plus faciles à ce Prince victorieux, il entra dans la *Pentapole*; & suivant le rivage de la Mer, il parvint jusques au Golphe de la grande Syrte; ayant chassé les Romains & les Grecs de tous les lieux qu'il occupa. Ainsi, c'est proprement à ce Prince qu'il faut rapporter la désolation & la ruïne des su-

superbes Villes qui se trouvoient autrefois le long de cette Côte, dont il ne reste plus que de tristes vestiges qui témoignent ce qu'elles étoient.

En 619. *Cosrou* revint de cette expédition au travers des sables de la Nubie, comme pour imiter Alexandre. Il ne songea qu'à rétablir ses troupes, & par ce moyen se trouva l'année suivante à la tête de trois Armées: lesquelles agissant ensemble, quoiqu'en des lieux bien differens, forcerent les passages de la Cilicie, & ceux des Rivieres qui couvroient la Basse Asie; de sorte que tout le Pays lui étoit ouvert. Il s'avança jusqu'au *Bosphore*, ayant occupé toutes les grosses Villes, & pris celle de *Calcédoine* sous les yeux même de l'Empereur, qui renfermé dans Constantinople se trouva réduit à subir les conditions les plus dures de la Paix que le Conquérant voulut bien lui accorder; à la charge cependant d'un Tribut de mille Talens d'or pour l'avenir, & de payer comptant, pour les frais de la guerre, une somme immense à certains termes. Mais comme le recouvrement en étoit infiniment difficile, *Constantin*, Fils aîné de

de l'Empereur, & son Collegue, obtint la liberté de parcourir les Villes d'Asie, de Syrie, & d'Arménie, pour les engager à contribuer, chacune selon son pouvoir, aux payemens stipulez. Cependant, au-lieu d'exécuter un semblable Traité que la seule nécessité avoit forcé les Grecs de conclure, il ne pensa qu'à lever des troupes, & à former une bonne Armée, pour porter lui-même la guerre dans la Perse.

MAIS, comme ce n'étoit pas une entreprise qui pût s'exécuter en peu de temps, le Persan demeura trois ans entiers à Calcédoine, attendant tranquillement son retour; & pendant cet intervalle, *Heraclius* paya exactement, du revenu de ses autres Etats, le Tribut convenu: duquel *Cosrou* se servit pour faire subsister ses troupes. Toutefois, s'étant à la fin lassé, & ayant eu quelques avis de ce qui se tramoit contre lui, il reconnut la faute qu'il avoit faite de ne s'être pas pourvu de Vaisseaux pour transporter son Armée dans la Grece, & de ne s'être pas rendu maitre de Constantinople, & de la personne même de l'Empereur. Il voulut donc la

re-

reparer, en se saisissant de la Ville ou de l'Ile de *Rhodes*, où toutes les forces navales de l'Empereur étoient renfermées. Mais il étoit trop tard; car les nouvelles de l'irruption des Romains dans la Perse, & des grands succès qu'ils y avoient obtenus, obligerent Cosrou d'abandonner ses conquêtes, & d'aller au secours de ses Etats de Perse. Son Fils ainé s'étoit même tourné du côté des Ennemis de son Pere, sous prétexte que Cosrou avoit mal administré le Gouvernément du Royaume, & qu'il avoit abandonné ses Sujets aux incursions de l'Etranger. Mais la principale vue de ce Fils dénaturé étoit de hâter le tems d'une succession, après laquelle il aspiroit. Cet infortuné Prince s'efforça donc de regagner la Perse à grandes journées. Mais, suivi par Heraclius, & coupé par Constantin, il se trouva dans la nécessité de combattre deux ennemis fort animez. Il perdit la Bataille précisément en l'an 15. d'Héraclius, qui revient à l'an 625. de JESUS-CHRIST; justement dix ans après la Prophétie qui avoit assuré la Victoire aux Romains. Ce Monarque chicana encore deux ans

con-

contre la fortune, jusqu'à ce qu'ayant encore été arrêté par les ordres de son propre Fils, il fut massacré dans sa prison, en la 38. année de son Regne, qui tombe en l'an *626.* ou 27. de l'Ere Chrétienne. Les Orientaux le regardent aujourd'hui comme l'un des plus rares exemples de la bizarrerie de la fortune; puisqu'aucun Monarque n'a éprouvé tant d'adversité au commencement & à la fin de son Empire; ni qu'aucun n'a pareillement porté si loin la splendeur des richesses immenses dont il s'est trouvé le maitre.

Tels ont donc été les évenemens des deux Monarchies, Persanne & Romaine, qui paroissent avoir quelque rapport avec la prétendue Prophétie dont il est ici question. J'ai ci-devant montré, que les Chrétiens & les Musulmans, sans s'accorder dans l'opinion qu'ils en ont, (puisque ceux-ci la croyent très véritable, & que nous au contraire la disons & voulons croire très fausse,) s'accordent en ceci; c'est que ni les uns ni les autres n'ont fondé leurs differentes opinions sur la moindre espece de preuves. *Zamascari* dit avec

raison, qu'il n'y a qu'un Prophete inspiré qui ait pu connoitre un évenement futur, si contraire à l'attente des hommes, & à l'apparence probable des succès qu'ils esperoient: mais il ne dit point quel a été cet évenement. *Gélaleddin* dispute sur le lieu où les Romains ont été défaits, & veut prouver, par la proprieté des termes de la Prophétie, que le Combat a dû se faire en Arabie. *Ebn-abbas* prétend, au contraire, que ces mêmes termes doivent s'entendre des bords du Jourdain, c'est-à-dire, de la Palestine, ou du moins du Pays de Damas. Un quatrieme Interprete en exalte les termes, parce qu'ils sont sans équivoque, & parfaitement intelligibles quant aux faits, & aux dates de l'évenement promis. Cependant, un autre les explique du Combat de *Hadil*; & un autre encore les applique à la Guerre de *Bedr*; qui sont des actions particulieres de Mahomed, & qui n'ont aucun rapport, ni aux paroles de cette Prophétie, ni aux dates qui y sont exprimées, ni moins encore aux affaires des Romains ou des Perses. Ainsi l'on peut justement conclure que c'est l'ignorance de l'Histoi-

re,

re, & de la véritable application que l'on pouvoit faire de cette Prophétie à un évenement certain, & toutefois inconnu à ces Auteurs, qui est la cause de la contrarieté de leurs opinions.

TOUTEFOIS, *Maracci* n'a pas attaqué leurs sentimens avec plus de connoissance, que de bonne-foi. Entêté du préjugé de la plupart des Controversistes, qui croyent que ce seroit faire préjudice aux Véritez Chrétiennes & Catholiques, que d'accorder la moindre probabilité aux opinions de leurs Adversaires; il n'a songé qu'à prendre avantage de la diversité qu'il a trouvée parmi celles des Interpretes, & n'a pas manqué d'en conclure, que si cette Prophétie contenoit quelque vérité, on ne seroit pas incertain de son application. J'avouerai néanmoins, que ce raisonnement ne me persuade en aucune façon; parce qu'il s'agit bien moins, dans une discussion pareille, de fermer la bouche à des Adversaires, que d'examiner la vérité effective qui doit déterminer notre jugement. Ainsi je me suis cru obligé d'entrer dans le détail des faits historiques, qui seuls pouvoient faire connoi-

tre l'application légitime des paroles de Mahomed. Or l'Histoire nous apprend, ainsi que l'on l'a vu, que les Romains ayant été continuellement battus par les Perses depuis l'an 615. de J. C. jusqu'à l'an 625. ils regagnerent alors leur premiere supériorité, & devinrent les Vainqueurs de leurs redoutables ennemis, par un coup tellement inespéré, que la mémoire des hommes n'en conserve point de pareil. Il est encore remarquable, que l'intervalle de dix années, marqué par Mahomed, entre la Défaite & la Victoire, se trouve justement rempli entre 615. & 625. Partant il faut reconnoitre, que si le 30. Chapitre de l'Alcoran a été réellement composé & rendu public en 615; on ne sauroit disconvenir de l'accomplissement de la Prophétie qui y est contenue.

CEPENDANT, je suis bien éloigné d'accorder à Mahomed, en conséquence de cet aveu, un Don de Prophétie, qui puisse servir à autoriser sa prétendue Mission. Car premierement, il ne s'agit ici que d'une expression hazardée, qui, n'étant point soutenue dans le même Livre par d'autres Prophéties de même natu-

tu-

ture, ne peut faire de preuve intégrale. Secondement, il n'est pas extraordinaire qu'une imagination très vive, capable de fournir des idées & des expressions toutes singulieres, étant encore échauffée par de puissans objets, & par l'interêt le plus sensible & le plus actif, atteigne quelquefois certaines véritez que le hazard semble lui présenter, plutôt que la réflexion.

Ainsi Mahomed, le plus grand & le plus beau parleur de son siecle, frappé d'un enthousiasme de Religion, a cru découvrir dans l'avenir un évenement qui n'a en lui-même rien que de possible, puisque la fortune des armes est toujours journaliere. Il l'a ensuite annoncé avec une hardiesse, qui a été produite par sa persuasion fanatique. Mais la marque certaine qu'il n'a pas compté lui-même sur une telle Prophétie, c'est qu'après son accomplissement, il ne paroit pas qu'il en ait fait aucun usage, & qu'il ait laissé à ses Successeurs le soin de la faire valoir. Au reste, il ne faut pas oublier d'observer ici, que cette Prophétie est la seule expresse & formelle qui soit contenue dans l'Alcoran; parce

 que,

que, encore que l'on en attribue quantité d'autres à Mahomed, elles ne se trouvent rapportées que dans les Receuils de ses actions & de ses paroles, qui ont été composez après sa mort, & qui n'ont pas la même autorité que le Livre de ses Révèlations.



LA



LA VIE DE MAHOMED.

LIVRE TROISIEME,

Qui contient la Vie du faux Prophete, depuis la premiere Egire jusqu'à sa mort.

IL n'eſt pas néceſſaire d'avertir le Lecteur, que c'eſt ici que finit l'Ouvrage de M. le Comte de BOULAINVILLIERS. On ne trouvera dans cette Continuation, ni le même ſtyle, ni les ré-

réflexions ſingulieres des deux premiers Livres. Je me contenterai de rapporter, avec toute l'exactitude & toute la brieveté poſſibles, les differens évenemens de cette Hiſtoire, tels que je les ai trouvez dans *Abulfeda*, *Prideaux*, l'Abbé *Maracci*, *Herbelot*, & d'autres qui ont écrit quelque choſe de cet Impoſteur.

NOTRE Auteur a laiſſé Mahomed aux priſes avec les Mecquois, qui, choquez de la Miſſion qu'il diſoit avoir reçue de Dieu même, & de la Doctrine qu'il enſeignoit, avoient déliberé s'ils le puniroient capitalement, ou s'ils ſe contenteroient de le chaſſer de leur Ville. Le ruſé Prophete trouva moyen de les appaiſer pour cette fois, tant par les réponſes témeraires & extravagantes qu'il donna aux trois Queſtions qui lui avoient été propoſées, que par l'interceſſion de ſon Oncle *Abutaleb*. Mais, quelque crédit que ce vénérable Magiſtrat eût à la Mecque, il ne put empêcher les *Koréiſhites* de moleſter les Diſciples de ſon Neveu, toutes les fois que l'occaſion s'en préſenta.

senta. * Ainsi, exposez à tous momens aux insultes & aux railleries de leurs Concitoyens, seize d'entre eux, qui n'avoient pas famille, résolurent d'aller chercher dans un autre Païs la tranquillité qui leur étoit refusée dans leur propre Patrie. Mahomed, qui ne demandoit pas mieux que de se faire des Créatures en differens endroits, & d'étendre sa Doctrine, n'eut pas de peine à leur accorder cette permission; il l'accompagna aussi d'instructions nécessaires, & d'une Lettre pour le Roi d'Ethiopie, chez qui ses Disciples persécutez devoient chercher un asyle. Ce Prince étoit Chrétien; &, soit par un motif de charité, soit par déference aux recommandations du Prophete, il reçut si bien ces Fugitifs, que la nouvelle en étant venue à la Mecque, plusieurs de leurs Freres prirent le même chemin; tellement qu'il se trouva dans la suite un assez bon nombre de Musulmans dans ses Etats. C'est cette Epoque que les Mahométans célebrent encore au-

* *L'an 5. de la Mission du Prophete, & la 45. de son âge.*

aujourd'hui, ſous le nom de premiere *Egire*.

MAIS les mêmes Mecquois, qui d'abord avoient voulu exiler ces premiers Proſélytes de la Religion de Mahomed, ne les ſurent pas plutôt en Ethiopie, qu'ils députerent deux de leurs Citoyens, *Abdollah* & *Amru*, au Roi de ce Païs, pour les reclamer. On voit dans les Notes de M. *Ganier* ſur * *Abulfeda*, quelques particularitez de cette députation; par exemple: Que ces Envoyez, étant arrivez en Ethiopie, repréſenterent au Roi, que ceux qu'ils venoient redemander étoient de pauvres Viſionaires, qui s'étoient laiſſez entêter de la Doctrine d'un homme qui prenoit le titre d'*Apôtre de Dieu*: Que ſi ce Prince vouloit ſe convaincre lui-même de l'extravagance de leurs ſentimens, il n'avoit qu'à les mander, & qu'il verroit, par le refus qu'ils feroient de ſe proſterner devant lui, combien leur Doctrine étoit ſuperſtitieuſe: Que les Muſulmans refuſe-

* *Iſmael Abulfeda, de vitâ Mahomedis*, p. 25. & 26.

ferent en effet de se prosterner devant le Roi, lui disant, qu'ils ne suivoient plus cet usage, depuis que Dieu leur avoit suscité un Prophete duquel ils avoient appris la véritable maniere de saluer leurs Superieurs: Que le Roi Africain convint que cette pratique étoit conforme à la Loi & à l'Evangile. Le même Auteur ajoute, qu'après une grande dispute entre les Envoyez de la Mecque & les Fugitifs, au sujet de quelque point de leur Doctrine, *Giafar*, Fils d'Abutaleb, avoit parlé au Roi de l'*Alcoran*, comme d'un Livre semblable à celui d'*Isa* (c'est-à-dire JESUS) Fils de *Marie*. Ce qui ayant excité la curiosité du Roi Ethiopien, il fit assembler son Clergé, & lui demanda si les Livres sacrez n'annonçoient point quelque Prophete posterieur à *Jesus Christ*: Que les Evêques & les Prêtres répondirent, que J. C. lui-même en avoit annoncé un, qui devoit venir après lui: Que les Mecquois, ne se rebutant pas encore, assûrerent le Roi, que les Disciples de Mahomed tenoient de *Jesus* & de sa Mere, des discours injurieux; & que le Roi leur ayant demandé ce qu'ils en disoient, les Musulmans

lui

lui lurent, pour se justifier, le Chapitre XIX. de l'Alcoran, dont le titre est, *Marie*. Enfin, que le Roi fut tellement touché de la beauté de leur Doctrine, qu'après s'être attendri lui & son Clergé à la lecture de divers passages de l'Alcoran, il fit profession du Musulmanisme, & s'en déclara dans la suite le zèlé défenseur.

QUOI QU'IL en soit, les Envoyez de la Mecque revinrent chez eux sans avoir rien obtenu du Roi *Atzam*. Mais, pour se venger des peines & des dépenses auxquelles ce voyage les avoit inutilement engagez, ils persuaderent aux Koréishites de faire un Traité avec les autres Tribus des Arabes ; par lequel elles s'obligeoient de ne contracter aucune Alliance avec les Descendans d'*Hashem* & d'*Abdolmotalleb*, & de n'avoir aucun commerce avec eux. Par ce Decret, les parens de Mahomed, ceux-même qui étoient encore opposez à ses sentimens, se virent obligez à sortir de la Mecque, & à se retirer dans une Terre d'*Abutaleb*, peu éloignée de la Ville. Ce fut dans cet Exil que Mahomed, accompagné de quelques-uns de ses Disciples, passa les

années 6. 7. 8. & 9. de sa Mission ; & a peu près dans ce temps-là que 30 Musulmans, de ceux qui avoient passé en Ethiopie, reprirent le chemin de la Mecque, sur le faux bruit qui s'étoit répandu parmi eux, que les Mecquois avoient embrassé le Musulmanisme. Mais s'en étant mieux informez, à mesure qu'ils approchoient de cette Ville, ils apprirent que non seulement ils étoient toujours attachez à l'ancien Culte, mais encore qu'ils avoient proscrit les principaux de la nouvelle Secte par un Traité solemnel. Cette nouvelle obligea la plupart d'entre eux à rebrousser chemin; & ceux qui furent assez hardis pour entrer dans la Ville, à s'y tenir bien cachez.

* L'ANNÉE X. de la Mission du Prophete, les habitans de la Mecque abrogerent le Traité qu'ils avoient fait 3 ans auparavant ; & voici, selon les Auteurs Musulmans, ce qui les y détermina. Un jour Mahomed, s'entretenant avec son Oncle Abutaleb, lui dit entre autres choses, que le Decret injurieux que les

* *An X. de la Mission du Prophete.*

les Koréïshites avoient fait contre la Tribu d'*Hashem*, ne subsistoit plus ; & que, par une miraculeuse permission de Dieu, un petit Ver l'avoit rongé, & n'y avoit précisément laissé que les endroits où le nom de DIEU étoit exprimé : sur cela, *Abutaleb* fut trouver les Koréïshites, & leur représenta, que si le Decret se trouvoit effectivement rongé, ils devoient reconnoitre la protection distinguée que Dieu accordoit à son Neveu, & faire cesser les effets de leur haine contre lui. Les Mecquois furent effectivement à la *Kaaba*, où ce Traité étoit déposé ; & ayant trouvé qu'il étoit effectivement tout rongé, après quelque déliberation, ils l'annullerent.

CETTE même année, Mahomed fit deux pertes qui lui furent très sensibles : son Oncle *Abutaleb*, & *Chadije* sa Femme. Le premier étoit âgé d'environ 83 ans, quand il mourut. Pendant sa maladie, Mahomed ne cessa de l'exhorter à réciter la Profession de Foi qui distingue encore aujourd'hui ses Sectateurs : *Il n'y a point de Dieu que DIEU, &* MAHOMED *est l'Envoyé de DIEU*. Le Vieillard mourant s'excusoit de prononcer

cer ces paroles, de peur, disoit-il, que les Koréishites n'attribuassent son changement à la crainte de la mort. Mais quelques momens avant qu'il expirât; il passa sur cette consideration, & un de ceux qui étoient présens assûra le Prophete qu'il avoit entendu son Oncle articuler les mêmes paroles qu'il lui avoit ordonné de réciter. Cette Conversion, tout incertaine qu'elle parut, remplit l'ame de Mahomed de consolation, & de reconnoissance envers Dieu, qui avoit bien voulu éclairer le meilleur & le plus puissant Ami de son Prophete. *Chadije*, cette généreuse Femme qui avoit jetté les premiers fondemens de la fortune de Mahomed, en lui faisant part de ses grands biens, suivit de près *Abutaleb*; & Mahomed donna à cette Epouse chérie tout le regret dont un cœur tendre & reconnoissant peut être capable.

CEPENDANT *Abusophian*, le plus grand Ennemi du Prophete, se trouva revêtu de la principale autorité dans la Ville de la Mecque, par la mort d'Abutaleb; circonstance peu favorable aux projets de Mahomed, & qui anima tellement contre lui les Koréishites, (qui jus-

jusques-là avoient été retenus par le grand crédit d'*Abutaleb*,) qu'ils commencerent dès-lors à s'opposer vigoureusement aux progrès considerables que le Musulmanisme avoit déja faits à la Mecque & aux environs. Ils y réussirent même si bien, que plusieurs des Disciples du Prophete, voyant qu'il n'y avoit rien à gagner avec lui, & qu'au contraire il y avoit tout à craindre, l'abandonnerent, lui & sa nouvelle Religion.

Mahomed n'étoit pas homme à se rebuter; & les difficultez qu'il rencontroit ne servoient qu'à animer son courage, & à le rendre plus attentif. Voyant donc que les Mecquois étoient si fort prévenus contre sa Doctrine, il jugea devoir ceder au tems, & attendre des circonstances plus favorables pour les amener à ses sentimens. Il sortit donc de la Mecque, & s'en vint à *Taïf* Ville de l'*Hégiaz*, à 60 milles de là. Il s'étoit flaté d'y faire des Prosélytes, & de trouver chez ses habitans quelque protection contre les persécutions des Mecquois. Dans cette vue il leur annonça sa Doctrine, dans plusieurs discours publics, lequels, bien-loin de faire quelque impression

ſion ſur ſes auditeurs, attirerent au Prophete des railleries & des inſultes, qui l'obligerent enfin à ſortir de cette Ville peu docile. De *Taif* Mahomed revint à la Mecque. Il ne perdit jamais de vue la converſion de cette Ville, ſi importante à la réuſſite de ſes deſſeins. Rien n'étoit capable d'arrêter ſon zèle à cet égard. Il ne ceſſoit d'exhorter ſes Concitoyens à abandonner leur Culte idolatre, & à embraſſer ſa Religion; dont les Dogmes principaux établiſſoient l'unité d'un Dieu, & la vérité de ſa Miſſion.

* LES prédications de ce Docteur n'étoient pas toujours infructueuſes: une, entre autres, fit entrer dans ſon parti ſix habitans de la Ville d'*Yatreb*, qui fut depuis nommée Médine. Ces nouveaux Croyans étoient de la Tribu des *Chazrégites*, dont la Ville, habitée par des Juifs, des Chrétiens, & des Arabes, éprouvoit les effets de la diviſion que des Peuples d'origine & de Religion differentes excitent ordinairement dans un Etat. Mahomed étoit trop habile pour ne pas pro-

* *An. XI. de la Miſſion du Prophete.*

profiter de cette mesintelligence. Il s'étudia d'abord à gagner l'affection de ces nouveaux Prosélytes, & il ne lui fut pas difficile, avec ses manieres insinuantes, d'attacher à ses interêts des gens qu'il avoit déja su persuader. Il y réussit si bien, que ces *Yatrébites*, étant de retour chez eux, dirent mille biens de la personne de Mahomed & de sa Doctrine; desorte que quand il y vint lui-même, il en trouva un grand nombre disposé à l'écouter favorablement. On les appella depuis *Ansariens*, c'est à dire *Auxiliaires*; parce qu'en effet ils furent d'un grand secours à Mahomed, & le reçurent ensuite dans leur Ville, dès qu'il ne se trouva plus en sûreté ailleurs. M. Gagnier remarque, qu'ils étoient Idolatres quand ils embrasserent le Mahometisme; & non pas Chrétiens, comme M. Prideaux l'a cru.

Les progrès du Musulmanisme étoient jusques alors fort médiocres; mais ils auroient été considerables si le prétendu Prophete eût pu satisfaire le Peuple sur l'article des Miracles, qu'on ne cessoit de lui demander pour preuve de sa Mission. Il avoit beau alléguer ses entretiens fa-

familiers avec l'Ange Gabriel ; ou dire que l'Alcoran étant un Livre au-dessus de ce que les plus habiles d'entre les hommes, & les Anges mêmes étoient capables de composer, il s'ensuivoit qu'il ne pouvoit lui être parvenu que par une révèlation immediate du Créateur : les Mecquois en revenoient toujours aux Miracles, & en exigeoient de publics & de réels.

Enfin, on dit que pressé de tous côtez, & ne sachant plus que répondre, il imagina un prétendu voyage de la Mecque à Jerusalem, & de cette Ville au Ciel, où il auroit reçu de la bouche de Dieu même la Loi qu'il vouloit établir dans le Monde. Mais il y a bien peu d'apparence que Mahomed, tout Imposteur qu'il ait été, se soit avisé d'inventer une fable si grossiere, qui contient des absurditez & des contradictions palpables ; d'autant plus qu'on ne trouve dans l'Alcoran aucune des circonstances dont ses Interpretes accompagnent ce voyage. Le Cha-

* *An. XII. de la Mission du Prophete.*

Chapitre intitulé *le Voyage nocturne*, commence à la vérité par ces mots ; *Au nom de Dieu clément & misericordieux ; loué soit celui qui a fait aller de nuit son Prophete du Temple de la Mecque à Jérusalem.* Le reste ne contient que des Dogmes sur l'Unité de l'Etre suprème, des moralitez, des dénonciations de Jugemens de Dieu contre les méchans, des reproches à ceux de la Mecque qui lui demandoient des Miracles, & choses semblables. Mais comme la Tradition est respectée chez les Musulmans, ce qu'on rapporte de ce prétendu voyage a trouvé créance parmi le Peuple, & est regardé encore aujourd'hui comme le meilleur titre que Mahomed ait eu pour fonder la Religion qu'il a établie.

CEPENDANT, la plupart des Docteurs Musulmans n'ont point fait difficulté d'avancer qu'il faloit entendre cette Histoire dans un sens mystique, & tout au plus comme une Vision dont Dieu auroit honoré le Prophete. Des Auteurs prétendent que dès que Mahomed fut revenu de ce voyage, il le ra-

raconta publiquement, avec toutes ses circonstances, à tous ceux qui voulurent l'écouter ; & que ce récit extravagant le décrédita si fort à la Mecque, que plus de 1000 persones se détacherent de son parti. Ils ajoutent, que ce fut *Abubeker* qui arriva à propos pour arréter cette revolte, & animer par son exemple ces Disciples chancelans à recevoir une vérité qui donnoit tant de mérite à leur foi.

SUPPOSÉ que cela soit, Mahomed trouva en partie dequoi se consoler de cette désertion, dans la dignité de Chef qui lui fut solemnellement conferée par douze Ansariens. Ils lui jurerent, en conséquence, foi & obeïssance, comme à l'Apôtre de Dieu ; & s'obligerent à prendre les armes pour soutenir ses interêts ; toutes les fois qu'il le trouveroit à propos. Il les obligea aussi à prêter serment pour leurs Femmes, & à s'engager *qu'elles n'associeroient rien à Dieu, qu'elles ne déroberoient point, qu'elles ne commettroient point de fornication, & qu'elles ne tueroient point leurs Enfans.* Après cette formalité, le Prophete leur donna un de ses Disci-

 ples,

plet, *Mosaab* Fils d'*Omar*, pour les instruire dans le Musulmanisme. Celui-ci étant arrivé à Médine, fut d'abord suspect au Prince du Pays, & regardé comme un Espion; mais s'étant justifié de cette accusation, & lui ayant lu quelques Versets de l'Alcoran, il en fit un illustre Prosélyte, dont l'exemple entraina un grand nombre d'habitans dans le parti de Mahomed.

* Jusqu'alors Mahomed s'étoit contenté de prêcher une Doctrine, bonne ou mauvaise, qui n'influoit pas directement sur le Gouvernement de l'Etat: mais dans la 13. année de sa Mission, il changea de langage, & l'on vit ce Prophete, qui d'abord se disoit n'être envoyé du Ciel que pour ramener les hommes au Culte du vrai Dieu, & qui déclaroit n'avoir rien à opposer aux persécutions de ses ennemis qu'une grande patience; on vit, dis-je, ce Prophete prendre des mesures pour faire la guerre à sa Patrie, & supposer des ordres positifs de la part de Dieu, d'exterminer tous

* *An. XIII. de la Mission du Prophete.*

tous ceux qui ne croiroient point en lui, ou qui ne se soumettroient pas à son obeïssance. Il voulut alors s'assûrer de nouveau de la fidelité de ses Disciples: & dans ce même temps, plusieurs Ansarien étant venus à la Mecque acompagner leur Missionaire *Mosaab*, il exigea d'eux un nouveau serment, par lequel ils s'engagerent à le défendre avec le même zêle qu'ils défendroient leurs Femmes & leurs Enfans. Mahomed leur promit, de son côté, de ne les abandonner jamais; & qu'au cas qu'ils vinssent à perdre la vie pour l'amour de lui, ils auroient le Paradis en recompensé de leur valeur & de leur foi. C'est à cette circonstance qu'il faut rapporter la composition des Chap. 9. 47. & 66. de l'Alcoran; où le Prophete introduit Dieu qui lui ordonne de faire main-basse sur tous les Incrédules, & qui s'engage à récompenser magnifiquement ceux qui lui seroient fideles, & qui combattroient pour la bonne Cause.

APRÈS la démarche que Mahomed venoit de faire avec les Ansariens, laquelle supposoit un dessein formé de prendre les armes, il ne paroit pas qu'il

fût fort en sûreté à la Mecque. Aussi forma-t-il dès-lors le dessein d'en sortir : à quoi il fut déterminé par les sollicitations de ses Amis, & sur-tout par celle de son Oncle *Al-Abbas*. Cet *Al-Abbas*, qui avoit déja plusieurs fois tâché de persuader à son Neveu de se retirer, mais inutilement, fut trouver les Ansariens dont nous venons de parler, & leur représenta, que s'ils avoient une amitié sincere pour leur nouveau Docteur, ils devoient pourvoir à sa sûreté, l'emmener avec eux, & lui donner retraite dans leur Ville. Ceux-ci se trouvant fort honorez de la résidence de cet homme extraordinaire dans leur Ville, l'inviterent d'y venir ; & à cette occasion, renouvellerent encore le serment dont nous avons déja parlé. Mais avant de quitter la Mecque, Mahomed affecta d'imiter ce qu'avoit fait le Messie dans la vocation des Apôtres, & choisit d'entre les Ansariens douze personnes, qu'il revêtit de l'autorité nécessaire pour gouverner & instruire ses Sectateurs, & ceux qui le deviendroient. Après cette cérémonie, il leur ordonna de partir avec tous ses Disciples

pour

pour la Ville d'Yatreb. Pour lui, il demeura encore quelque temps à la Mecque avec *Abubeker* & *Ali*, & n'en partit qu'après que Dieu lui eut permis, par une révèlation expresse, de sortir de cette Ville.

* Mais les Koréishites, qui ne vouloient pas que Mahomed leur échapât, résolurent de prendre un homme de chaque Tribu, & de le tuer; de maniere qu'un chacun d'eux lui donnât un coup, afin, disoient-ils, que son sang fût également sur toutes les Tribus, & qu'on ne pût s'en venger qu'en entreprenant de les attaquer toutes. Cette résolution ayant été rapportée au Prophete, il ordonna à *Ali* de se mettre dans son lit, de se couvrir de sa robe verte, pour qu'on le prît pour lui; & fit dire à la porte, qu'il étoit malade, & qu'il reposoit. Cet artifice réussit, & Mahomed se retira dans le temps que ses ennemis attendoient son lever pour s'en défaire. Ils donnerent d'autant mieux dans le piege, qu'ayant regardé par les fen-

* *An. 1. de l'Egire.*

fentes de la porte, & vu sa robe, ils se persuaderent que c'étoit lui-même. Puis s'étant présenté devant ceux qui en vouloient à sa vie, il prit une poignée de poussiere en sa main, & l'ayant jettée en l'air, il les aveugla, de maniere qu'ils ne l'apperçurent point. *Ali* se leva dès qu'il crut le Prophete en sûreté, & les Koréishites ayant reconnu la bévue qu'ils avoient faite, le laisserent aller sans lui faire aucun mal. *Aboubeker* pria Mahomed de lui permettre de l'accompagner; & ils partirent tous deux sous la conduite d'un Arabe Idolatre, qui les conduisit à la Montagne de *Thur*, où ils demeurerent cachez l'espace de 3 jours. *Ali* eut ordre de rester quelques jours à la Mecque, pour rendre les dépôts qui avoient été confiez à Mahomed.

A peine le Prophete put-il échaper aux recherches des Mecquois. Ils firent courir après lui, & un d'entre eux ayant atteint les fugitifs, *Abuker* se crut perdu: mais Mahomed, sans se déconcerter, appella celui qui les poursuivoit, par son nom; & incontinent son cheval s'abattit. Ce Koréishite, effrayé de cet accident, eut recours aux prieres

du

du Prophete, qui ordonna au cheval de se relever. Mais il ne se vit pas plutôt hors de danger, qu'il recommença à poursuivre Mahomed, qui fit encore abattre son cheval, & ensuite le releva comme la premiere fois. Enfin, voyant qu'il se fatiguoit inutilement, il rebroussa chemin, & engagea ceux qui étoient venus avec lui de s'en retourner à la Mecque. C'est de cette fuite de Mahomed que commence l'*Egire*, qui est l'Epoque des Mahometans. Elle fut * établie par Omar III. à cause d'une dispute survenue entre deux personnes, à l'occasion d'un billet, de l'échéance duquel les parties ne pouvoient convenir.

Mahomed, arrivé à Medine, coucha pour la premiere fois avec *Aïscha*, qu'il avoit déja fiancée trois ans auparavant, mais qu'il n'avoit pas encore touchée à cause de sa grande jeunesse. Il se fit ensuite bâtir une maison, pour jouïr de toute la liberté qui lui étoit nécessaire pour penser tranquillement à l'ex-

* *Voyez la vie de Mahomed* par Prideaux pag. 77. & 78.

l'exécution de ses vastes projets. Il fit aussi élever une Mosquée près de Médine, la premiere où le Culte Musulman ait été célebré ; & pour mieux unir son Parti, il établit une fraternité entre ses Disciples, par laquelle chacun d'eux devoit se choisir un Ami, & l'appeller son Frere.

* MAHOMED se trouvant un peu plus en repos à Médine qu'il ne l'avoit été à la Mecque, commença à établir quelques cérémonies dans sa Religion. C'étoit un usage chez tous les Peuples de l'Orient, de se tourner dans leurs Prieres vers un certain point des Cieux. Ainsi les Juifs se tournoient vers Jérusalem les Arabes vers le Temple de la Mecque, les Sabiens vers l'Etoile du Nord. Le prétendu Prophete se tournoit, au commencement de sa Mission, du côté de Jérusalem quand il prioit. Mais il changea cette pratique, tant pour s'accommoder à l'idée de vénération que les Arabes ont toujours eue pour le Temple de la Mecque, que pour s'éloigner entierement des

* *An. 2. de l'Egire.*

des cérémonies des Juifs, en ordonnant à ses Sectateurs de tourner leurs faces vers la *Kaaba*, comme vers un Lieu distingué entre tous les autres par la présence du TOUT-PUISSANT. Cette même année il institua le Jeûne du *Ramadhan*, en imitation du grand Jeûne de *l'Expiation*, établi chez les Juifs; & la maniere d'appeller les Fideles à la Priere, du haut d'une Tour de la Mosquée, par ces mots qui lui furent envoyez du Ciel: *Dieu est Grand, Dieu est Grand; il n'y a point de Dieu que Dieu, il n'y a point de Dieu que Dieu;* Mahomed *est l'Apôtre de Dieu.*

PENDANT que le faux-Prophete sembloit n'avoir d'autres vues que l'instruction des Peuples & leur bonheur éternel, il rouloit dans son esprit les vastes desseins que son ambition avoit formez. Et pour les mettre en exécution, il crut qu'il étoit temps de substituer la force & la violence aux raisonnemens & aux discours. C'est pourquoi il ordonna à ses Disciples de se préparer à faire la guerre, & à passer au fil de l'épée tous ceux qui ne voudroient pas embrasser sa Doctrine, à moins

moins qu'ils ne voulussent se soumettre à payer un Tribut annuel pour racheter leurs vies. Bien loin qu'un ordre si barbare rencontrât quelque opposition de la part des Arabes, dès que Mahomed leur eut fait entrevoir le grand butin qui les attendoit, ce fut à qui d'entre eux iroit le premier & le plus souvent à cette espèce de guerre, qu'ils firent depuis sous ses ordres tout le reste de sa vie. Leur premiere capture fut une Caravane qui appartenoit à des Marchands de la Mecque, dont neuf Ansariens se rendirent maitres. Cette premiere prise fut emmenée à Médine, avec deux prisonniers.

ICI commencent les guerres de Mahomed, tantôt avec les Koréishites, tantôt contre les Tribus des Juifs dispersées dans l'Arabie; dont la plupart sont très peu considerables, & semblent plutôt des Courses de Voleurs, que des expéditions militaires, conduites avec art, & fondées sur la justice. La première de ces guerres est nommée *Bedr*, d'un Puits qui se trouvoit dans le Lieu où le combat fut livré. Le Prophète, ayant été averti qu'*Abusophian* revenoit de Syrie

rie avec une Caravane & 30 hommes, embusca de ses Troupes pour les attaquer. Mais le Koréishite en ayant eu vent, manda à ceux de sa Tribu le danger où il se trouvoit; & ceux-ci firent marcher en toute diligence 900 hommes d'Infanterie & 100 de Cavalerie, à son secours. Les forces de Mahomed étoient bien inferieures, puisque les ayant ramassées, il ne se trouva que 113 combattans pour aller à la rencontre des Idolâtres. Mais cette disproportion ne fit qu'animer son courage. Il se mit en marche avec cette poignée de monde, plein de confiance dans la bravoure de ses soldats; & ceux-ci le suivirent, remplis du préjugé que la Toute-puissance de Dieu suppléeroit par des Armées invisibles à la foiblesse de celle de son Prophete. Ainsi il n'est pas étonnant qu'avec de telles idées, les Troupes de Mahomed ayent remporté cette victoire; qui, quoique peu considerable en apparence, fut, pour ainsi dire, le fondement de toutes les autres; à cause de la terreur qu'elle jetta parmi les Koréishites, & de l'intrépidité qu'elle inspira aux soldats de Mahomed, qui crurent

rent n'avoir plus rien à craindre, puisque Dieu se déclaroit si visiblement leur Défenseur.

Mais quoique Mahomed affectât de n'attendre la victoire que du Ciel, il ne négligeoit pas les règles que la prudence & l'Art militaire savent mettre en pratique. Dès qu'il apprit l'approche d'*Abusophian*, il fut se saisir d'un lieu auprès duquel il y avoit de l'eau, & y ayant fait dresser sa Tente, il y attendit l'ennemi de pié ferme. Les deux Armées étant en présence, 3 Koréishites sortirent de leur Camp, & défierent un pareil nombre de Musulmans à un combat particulier. Mahomed en nomma trois des siens, dont l'adresse & la valeur lui étoient parfaitement connues, qui tuerent les trois Idolatres. Après ce combat particulier, les deux Armées s'attaquerent vigoureusement. La victoire panchoit d'abord du côté d'*Abusophian*, mais elle se déclara à la fin en faveur de Mahomed. Il étoit resté dans sa Tente à prier pour le succès de cette journée, qui devoit en quelque maniere décider de son sort, & de l'établissement de sa Religion. Mais dès

qu'il

qu'il vit plier ſes gens, il courut à eux, ſe mit à leur tête, jetta du ſable aux yeux de ſes ennemis, & d'un air de confiance prononça ces paroles: *Que leurs viſages ſoient troublez & confondus*; & les ayant vivement chargez, il les mit en fuite. Il n'y eût pourtant que 70 hommes de tuez, & autant de priſoniers, du côté d'*Abuſophian*; & 14 des gens du Prophete. Mais dans ce petit nombre de Koréiſhites, il ſe trouva 24 Chefs des Mecquois, tous gens diſtinguez par leur naiſſance & par leur courage; la plupart même Parens du Prophete, ou de *Chadije* ſa Femme.

La nouvelle de cette défaite conſterna les Habitans de la Mecque, qui s'étoient flatez de finir tout d'un coup avec Mahomed. *Abulahab*, ſi grand ennemi du Prophete qu'il y a dans l'Alcoran un Chapitre plein de malédictions contre lui, en mourut de chagrin. L'Hiſtoire rapporte, que Mahomed trouva parmi les priſonniers un nommé *Al-Nadhr*, qui s'étoit moqué de lui & de ſa Doctrine quelques années auparavant; & par un reſſentiment peu digne d'une grande ame, il fit couper la tête à cet homme, dont

tout le crime consistoit à avoir dit *que l'Alcoran étoit plein de Contes de Vieilles*. *Okba* fils d'*Abumoa* eut le même sort.

Mais quand on vint à partager le butin, il y eut à ce sujet de grandes disputes dans l'Armée du Prophete. Comme elle étoit composée de Mecquois qui avoient suivi Mahomed, & d'Habitans de Médine surnommez *Ansariens*, les uns en vouloient avoir une part plus considerable que les autres ; & pour les appaiser, il falut toute l'autorité de leur Chef, & une *Surate* qui lui fut dépêchée exprès, par laquelle Dieu ordonnoit à Mahomed de prendre la cinquieme partie du butin, & de partager le reste également à ses soldats.

Après avoir ainsi rétabli la bonne intelligence dans son Camp, il fit marcher ses troupes contre quelques Juifs de la Tribu de *Kainokaa*, qui, à ce que prétendoit Mahomed, avoient violé un Traité qu'il leur avoit accordé quelque temps auparavant. Le Prophete les tint assiegez dans leurs Forts pendant 15 jours, & les pressa si vivement, qu'ils se rendirent à discretion. Leurs biens furent con-

confisquez au profit des vainqueurs; & ils auroient payé de leurs têtes l'infidelité dont on les accusoit, si un Prisonnier Idolatre n'avoit obtenu du Prophete, à force d'importunitez, qu'on leur laissât la vie.

Abusophian, résolu de se venger de l'affaire de *Bedr*, se mit en campagne avec 200 chevaux; mais il ne trouva pas à propos d'attendre Mahomed qui s'étoit déja mis en marche pour le combattre.

* La 3. année de l'Egire il y eut d'abord deux Expéditions, l'une contre les *Solaïmites* & les *Gaftanites*, & l'autre contre les Persans. Les premiers prirent la fuite, dès qu'ils surent que Mahomed venoit les attaquer; & les autres furent défaits & mis en déroute, après un combat fort opiniâtre. Mahomed avoit une Fille nommée *Fatime*, de la conception miraculeuse de laquelle les Musulmans font plusieurs Contes, & que l'Abbé *Maracci* voudroit bien faire passer pour autant d'articles de leur Foi. Elle épousa dans

* *An 3. de l'Egire.*

dans ce temps-là *Ali*, un des Chefs de la petite Armée des Musulmans, & l'Ami fidele de leur Prophete.

C'EST dans cette année qu'arriva la fameuse Bataille d'*Ohud*. Les Koréishites avoient assemblé une Armée de 3000 hommes de pié, (dont 700 étoient armez de cuirasses,) & de 200 chevaux. *Abusophian* en fut nommé le Chef, & pour animer ses soldats, il avoit amené avec lui sa Mere & plusieurs autres Femmes, qui portoient des tambours à la maniere des Arabes. Elles accompagnoient de leurs voix le son de cet instrument militaire, en mémoire de ceux qui avoient été tuez à la Bataille de *Bedr*. Le Prophete hésita longtemps s'il feroit tête à cette Armée, nombreuse au prix de la sienne, ou s'il se tiendroit renfermé dans Médine. Il prit le premier parti, & s'avança avec 900 hommes de pié à un lieu situé entre la Mecque & la Montagne d'Ohud. Là il posta son monde le plus avantageusement qu'il put, & après avoir pris 50 Archers pour le soutenir, il donna bataille. *Hamza* Oncle du Prophete y signala son courage, tua celui qui portoit l'Etendart des Idola-

tres,

tres, & fut lui-même tué par un Esclave Abyssin, en dépouillant celui qu'il venoit de vaincre.

CEPENDANT les Archers, trop avides du pillage, ne garderent pas leurs postes; & en l'abandonnant, donnerent lieu à celui qui commandoit l'Aile droite des Idolatres, de fondre sur les Musulmans avec sa Cavalerie. Au milieu de la confusion & du desordre, le bruit se répandit que le Prophete avoit été tué; nouvelle qui déconcerta tellement ses soldats, qu'ils donnerent jour à l'ennemi de tous côtez. Mahomed lui-même fut blessé de deux coups de pierre, dont l'un lui cassa quelques dents de devant, & l'autre lui fit une égratignure au visage. On comptoit dans l'Armée Musulmane 70 hommes de tuez, & 20 dans celle d'*Abusophian*. Ainsi tout l'avantage étoit du côté de ce dernier, qui auroit pu (ce semble) mieux profiter du desordre de l'Armée de son ennemi, & de la supériorité de ses forces; au-lieu que, malgré cet avantage, il fit demander une Trève à Mahomed pour toute l'année suivante.

LE premier soin du Chef des Musul-

mans, après la retraite de l'Ennemi, fut de faire chercher les corps de ceux qui avoient été tuez. Il affecta à cette occasion une tendresse & une pieté plus dignes d'un Pere, que d'un Général. Il voulut se transporter lui-même auprès de chacun de ces cadavres, & y réciter differentes prieres pour le repos de leurs ames. Mais il fut indigné de la maniere barbare avec laquelle la Mere d'*Abusophian*, & quelques autres Femmes avoient mutilé ces pauvres corps morts, & sur-tout celui de son Oncle *Hamza*; & il ne s'en consola qu'après une révèlation qui l'assûroit de tirer une pareille vengeance de 30 Koréishites.

La perte de la Bataille d'Ohud donna lieu à plusieurs murmures. On demandoit à Mahomed, comment il pouvoit se faire que Dieu eût permis que les défenseurs de la Vérité & de son Culte eussent été sacrifiez à leurs Ennemis. D'autres regretoient leurs Parens & leurs Amis, & témoignoient du repentir de s'être engagez trop legerement dans le parti du Prophete. Mahomed eut bientôt trouvé dequoi répondre aux uns & autres. Il dit aux premiers, qu'il falloit attribuer

cette disgrace aux péchez de quelques-uns de ceux qui le suivoient; que Dieu séparoit ainsi les bons d'avec les méchans, afin qu'on pût discerner les véritables Fideles. Et pour arrêter les plaintes des autres, il leur débita la Doctrine du *Destin*; par laquelle il leur représentoit, que leurs Amis seroient également morts quand ils ne se seroient pas trouvez à la Bataille, puisque leurs jours, comme ceux de tous les hommes, étoient si bien comptez, qu'il n'y avoit aucune précaution à prendre pour les allonger. C'est à la croyance de cette Doctrine, & à l'assurance de devenir des Martyrs, qu'on peut attribuer l'intrépidité avec laquelle les Musulmans affrontent encore aujourd'hui les plus grands dangers; & c'est cette même persuasion qui produira depuis à Mahomed & à ses Successeurs de si rapides conquêtes. Il ne se passa rien de considerable le reste de cette 3e. année de l'Egire. On rapporte seulement, que les Habitans des Villes d'*Edhlo* & d'*Alcare* feignirent de vouloir se faire instruire dans le Musulmanisme; qu'ils envoyerent des Députez pour demander au Prophete quelqu'un de ses Disciples pour cet

effet ; & que Mahomed leur en ayant accordé 6, ces perfides en égorgerent une partie, & furent vendre l'autre à la Mecque.

* Au commencement de la 4e. année de l'Egire, Mahomed perdit encore 70 Ansariens, qu'il envoyoit, quoique malgré lui, au Prince de *Naged*, pour l'inviter lui & ses Sujets à embrasser le Musulmanisme. Ce Prince, bien loin d'en accepter la proposition, fit ôter la vie à celui qui en étoit le porteur, marcha ensuite lui-même contre ses compagnons, & les passa tous au fil de l'épée, excepté *Caab*, qui, après avoir passé pour mort, en vint porter la nouvelle à Médine.

Mahomed trouva mieux son compte avec les Juifs de *Nadhir* ; car après les avoir assiegez dans leurs Forts pendant quelques jours, il les obligea de capituler & de se retirer, sans leur permettre d'emporter de leurs effets, qu'autant qu'ils en pourroient charger sur un chameau. Le reste du butin lui fut assigné, en vertu d'une *Surate* qui lui fut en-

* *An. 4. de l'Egire.*

envoyée tout exprès du Ciel. Les Historiens rapportent la prohibition de l'usage du Vin, & celle des Jeux de hazard, à cette même année; mais ils ne conviennent pas à quelle occasion: les uns l'attribuant à une violente dispute que son excès alluma parmi les soldats de Mahomed; & les autres, aux réflexions qu'il fit sur les terribles effets de cette boisson, lors qu'ayant passé le jour précedent dans une maison où tout étoit en joye, il y trouva le lendemain une grande consternation, causée par une batterie qui y étoit survenue. Mais il n'est pas besoin de recourir à l'un ou à l'autre de ces faits, pour trouver la raison de cette défense. Le faux Prophete connoissoit assez combien les Arabes sont naturellement débauchez à cet égard, & n'ignoroit pas les suites funestes du vin, sur-tout dans les Païs chauds, & dans une Armée qui est toujours en mouvement.

La défaite des 73 Ansariens dans la Province de Naged étoit trop récente, pour que Mahomed l'eût si-tôt oubliée. Résolu de s'en bien venger, il se mit en campagne. Mais il ne trouva qu'une troupe de Gastanites, qui se mirent à fuir

dès qu'ils furent qu'il approchoit. Un d'entre eux cependant fut assez hardi pour se glisser dans le Camp de Mahomed, & sous prétexte de curiosité, pria le Prophete de lui faire voir son sabre. Mahomed n'en fit aucune difficulté; & le Gastanite l'ayant entre ses mains, le dégaina dans le dessein de le tuer; mais une main invisible terrassa ce téméraire Idolatre, & sauva la vie au Prophete. Sur la fin de l'année, Mahomed fut attendre *Abusophian* au même endroit où il avoit remporté la victoire de *Bedr*; mais il s'en retourna bientôt après à Medine, ayant appris que son Ennemi avoit repris le chemin de la Mecque, après s'être avancé jusqu'à un lieu nommé *Ashaal Tariz*.

* C'ETOIT sans doute pour y préparer la nombreuse Armée, avec laquelle il marcha l'année suivante contre les Musulmans. Elle étoit composée de plusieurs Tribus de Juifs, de Kénanites, de Gastanites & de Koraïtes, qui tous ensemble faisoient un Corps de plus de 10000 hommes. Une Armée si considerable

* *An. 5. de l'Egire.*

rable jetta la terreur chez les Musulmans, & le Prophete lui-même en parut tellement allarmé, qu'il jugea à propos de se retrancher. Ce fut un Persan, nommé *Salman*, qui le premier établit cet usage chez les Arabes. La construction du Fossé donna, selon *Abulfeda*, lieu à quatre grands Miracles. Par le premier, le Prophete amollit, avec un peu d'eau, une grosse pierre d'une dureté extraordinaire, qui empêchoit les Pionniers de continuer leur ouvrage. Par le second, il rassasia avec quelques dattes seches, qu'une jeune Fille venoit de cueillir, tous les Travailleurs. Par le troisieme, les mêmes Travailleurs furent rassasiez d'un peu de pain d'orge, & d'une brebis très maigre qu'un particulier avoit préparé pour Mahomed. Le quatrieme lui annonça la conquête de l'Yemen, de la Syrie, de l'Asie orientale & de l'Afrique; & ce fut par trois éclairs, qui partirent d'un marteau avec lequel il frappoit la terre.

Mais, pour revenir à l'Expédition d'Abusophian, qui fut depuis nommée *la Guerre du Fossé*; les Idolatres tinrent Mahomed & ses gens assiegez pendant

vingt

vingt jours, qui se passerent en escarmouches réciproques, & si legeres, que les Musulmans ne perdirent pendant tout ce temps-là que six hommes. *Amru*, qui a passé pour le meilleur homme de cheval de son temps, voulut donner un spectacle aux deux Armées, & des marques de son adresse & de son courage. Il courut à toute bride sur le bord du retranchement des Musulmans, & invita le plus brave d'entre eux à un combat singulier. Ali, quoique son Neveu, accepta le défi. Avant de combattre, ils jurerent qu'ils n'auroient aucun égard à la parenté, & qu'ils ne s'épargneroient point. En effet, ils combattirent si vigoureusement, que la poussiere qui les couvroit, les déroboit à la vue des deux Armées. A la fin, le présomptueux Idolatre succomba à la dextérité & à la force du Musulman, & le Gendre du Prophete remporta toute la gloire du combat.

La mort d'*Amru* fut l'avant-coureur de la déroute entiere de l'Armée d'*Abusophian*; victoire d'autant plus remarquable, selon les Musulmans, que ce fut Dieu lui-même qui, pour épargner le

le sang des fideles soldats de Mahomed, la leur procura par un vent impétueux, qui renversa les tentes & les ouvrages des Koréishites, & les obligea eux & leurs Alliez à se retirer confusément, chacun dans leur Païs. Mahomed donna toute la gloire de cette victoire à Dieu, à qui il fait dire ces paroles dans un passage de l'Alcoran: *O vous qui avez cru, souvenez-vous de la grace que Dieu vous fit, lorsque des Légions étant venues pour vous combattre, j'ai fait lever contre elles un grand vent, & j'ai armé des Légions d'Anges, lesquelles vous ne voyiez pas.* Mais le rusé Prophete n'y perdoit rien, puis qu'en attribuant à l'Etre suprème les avantages qu'il remportoit sur ses ennemis, il confirmoit ses soldats dans la persuasion que Dieu feroit en leur faveur les plus grands Miracles pour leur procurer la victoire, toutes les fois qu'ils se présenteroient devant l'Ennemi. Mr. *Prideaux* attribue le mauvais succès d'*Abusophian* aux pratiques secretes de Mahomed, par lesquelles, selon cet Historien, il corrompit les principaux des Koréishites, qui, dans le temps qu'*Ali* & *Amru* combattoient, profiterent de l'atten-

tention des deux Armées à ce spectacle, pour passer dans le Camp de Mahomed. Mais *Abulfeda* se contente de dire que la division se mit dans l'Armée d'*Abusophian*, sans parler de ces Transfuges.

Si le Chef des Koréïshites ne sut pas profiter de l'avantage que lui donnoit la supériorité de son Armée; Mahomed au contraire poussa vigoureusement sa pointe après cette déroute. Il supposa d'abord, à son ordinaire, un ordre positif du Ciel d'aller attaquer la Tribu des Koraïtes. Il prit ensuite avec son Gendre les mesures convenables pour les attaquer dans leurs Forts, les y tint assiegez pendant 25 jours, & les pressa si vivement, qu'ils furent obligez de se rendre à la discrétion du vainqueur. Ces malheureux, au nombre de 700, esperoient que le Prophete se laisseroit fléchir en leur faveur, & que se contentant de prendre leurs biens, il les relâcheroit comme il avoit fait ceux de la Tribu de *Kainokan*. Mais ils se tromperent. Car Mahomed, affectant de ne vouloir point décider du traitement qu'on devoit leur faire, en chargea *Saad*, un de ses Commandans, qu'il savoit animé contre eux

à cause d'une blessure qu'il avoit reçue de l'un d'eux à la *Guerre du Fossé*, dont il mourut dès qu'il eut assouvi sa vengeance. *Saad* ordonna, selon l'autorité qu'il avoit reçue du Prophete, que les hommes de cette Tribu fussent tous décollez, les femmes & leurs enfans menez en servitude, & leurs biens distribuez à l'Armée. Mahomed approuva ce jugement barbare, & supposa même que Dieu l'avoit inspiré au cruel *Saad*. Parmi les Esclaves, il se trouva une Fille d'une grande beauté, nommée *Richana*, que Mahomed mit au nombre de ses Concubines, & qui, par déference pour ce Maitre amoureux, embrassa bien-tôt après le Musulmanisme.

* Il ne se passa rien de fort considerable dans la 6e. année de l'Egire. Le Prophete marcha contre les Tribus de *Lahian* & de *Mostalek*. Les premiers gagnerent les montagnes, & ceux-ci furent battus. Mahomed trouva encore parmi ces derniers dequoi ragoûter

* *An. 6. de l'Egire.*

ter sa passion amoureuse, en la personne de *Giowaira*, Fille d'un des principaux des *Mostalékites*, laquelle il épousa; & pour l'amour d'elle relâcha 100 Peres de famille de ses Parens, qui avoient été pris dans le combat.

En revenant de cette Expédition, *Aischa*, la plus jeune de ses Femmes, fut soupçonnée de galanterie avec un jeune-homme nommé *Saffuan*, qui la suivoit par-tout. Cet attentat parut si criminel aux Amis du Prophete, qu'ils lui conseillerent de repudier cette impudique. Mais après avoir mûrement réfléchi, son amour pour cette Femme, quoique galante, l'emporta sur toute autre consideration; & pour fermer la bouche à ses accusateurs, il supposa une révèlation du Ciel, par laquelle *Aischa* étoit pleinement justifiée, & son honneur entierement rétabli. Il fit ensuite infliger une peine de 80 coups de fouet à chacun de ceux qui lui avoient donné ce conseil, excepté à *Abdalla*, à qui son grand crédit dans l'Armée épargna la honte de ce châtiment.

Comme les gens de Mahomed ne trouvoient pas toujours de l'eau pour satis-

tisfaire à l'obligation de se laver & de se purifier, le Prophete leur permit d'user de sable, ou d'une sorte de poussiere, à son défaut; & il institua cette Loi à peu près dans le temps dont nous parlons.

TOUTES les entreprises du Prophete étoient suivies du plus heureux succès: dès qu'il se présentoit devant ses Ennemis, il les battoit, ou les mettoit en fuite. Ainsi, profitant de son bonheur, & de la confiance que les Troupes avoient en lui, il marcha avec 1400 hommes vers la Ville de la Mecque. Arrivé à une journée de cette Ville, il y trouva quelques Députez des Koréishites, qui lui signifierent que les Mecquois étoient résolus de ne point lui en permettre l'entrée. *Arwa* étoit chargé de cette commission, & *Othman* reçut ordre du Prophete d'aller de sa part trouver *Abusophian*, & de lui représenter qu'il avoit entrepris ce voyage uniquement pour faire ses dévotions à la *Kaaba*, & y offrir des Sacrifices. *Abusophian* ne se laissa pas éblouïr par ce spécieux prétexte, & bien loin de rendre au Prophete une réponse favorable,

il fit mettre aux fers le Député Musulman. Mahomed attendoit impatiemment le retour d'*Othman*; & comme on n'en entendoit point parler, il crut que les Koréishites l'avoient mis à mort. Dans ce soupçon, il jura de ne point partir de devant la Place, qu'il ne se fût vengé de cette perfidie; & pour le faire avec plus de succès & de gloire, il prit dès-lors la souveraine Autorité, & se fit prêter serment en cette qualité par tous ceux de son Armée.

QUOIQUE Mahomed n'eût qu'une poignée de monde avec lui, les Koréishites le redoutoient. Ils résolurent donc de lui proposer une Trève, & chargerent *Sohail* fils d'*Amru* de cette négociation. Les propositions furent bien reçues du Prophete, & on convint de part & d'autre, après quelque altercation sur la forme du Traité: Qu'il y auroit une Trève de dix ans: Que s'il se trouvoit quelqu'un parmi les Koréishites qui voulût se joindre à Mahomed, il pourroit le faire alors en toute sûreté: Que pareillement ceux de l'Armée de Mahomed qui voudroient se retirer à la Mecque parmi les Koréishites, pourroient le faire librement; mais que si

dans

dans la suite quelque habitant de la Mecque venoit à passer dans l'Armée de Mahomed, celui-ci seroit obligé de le rendre: Enfin, que Mahomed & les siens pourroient aller & venir dans la Ville, pourvu qu'ils y vinssent sans armes, & qu'ils n'y restassent que trois jours chaque fois. Il n'y eut que les soldats de Mahomed, qui ne parurent pas contens de cette Trève. Ils s'étoient flatez de trouver dans le pillage de la Mecque dequoi satisfaire leur avidité; & se voyant frustrez d'une si belle esperance, ils ne purent s'empêcher d'en témoigner leur regret.

MAIS ils trouverent, bientôt après, de quoi se dédommager dans l'Expédition que leur infatigable Chef leur préparoit contre les Juifs de *Chaïbar*. Il ne fut pas plutôt arrivé à Médine, qu'il en repartit pour aller assieger leur Ville, dont il rendit maitre, aussi bien que de tous les Forts de sa dépendance. *Abubeker*, honoré de l'Etendart du Prophete, combattit vaillamment pour emporter un de ses Forts, mais sans succès. *Omar* n'y réussit pas mieux. Cet honneur étoit réservé au Gendre du Pro-

phete, quoiqu'il fût alors fort incommodé de la vue. Mahomed lui rendit l'usage de ses yeux, lui confia son Etendart, & lui ordonna d'attaquer cette Forteresse. Mais avant de l'emporter, il soutint un combat singulier avec le Juif *Marhab*, duquel il fendit la tête d'un coup de sabre. *Ali* se rendit ensuite maitre de *Chaïbar* & de ses Forts, après un Siege de dix jours. On rapporte à cette occasion, qu'*Ali*, comme un autre *Samson*, arracha de ses mains une des portes de la Ville, si pesante pourtant, que 8 hommes pouvoient à peine la lever de terre; & qu'il la manioit avec la même facilité qu'il eût fait un bouclier ordinaire, pour couvrir le Prophete des fleches dont les assiegez l'accabloient. Quoi qu'il en soit, on trouva dans ces Places toute sorte de provisions propres à rafraichir les gens du Prophete, qui avoient souffert considerablement à ce Siege; & Mahomed, en son particulier, y acquit une nouvelle Femme en la personne de *Safia*, fiancée pour-lors à un Prince de ce Canton, mais qui ne balança pas à rompre ses engagemens

mens avec ce dernier, pour s'attacher au nouveau Conquérant de l'Arabie.

* FADAC, autre Ville appartenant aux Juifs, eut le même ſort que *Chaïbar*. *Wadilkora* fut encore aſſiegée & priſe par les Muſulmans; & ſes habitans, auſſi-bien que ceux des autres Villes dont nous venons de parler, eurent la permiſſion d'y reſter tranquillement; comme ils firent juſqu'au Califat d'Omar, qui les en chaſſa.

APRE'S cette Expédition, Mahomed reprit le chemin de Médine, où il trouva ceux de ſes Diſciples qui, au commencement de ſa Miſſion, s'étoient refugiez en Ethiopie, avec leur Chef *Giafar*. Il eut une joye extrème de les revoir, & en reconnoiſſance du zèle qu'ils avoient témoigné pour ſes interêts, il les mit en part du butin qu'il venoit de faire à Chaïbar. *Al Nagiaſh*, Roi d'Ethiopie, qui les avoit reçus dans ſes Etats, entretenoit avec le Prophete une amitié ſi intime, que ce Prince ne crut point déroger à ſa Dignité en épouſant pour Maho-

* *An. VII. de l'Egire.*

homed une Fille d'*Abusophian*, Veuve d'*Abdolla*, qui s'étoit retiré avec elle dans ses Etats, & qui y mourut Chrétien. Mahomed avoit sans doute ménagé cette alliance pour se rendre favorable le Chef des Koréïshites, dans le dessein qu'il avoit de se rendre maitre de la Mecque, esperant que ce Prince respecteroit en la personne d'un Gendre, le plus redoutable de ses ennemis.

Ce fut dans cette même année qu'une Juive nommée *Zaïnab*, voulant, comme elle le dit depuis, éprouver si Mahomed avoit véritablement le don de pénetrer dans l'avenir, empoisonna une épaule de mouton destinée au souper du Prophete. Mais cette épaule ne manqua pas de l'avertir du poison qu'on y avoit mis; quoiqu'après coup, puisqu'il en avoit déja mis un morceau dans la bouche, qu'il reprit d'abord à la vérité, mais dont le venin s'étoit si bien insinué dans le sang, qu'il fut toujours languissant depuis ce temps-là.

Mahomed ayant, comme nous avons vu, étendu ses Conquêtes, & amené les Habitans de plusieurs Cantons de l'Arabie à sa Doctrine, envoya des Am-

Ambassadeurs à tous les Princes ses voisins, pour les inviter à embrasser le Musulmanisme. *Cosrou*, Roi de Perse, fut le premier qui reçut cette invitation; mais bien loin d'y répondre favorablement, ce Prince hautain déchira la Lettre, indigné *de ce qu'un de ses Esclaves osoit lui écrire*; & s'attira la malédiction du Prophete, qui ne répondit autre chose à ce mépris, sinon que *Dieu déchireroit le Royaume du Persan, comme celui-ci avoit déchiré sa Lettre*. Le second fut l'Empereur *Heraclius*, qui reçut la Lettre de Mahomed avec respect, & renvoya *Dohia*, qui la lui avoit apportée, avec des présens. Le troisieme fut le Prince des Coptes, *Al-Mokawkas*, qui gouvernoit l'Egypte sous *Heraclius*, & qui se fit ensuite Musulman sous le Calife *Omar*. Ce Prince reçut l'Envoyé de Mahomed avec distinction, & connoissant le foible de son Maitre pour le Sexe, il lui remit une jeune Fille de grande beauté, nommée *Marie*, qui devint quelque temps après Mere d'*Ibrahim*. Il y joignit d'autres présens de joyaux, & de quelques animaux de monture, mais qui firent moins de plai-

fir à Mahomed que la belle *Copte*, qu'il préfera depuis à toutes ses autres Femmes. Le quatrieme fut le Roi d'Abyssinie, qui avoit déja embrassé le Mahometisme, comme on l'a dit ci-dessus. Le cinquieme fut *Al-Hareth* Prince Gassanite, qui regnoit sur une partie de l'Arabie, & qui répondit qu'il iroit rendre visite au Prophete, apparemment avec une Armée, puisque Mahomed s'en fâcha. Le sixieme fut *Howada* Roi de l'Yemen. Ce Prince s'étoit fait Mahometan : mais il refusa d'abord de se rendre auprès du Prophete, qui l'en prioit par sa Lettre. Il s'y rendit néanmoins depuis, & fit profession du Musulmanisme. Puis étant retourné dans ses Etats, il abandonna cette Religion, & osa reprocher à Mahomed qu'il s'étoit associé dans l'Emploi Prophétique un menteur, nommé *Mozailma*. Le septieme fut *Mondar*, qui étoit Roi d'*Albahraïn* sur le Golfe Persique. Il embrassa le Mahometisme, & remporta ensuite une grande victoire sur les Persans ; & tous les Arabes de ses Terres reçurent la Religion de leur Prince.

PEN-

PENDANT que la Trève duroit avec les Koréishites, Mahomed voulut aller faire ses dévotions à la *Kaaba*. Comme il étoit fort las, il n'en fit le tour que quatre fois, à petits pas; mais étant ensuite allé aux deux collines, *Safa* & *Merva*, il courut entre ces deux hauteurs. Il épousa dans ce voyage *Maïmuna* fille d'*All-Hareth*, & voulut que son Oncle *All-Abbas* fît la cérémonie du mariage, qu'il revêtit pour cela d'une dignité que personne n'avoit possedée avant lui.

* L'ANNÉE 8. de l'Egire, Mahomed envoya contre les Sujets d'Heraclius qui habitoient une Ville de la Syrie nommée *Muta*, (où un de ses Députez avoit été tué par un Arabe de ce Canton,) un Corps de 3000 hommes, auxquels il nomma trois Généraux, savoir *Zaïd*, *Giafar*, & *Abdolla*; afin que si le premier étoit tué, le second prît sa place, & si celui-ci l'étoit encore, le troisieme lui succedât. Les Romains avoient une Armée de près de 100000 hom-

* *An. VIII. de l'Egire.*

hommes, s'il en faut croire les Auteurs Arabes, à opposer à celle des Musulmans; & malgré cette supériorité, ils perdirent la Bataille, après un combat fort opiniâtre. Ce fut *Chaleb*, Fils d'*All-walid*, qui eut toute la gloire de cette Action. Les trois Généraux que Mahomed avoit nommez y ayant été tuez, celui-ci fut élu en leur place, par un consentement unanime de toute l'Armée, & montra par son habileté & son courage, qu'il étoit véritablement digne d'un tel choix. Il revint à Médine avec ses Troupes victorieuses, & après avoir attendri Mahomed par la rélation qu'il lui fit de la mort de ses trois Généraux, il en reçut le surnom d'*Epée de Dieu*, qu'il a toujours conservé depuis.

Il n'y avoit pas encore deux ans que la Trève avoit été faite, lors qu'elle fut violée par les Koréishites, qui attaquerent une Tribu de *Cozaïtes* alliée du Prophete. *Abusophian*, pour prévenir les suites de cette querelle particuliere, alla lui-même à Médine, dans l'esperance d'appaiser son Gendre, & de trouver dans la personne de sa Fille une intercession effica-

efficace auprès de lui. Mais après avoir inutilement pressé Mahomed de lui rendre une réponse favorable sur l'accommodement proposé, il s'en retourna à la Mecque, aussi mécontent de Mahomed, qu'indigné contre sa Fille, qui à peine avoit daigné lui parler, & qui avoit osé lui reprocher *qu'il étoit Idolatre, & que son Mari étoit l'Apôtre de Dieu.* Le Prophete ne laissa pas échaper cette occasion, & la saisit comme un prétexte spécieux pour se rendre maitre d'une Ville, qui, selon lui, ne respectoit aucun Traité. Il fit donc travailler aux préparatifs de cette importante Expédition, & si secretement, qu'il arriva pour ainsi dire aux portes de la Mecque, avant qu'on eût eu avis de son départ de Médine. Il ne tint pourtant pas à *Hateb*, un des Chefs de son Armée, que les Mecquois ne fussent avertis à temps de ce qui se tramoit contre eux. Touché des violences que cette Ville, qui lui avoit donné le jour, alloit souffrir de la part d'un Général irrité, & d'un Soldat avide, & fatigué d'une longue Guerre, mais sur-tout du sort de ses petits Enfans qui s'y trouvoient, il donna avis aux Koréïshites du dessein de

de Mahomed. Et pour que sa Lettre leur parvînt plus sûrement, il en chargea *Sara*, sa Servante, qui se mit aussitôt en chemin. Mais Mahomed, averti de cette manœuvre par une révèlation, dépêcha dans le moment *Ali* & *Zobeïr*, qui arrêterent cette Fille, intercepterent la Lettre, & la porterent au Prophete. Il fit ensuite venir *Hateb* devant lui, & lui demanda pourquoi il s'étoit rendu coupable d'une telle trahison. *Hateb* se justifia le mieux qu'il put, & obtint du Prophete le pardon de sa faute, malgré les sollicitations d'*Omar*, qui vouloit qu'on l'en punît capitalement.

Les préparatifs de cette Expédition étant achevez, Mahomed partit de Médine, & prit le chemin de la Mecque à la tête d'un Corps de 10000 hommes. Arrivé à une journée de la Ville, il fit camper son Armée, donna la garde du Camp à Omar, & ordonna qu'on tînt allumez, pendant toute la nuit, 10000 feux, & qu'on disposât les Gardes de telle maniere, que personne ne pût porter à la Place la nouvelle de sa proximité. *All-Abbas*, oncle du Prophete, étoit resté à la Mecque, quoiqu'at-

taché à la Doctrine de ſon Neveu. Ce fut lui qui perſuada à *Abuſophian* d'aller trouver le Prophete, de lui rendre hommage comme à ſon légitime Souverain, & d'embraſſer ſa Religion. *Abuſophian* ſuivit ce conſeil, & ſe mit en chemin avec *All-Abbas*, pour venir ſe préſenter devant Mahomed. Dès qu'Omar vit cet ancien Ennemi du Prophete, il courut à Mahomed pour lui demander la permiſſion de le tuer. Mais elle lui fut refuſée, & Mahomed aſſura le Chef des Koréiſhites qu'il ne lui feroit fait aucune inſulte dans ſon Camp. Cette premiere entrevue fut ſuivie d'une ſeconde, dans laquelle Mahomed acheva de perſuader *Abuſophian* d'embraſſer le Muſulmaniſme. Mahomed donna enſuite ſes ordres à chacun de ſes Lieutenans, pour inveſtir la Place. Quelques Hiſtoriens rapportent qu'elle ne ſe rendit qu'après une vigoureuſe réſiſtance, qui fut accompagnée d'un grand carnage de part & d'autre. D'autres prétendent qu'elle ne fit pas ſeulement mine de vouloir ſe défendre, & que les Muſulmans s'en feroient rendus maitres ſans coup férir, ſi *Chaleb* ne ſe fût engagé avec une Troupe de Koréiſhites,

hites, qui vouloient l'empêcher d'avancer dans la plaine.

Mahomed, maitre de cette importante Place, songea d'abord à abolir entierement le Culte des Idoles, qui y étoit pratiqué. Il renversa pour cet effet tous les Simulacres, qui jusqu'alors avoient été les objects de la vénération des Arabes. Il sanctifia ensuite par son exemple la visitation du Temple, & celle de la *Kaaba*, en faisant le tour de ces Lieux, réputez saints, par sept fois.

Le Prophete, s'étant ainsi acquitté de ces fonctions religieuses, ordonna qu'on fit mourir quelques personnes qui avoient témoigné le plus d'emportement contre lui. Ils étoient au nombre de dix, six hommes & quatre femmes : mais la plupart racheterent leurs vies en embrassant le Musulmanisme.

Après que Mahomed eut mis ordre à tout dans la Ville de la Mecque, il envoya *Chaleb* Fils d'*Alwalid*, avec des Troupes, pour inviter les Habitans des Cantons voisins à se soumettre à son Empire & à sa Religion. Mais il lui défendit d'employer d'autres voyes que celles de la douceur & de la persuasion. Cependant

pendant Chaleb, au-lieu de s'en tenir à ce qui lui étoit ordonné, saisit cette occasion pour venger la mort d'un de ses Oncles, qui avoit été tué par quelqu'un de la Tribu vers laquelle il étoit envoyé, & passa au fil de l'épée une Troupe de ces malheureux *Giadimites*, quoiqu'ils fussent venus à sa rencontre, & qu'il leur eût promis, non seulement la vie, mais la possession tranquille de leurs biens, pourvu qu'ils embrassassent le Musulmanisme. Le Monarque de l'Arabie crut devoir à ses nouveaux Sujets un exemple de moderation & de justice. Il desapprouva hautement le procedé de son Officier, & prit Dieu à témoin de son innocence à cet égard. Il voulut de plus reparer en quelque maniere le mal qui avoit été fait, & envoya pour cet effet Ali son Gendre à cette Tribu, avec ordre de payer aux Parens le prix du sang qui avoit été répandu, & de leur faire restituer toutes les dépouilles de ces malheureuses victimes.

Cette même année, la huitieme de l'Egire, plusieurs Tribus réunirent leurs forces sous un Chef nommé *Malec*,

pour

pour arrêter les conquêtes de Mahomed; & se soustraire à sa domination. Le Prophete sortit de la Mecque avec 12000 hommes, pour les combattre. Les deux Armées s'étant rencontrées dans la vallée d'*Honaina*, entre la Mecque & Taïf, Mahomed crut marcher à une victoire certaine, d'autant plus que la sienne étoit de beaucoup supérieure à celle de ses Ennemis; outre qu'avec des Troupes bien aguerries, & animées par la proximité de la Capitale du nouvel Empire qu'elles venoient de conquérir, il sembloit qu'il n'avoit qu'à se présenter pour les mettre en fuite. Mais il eut la mortification de voir ses Troupes en déroute dès le premier choc; & tellement débandées, qu'il sembloit que rien ne pût les arrêter dans leur fuite. Il mit en usage toute son habileté pour les rallier; & en étant venu à bout, il donna sur l'Ennemi avec tant d'impétuosité, qu'il les mit en fuite à son tour.

MAHOMED vint ensuite assieger *Taïf*. Il battit cette Place pendant 20 jours, sans pouvoir s'en rendre maitre; & après en avoir levé le Siege, il se retira à une Ville voisine, où il avoit laissé

le

le butin qu'il avoit fait quelque temps auparavant, dans la Bataille d'Honaïna, sur les Tribus que commandoit *Malec*. Ces mêmes Tribus envoyerent des Ambassadeurs à Mahomed, pour le prier de leur rendre leurs Femmes & leurs Enfans, avec tout ce qui leur avoit été pris. Il leur donna le choix, offrant de leur rendre, ou leurs Femmes & leurs Enfans, ou leurs Troupeaux & leurs Biens; & ayant choisi le prémier, leurs Biens furent partagez aux gens de Mahomed. Mais leur Général *Malec*, qui perdoit plus qu'aucun à un tel accommodement, passa dans le parti de Mahomed, embrassa sa Religion, & obtint la restitution de tout ce qu'on lui avoit pris.

Le partage du butin dont nous venons de parler, causa encore de grandes disputes dans l'Armée des Musulmans. Les *Ansariens*, qui jusqu'alors avoient été, sinon privilégiez sur les *Mogheriens*, au moins traitez également, furent exclus de celuici; & les principaux des Mecquois en profiterent: ce qui donna occasion aux plaintes d'un nommé *Dhull Chowaïsara*; & à une prédiction de Mahomed, par laquelle il annonça, que de la race de

cet Ansarien sortiroient les differentes Sectes qui divisent encore aujourd'hui sa Religion.

APRE'S cette Expédition, Mahomed revint à la Mecque, en visita le Temple, & ayant établi *Otab* Fils d'*Osaid* pour Gouverneur de cette Ville, & *Maad* Fils de *Giahal* pour instruire le Peuple, il reprit le chemin de Médine. Dans cette année Mahomed eut un Fils, de l'Egyptienne que le Roi des Coptes lui avoit envoyée, qui fut nommé *Ibrahim*.

* L'ANNE'E IX. de l'Egire est célebre par les differentes Ambassades que les Princes de l'Arabie envoyerent à Mahomed, tant pour le féliciter de ses conquêtes, que pour se reconnoitre ses Tributaires. Ils virent bien qu'ils n'étoient pas en état de résister à un Ennemi si puissant; ainsi ils aimerent mieux se soumettre de bonne grace, que de s'exposer à une guerre dont l'issue ne pouvoit manquer de leur être funeste.

AYANT ainsi subjugué presque toute

* *An. IX. de l'Egire.*

te l'Arabie, Mahomed déclara le dessein qu'il avoit formé de conduire ses Troupes victorieuses contre les Romains; ne trouvant pas à propos de cacher à ses Soldats, comme il faisoit ordinairement, les fatigues & les dangers auxquels il prévoyoit que cette Expédition devoit les exposer: c'est pourquoi ils ne l'entreprirent qu'à regret, tant à cause de l'éloignement du Païs où il faloit se transporter, qu'à cause des forces des Ennemis qu'ils avoient à combattre. Mais si les Soldats de Mahomed montrerent quelque repugnance à l'Expédition de Syrie; les Chefs de son Armée, au contraire, lui témoignerent leur zèle & leur empressement, en contribuant, chacun selon son pouvoir, à tout ce qui étoit nécessaire pour en faire la conquête. Il se mit ensuite en campagne, dans les plus fortes chaleurs de l'Eté, avec un Corps de 20000 hommes d'Infanterie, & de 10000 de Cavalerie. Après plusieurs jours de marche, il arriva devant la Ville de *Tabuc*, appartenant à l'Empereur Grec; dont il se rendit maitre, & où il reçut les Députations de plusieurs Princes Chrétiens, qui s'obligerent de lui

 payer

payer un Tribut annuel, pourvu qu'il les laissât paisibles possesseurs de leurs Etats; après quoi il reprit le chemin de Médine.

Il y trouva des Envoyez de la Ville de *Taif*, qui offroient de se soumettre à son Empire, & d'embrasser sa Religion, pourvu qu'il voulût leur permettre de continuer à rendre un Culte religieux à leur Idole favorite. Le Prophete n'en voulut rien faire, & exigea d'eux une soumission pure & simple à sa Doctrine. Il ne voulut pas non plus les dispenser des Prieres ordonnées par sa Loi, lesquelles leur paroissoient en trop grand nombre; & répondit à la proposition qui lui en fut faite, *qu'il n'y avoit rien de bon dans une Religion qui ne préscrivoit pas la Priere.* Sur la fin de cette année 9e. de l'Egire, Mahomed envoya *Abubeker* & *Ali* à la Mecque, pour y faire un Pélerinage solemnel, & y règler les cérémonies qui devoient se pratiquer dans la suite en telles occasions.

* Le pouvoir de l'Imposteur s'étant

si

* *An. X. de l'Egire.*

si considerablement augmenté, la terreur de ses armes effraya tellement ceux d'entre les Arabes qui n'en avoient pas encore ressenti la force victorieuse, qu'ils vinrent tous se soumettre à ce nouveau Conquérant. Et comme son Empire & sa Religion alloient toujours de pair, l'un & l'autre acheverent de s'établir cette année-ci dans toutes les Provinces de l'Arabie; auxquelles il envoya bientôt après de ses Lieutenans, pour y abolir l'ancien Culte, & les gouverner en son nom.

APRÈS avoir pris les mesures convenables pour se maintenir dans ses Conquêtes, Mahomed vint à la Mecque, pour faire ses dévotions & le Pélerinage que lui-même avoit institué. Il entra dans cette Ville le 10. jour du mois *Dulhaga*, qui est celui auquel on célebre cette solemnité. Il ajouta quelques cérémonies à celles qu'il avoit d'abord établies, adressa plusieurs exhortations aux Peuples qui étoient accourus de toutes parts dans cette Ville pour y voir leur nouveau Maitre; & s'en retourna ensuite à Médine. Ce voyage de Mahomed à la Mecque est nommé par ses Sectateurs le

Pélerinage d'Adieu, parce qu'en effet ce fut le dernier qu'il y fit.

QUOIQUE Mahomed fût parvenu à ce degré éminent de gloire & de grandeur, il se trouva d'autres Imposteurs qui voulurent l'imiter; dans l'esperance que prenant comme lui la qualité de Prophete, ils pourroient avec le temps acquérir celle de Roi. *Mosailma*, *Aswoad*, *Taliha*, & d'autres jouerent le même rôle; mais ils ne jouerent pas du même bonheur que celui qu'ils s'étoient proposez pour modele: car ils furent tous vaincus, & obligez de se soumettre à Mahomed, ou à ses Califes.

* LE Prophete s'étoit toujours ressenti du morceau empoisonné que lui avoit préparé la Juive de Chaïbar: ses douleurs redoublerent, & furent accompagnées d'un grand mal de tête & d'une grosse fievre, qui à la fin le fit tomber en délire. Pendant les premiers jours de sa maladie, Mahomed ne discontinua point de se rendre à la Mosquée aux heures de la Priere; & comme il se sentoit près de sa fin,

* *An. XI. de l'Egire.*

fin, il voulut dans un discours public donner des preuves de sa justice & de son humilité. *Hommes Arabes*, dit-il alors, *si j'ai fait donner le fouet à quelqu'un, voici mon dos que je présente pour en recevoir autant. Si j'ai blessé la réputation de quelqu'un, je consens qu'il traite la mienne de la même maniere. Si j'ai reçu de l'argent de quelqu'un injustement, voilà ma bourse, qu'il prenne ce qui lui appartient. Que personne ne croye que pour cela il s'attirera ma haine; certes ce n'est pas ma coutume, ni mon naturel, d'en user ainsi.* Après ce discours, Mahomed descendit de la Tribune pour faire la Priere du midi. L'ayant finie, & fait une mention particuliere de ceux qui avoient été tuez à la Bataille d'Ohud; comme il alloit remonter dans la Tribune pour continuer son discours, il fut interrompu par un Particulier qui répétoit trois drachmes qu'il disoit lui être dûes. Mahomed les lui rendit sur le champ, ajoutant, *qu'il étoit beaucoup plus aisé de souffrir le deshonneur de ce Monde, que celui de l'autre.*

Mahomed sentant son mal empirer, voulut donner ses ordres, avant

mourir, à ses fideles Ansariens. Il fit venir les principaux d'entre eux devant lui, & leur récommanda ces deux choses: 1°. de ne souffrir aucun Idolatre dans la Presqu'Isle de l'Arabie: 2°. d'accorder à ceux qui embrasseroient sa Religion, les mêmes privileges dont ils jouïssoient eux-mêmes. Etant tombé bien-tôt après en délire, il demanda une plume & de l'encre pour écrire un Livre, dont la lecture devoit préserver ses Disciples de jamais tomber dans l'erreur. Mais Omar ne voulut pas qu'on lui en apportât, disant, *que l'Alcoran suffisoit; & que le Prophete étoit si malade, qu'il ne savoit ce qu'il disoit.*

Enfin Mahomed mourut, après 14 ou 15 jours de maladie, entre la 63. & la 64. année de sa vie, un samedi, second jour de la semaine chez les Musulmans, dans le mois *Rabié* premier. *Ali* & *All-Abbas* laverent son corps, le revêtirent de trois habits, & l'enterrerent deux jours après, à Médine, dans la chambre de sa Femme *Aïscha*, où il avoit voulu mourir.

Sa mort remplit la plupart de ses Sectateurs de consternation & de crainte. Ils

ne vouloient pas croire qu'il fût mort, ni permettre qu'on l'enterrât. *Omar*, qui étoit de cet avis, s'emporta même jusques-là, qu'il tira son sabre, & jura qu'il ôteroit la vie au prémier qui oseroit dire que Mahomed étoit mort. Mais *Abubeker* ne voulut pas laisser plus long-temps *Omar* & la populace dans l'erreur. Il sortit du lieu où étoit le corps de Mahomed, & s'adressant à eux; *Adorez-vous Mahomed*, leur dit-il, *ou le Dieu de Mahomed? Si vous adorez le Dieu de Mahomed, il est immortel & vivra éternellement; mais pour Mahomed, je vous assure qu'il est mort.* Il leur prouva ensuite par divers passages de l'Alcoran, que Mahomed devoit mourir aussi-bien que les autres hommes. Cette dispute finie, il en survint une autre, sur le lieu où on enterreroit le Prophete. Les Mogheriens vouloient que son corps fût transporté à la Mecque; les Ansariens, qu'il restât à Médine; & d'autres, qu'on fût l'enterrer à Jerusalem, la Ville des Prophetes. Mais *Abubeker* assura qu'il avoit souvent oui dire à Mahomed, *qu'il faloit enterrer les Prophetes au même lieu qu'ils mouroient.* Ce sentiment prévalut,

&

& Mahomed fut enterré à Médine, comme nous l'avons déja dit.

Ainsi finit la vie de ce célebre Imposteur, qui, de simple Marchand de Caravane, devint le Monarque de l'Arabie; & fonda un Empire, lequel, après s'être élevé, dans l'espace d'environ 80 ans, à un degré éminent de gloire & de grandeur, fut à la vérité détruit, mais dont les débris ont formé trois puissantes Monarchies qui subsistent encore aujourd'hui.

FIN.

Cal-

CATALOGUE.

CAlmet, (*le P. Dom Augustin*) Dictionaire Historique, Critique, Chronologique, Géographique, & Litteral de la Bible. *Nouvelle Edition*, enrichie de 300. figures en Taille-douce, représentant plusieurs nouvelles Découvertes sur les Antiquitez des Hébreux & des Juifs, leurs Cérémonies, quelques Vues des principales Villes de la Terre Sainte, les Ordres de Batailles, Machines de Guerre, & les plus fameux Sieges dont il est fait mention dans l'Ecriture Sainte. fol. 4. vol. Paris 1730.

Clerici (Johannis) *Harmonia Evangelica, cui subjecta est* Historia Christi. *Accesserunt* Tres Dissertationes *de Annis* Christi, *deque Concordia & Auctoritate Evangeliorum. fol.* 1700.

Confessions, Soliloques & Manuel de St. Augustin. *Traduction Nouvelle.* 12. 2. vol. Paris. 1728.

DErham, Théologie Astronomique, *Suite de la Théologie Physique* Traduite sur la cinquiémé Edition Angloise, 8. fig. 1729.

Dictionaire Anglois François, & François-Anglois, par Boyer 4. 2. vol. 1727. *Nouvelle Edition*, revue par l'Auteur & augmentée de plus de 4000. mots & phrases.

Dictionaire de Bayle. fol. 4. vol. 1730.

—— de la Langue Françoise par Richelet. 4. 2. vol. d'un caractere tout neuf & très beau *Sous presse.*

Dissertations Historiques & Critiques sur l'*Histoire de France du P. Daniel*, & sur divers autres Sujets, *par Mr. Rival*, Chapelain du Roi de la G. B. 12. 3. vol. 1727.

HIstoire de Polybe, nouvellement traduite du Grec *par Dom* VINCENT THUILLIER, avec un Commentaire ou un Corps de Science Militaire, *enrichi de Notes Critiques & Historiques*, où toutes les grandes Parties de la Guerre, soit pour l'Offensive, soit pour la Défensive, sont expliquées, démontrées, & représentées en figures: *par Mr. le Chevalier* DE FOLARD, in 4. 6 vol. 1729. —— 1732.

—— —— De France *par le* P. DANIEL, Edition d'Hollande, *avec les* Comparaisons *de Mr.* LOMBARD sur ladite Histoire & celle de Mezeray, *qui ne se trouvent point dans les Editions de France.* in 4. 7. vol. fig.

—— —— *La même Histoire en grand Papier.*

Histoire physique de la Mer, du Comte de Marsilly. fol. fig. 1726.

His-

CATALOGUE.

Histoire du Christianisme des Indes, par la Croze. 8. fig. 1724.

LEttres de Mr. BAYLE, *publiées sur les Manuscrits Originaux*; par Mr. DES-MAIZEAUX, avec des remarques. 12. 3. vol. 1722.

Lenfant (*Jaques*) Histoire de la Guerre des Hussites & du Concile de Basle. 4. 2 vol. fig. 1731. *Idem grand Papier avec des Portraits choisis.*

MEntor (le) moderne. *Nouvelle Edition*, augmentée d'une bonne Table des matieres, avec la Citation des Auteurs d'où sont tirés les passages qui sont à la tête de chaque Discours. 12. 4 vol. 1727.

Mémoires de FREDERIC HENRI *Prince d'Orange*; publiez sur un Manuscrit Original & Unique; in 4. *Belle Edition*, sous presse à Amsterdam chez *Pierre Humbert.*

OBservations Mathématiques, Astronomiques, Geographiques, Chronologiques & Physiques, tirées des Livres Chinois, redigées & publiées par *le P. Souciet*. 4. fig. Paris 1729.

RElation Historique, & Apologetique des Sentimens &c. du *P. le Courayer*, avec les preuves justificatives des faits avancés dans cet Ouvrage, 12. 2. vol. 1729.

Religion (la) des Gaulois, tirée des plus pures Sources de l'Antiquité, contenant la Connoissance parfaite de la Religion de toutes les Nations, que les Anciens appelloient Celtiques, *par Dom Martin, Religieux de la Congrégation de S. Maur.* in. 4 2 vol. fig. Paris 1727.

TRaité sur les Miracles, DANS LEQUEL ON PROUVE *que le Diable n'en sauroit faire pour confirmer l'Erreur*; où l'on fait voir, par plusieurs Exemples tirés de l'Histoire Sainte & Profane, que ceux qu'on lui attribue ne sont qu'un effet de l'imposture ou de l'adresse des Hommes; & où l'on examine le Systême opposé, tel que l'a établi LE D. SAMUEL CLARKE dans son *Traité sur la Religion Naturelle & Chrétienne*: par Mr. SERCES *Vicaire d'Appleby.* in 8. 1729.

—— —— De la Police, *où l'on trouvera* l'Histoire de son Etablissement, les Fonctions & les Prérogatives de ses Magistrats, toutes les Loix & tous les Règlemens qui la concernent; *on y a joint* une Description de Paris, & huit Plans gravés qui représentent son ancien Etat, & ses divers Accroissemens, avec un Recueil de Statuts des six Corps des Marchands, & de toutes les Communautés des Arts & Mêtiers. *Par Mr.* DE LA MARE, *Conseiller-Commissaire du Roi*, in fol. 4 Vol. 1729. *Idem Tom V. sous presse.*

